

# L'islam dans la presse francophone belge (2014-2018)

**Laura Calabrese**  
**Magali Guaresi**  
**Florence Le Cam**

**Les Carnets du**  
**LaPIJ**

**Laboratoire des pratiques et  
des identités journalistiques**

**N. 5 - 2025**



ISSN 2684-6608



9 772684 660009



**N. 5 - 2025**

## **L'islam dans la presse francophone belge (2014-2018)**

**Laura Calabrese, Magali Guaresi, Florence Le Cam**

### **Comité éditorial**

Marie-Claude DUPONT (Université de Montréal)

Carlo GUBITOSA (Université libre de Bruxelles)

Manon LIBERT (Université de Mons)

Lia SEIXAS (Université Federal de Bahia)

Florian TIXIER (IJBA, Bordeaux Montaigne et ULB)

Alexia VIDALENCHE (ULB et Université Paul Valéry Montpellier 3)

Éditeurs responsables : Manon LIBERT, David DOMINGO, Florence LE CAM

Σαπ|J



Lancée en juin 2020, la collection Les Carnets du LaPIJ est consacrée à l'analyse des identités professionnelles et des transformations du journalisme. Sa vocation est de diffuser les travaux de recherche menés au sein du Laboratoire des pratiques et des identités journalistiques (LaPIJ). Les Carnets du LaPIJ sont disponibles en libre accès.

### **Numéros précédents :**

2022, n°4 : Sylvain Malcorps, Manon Libert, Florence Le Cam,  
*Les entreprises médiatiques belges francophones face au cyberharcèlement de leurs travailleuses et travailleurs*

2021, n°3 : Marie Fierens, *Humanitaires et journalistes à l'Est de la République démocratique du Congo: une amitié négociée*

2021, n°2 : Laurence Dierickx, *Journalisme algorithmique*

2020, n°1 : Florence Le Cam, Manon Libert et David Domingo,  
*Journalisme en confinement*

## Remerciements

Ce projet de recherche a été financé par le FNRS, sous la direction de Laura Calabrese. Nous souhaitons remercier l'ensemble des journalistes pour leur participation.





# Table des matières

<b>Introduction</b>	<b>13</b>
<b>1. Que nous dit la recherche sur l'islam dans les médias</b>	<b>16</b>
1.1 Les pionniers	17
1.2 Travaux récents	20
1.3 Les travaux francophones	27
<b>2. Corpus et méthodes</b>	<b>38</b>
2.1 Outils textométriques	39
2.2 Entretiens	43
<b>3. Résultats de l'analyse textuelle</b>	<b>43</b>
3.1 Analyse des cadrages thématiques	47
3.1.1 Panorama thématique général	48
3.1.2 Distribution des mots <i>islam</i> , <i>islamique</i> et <i>islamiste</i> dans les classes	55
3.1.3 Focus sur la classe 2 : expliquer l'islam	58
3.1.4 Focus sur la classe 5 : la question de la compatibilité de l'islam avec les démocraties occidentales	69
3.1.5 Cadrages médiatiques par journal	73
3.2 La construction du sens d' <i>islam</i> par journal	78
3.2.1 La Libre Belgique	79
3.2.2 Le Vif/L'Express	83
3.2.3 La Dernière Heure	85
3.2.4 Le Soir	86

3.3 Nommer l'islam : analyse des segments répétés	87
3.3.1 L'islam belge et l'islam en Belgique : des variations de sens	89
3.3.2 Les axiologies positives et négatives d' <i>islam</i>	86
3.4 <i>Islamophobie</i> : un concept central	104
3.5 Islam et attentats	110
<b>4. Le travail journalistique dans la couverture de l'actualité liée à l'islam</b>	<b>121</b>
4.1 Identités et trajectoires plurielles des journalistes	122
4.1.1 L'islam dans deux mondes : le localier/société et le journaliste international	123
4.1.2 La construction d'une expertise journalistique sur l'islam	131
4.1.3 L'islam et la construction de connaissances et de réseaux	137
4.2 La couverture de l'islam aux prises avec les contraintes journalistiques et médiatiques	148
4.2.1 Couvrir un sujet «sensible»	149
4.2.2 Expliquer la couverture par les conditions de travail	158
4.2.3 Valeurs et légitimité	169
4.3 Une écriture de l'islam aux prises avec les contraintes du débat public	172
4.3.1 Écrire l'actualité liée l'islam : quelle réception ?	172
4.3.2 La frilosité autour des mots	177
Conclusion	182
Notes	184
Bibliographie	188





## Résumé

Ce Carnet propose d'analyser la couverture médiatique de l'Islam par la presse belge francophone en observant le répertoire de discours qui circulent actuellement au sujet de l'islam et des musulmans, avec une focalisation sur les lexiques et les pratiques journalistiques, pour comprendre comment les journalistes en parlent sur fond de polémiques constantes et d'un discours social qui est, lui, souvent hostile à l'islam.

Nous avons voulu interroger les discours non seulement comme un objet analysable en soi mais comme le produit de pratiques concrètes, sociales mais surtout professionnelles, qui dépendent de la culture nationale, régionale, linguistique, de traditions héritées et modifiées au fil du temps, du rôle que les médias jouent dans une société, du rapport que les journalistes entretiennent avec leurs sources, leurs pairs et leurs publics.

Cette recherche aborde donc les discours comme le résultat d'habitudes et de contraintes auxquelles les journalistes font face pour répondre aux besoins de la rédaction et aux attentes supposées de leur public. L'analyse de discours est donc croisée avec une analyse des discours des journalistes sur leurs pratiques, par le biais d'entretiens qui permettent de faire un retour sur ces pratiques.

Cette recherche montre donc les enjeux de représentations et de pratiques professionnelles que les journalistes et la presse belge rencontrent dans la médiatisation de ce sujet.

**Laura CALABRESE** est titulaire de la Chaire de communication multilingue à l'Université libre de Bruxelles, où elle enseigne l'analyse du discours et la sociolinguistique. Elle mène des recherches sur la circulation des concepts politiques, les controverses sémantiques dans l'espace public et les discours sur la multiculturalité dans les médias traditionnels et les nouveaux médias. Elle a publié *L'événement en discours, presse et mémoire sociale* (2013) et, en collaboration avec M. Veniard, *Penser les mots, dire la migration* (2018), chez Academia. Elle a dirigé les projets de recherche "L'islam dans les médias", financé par le FNRS, et le volet Communication du projet ARC "Untangling the multiple categorisation of migrants". Elle dirige la collection « Information et communication » des Éditions de l'Université de Bruxelles.

**Magali GUARESI** est docteure en histoire, spécialiste d'analyse du discours politique contemporain. Elle est l'auteure d'un ouvrage, paru en 2018, intitulé : *Parler au féminin. Les professions de foi des député.e.s sous la Cinquième République*.

**Florence LE CAM** est professeure à l'Université libre de Bruxelles, coresponsable du Laboratoire des pratiques et identités journalistiques (LaPIJ, ULB-UMONS) et membre des laboratoires ReSIC (ULB) et Arènes (Université de Rennes 1). Ses recherches portent sur les identités journalistiques et leurs confrontations aux enjeux historiques et contemporains. Elle anime aussi les recherches autour du centre de recherche en histoire du journalisme, CAMille et est co-éditrice de la revue *Sur le journalisme* ([www.revue.surlejournalisme.com](http://www.revue.surlejournalisme.com)).

# L'islam dans la presse francophone belge (2014-2018)

**Laura Calabrese**  
**Magali Guaresi**  
**Florence Le Cam**

## **Introduction**

**D**epuis des décennies, l'islam et les musulmans se trouvent au centre de l'attention médiatique dans les pays occidentaux. Le terrorisme et les préoccupations sécuritaires, les controverses liées au port du voile et aux caricatures, les débats sur la compatibilité des pratiques religieuses avec la laïcité, la représentation institutionnelle de l'islam ou son lien avec l'immigration le rendent omniprésent dans le discours social.

Au-delà d'événements ponctuels, la présence de cette religion dans le monde occidental soulève des débats qui touchent au fondement des sociétés européennes : le rapport avec l'altérité, le rôle du fait religieux dans des sociétés libérales, la place des minorités post-coloniales,

l'égalité hommes-femmes, les conflits géopolitiques, pour ne mentionner que les thématiques les plus saillantes. Ces débats sont construits de manière complexe par le biais de discours et de contre-discours qui occupent une place de choix dans les médias d'information<sup>1</sup>. Ainsi, les discours journalistiques ne s'arrêtent pas au récit des événements, mais contribuent fortement à construire une série de problèmes publics autour de l'islam et des musulmans tels que l'islamophobie, le radicalisme ou encore l'intégration. Comme pour toute thématique de société qui mobilise les passions et produit des clivages dans le corps social, la question du rôle des médias se pose : sont-ils un vecteur de circulation de représentations négatives existantes dans le corps social ou des promoteurs actifs de ces représentations ? Les journalistes seraient-ils à l'origine d'une couverture biaisée ? Serait-ce dû à une méconnaissance de l'islam ou à leur propre positionnement social ? Les représentations négatives ne seraient-elles pas plutôt le résultat des actions de certains groupes qui se réclament illégitimement de l'islam ? Lorsqu'on interroge les responsables associatifs musulmans, la question relève de l'évidence : le biais est réel et les journalistes doivent changer leurs pratiques<sup>2</sup>. En ce qui concerne les journalistes, ils et elles sont beaucoup plus nuancées, tout en restant conscients de la responsabilité qui leur incombe au moment de couvrir des événements et des polémiques qui vont approfondir les clivages. Le mot *touchy* est sur toutes les lèvres. Le sujet est pour ainsi dire piégé d'avance.

Aussi intéressante qu'elle soit, la question de la couverture médiatique d'un sujet polémique ne doit pas forcément être posée en assumant qu'il existe un biais. Ainsi posée, la question s'appuie sur la conviction que les représentations négatives trouvent leur source dans les pratiques journalistiques, alors qu'elles sont en réalité le produit d'une conjonction de facteurs où les médias sont certes l'une des arènes, mais pas la seule. Par ailleurs, certaines caractéristiques de la couverture de faits liés à l'islam pourraient ne pas être spécifiques à cette religion, mais au fait religieux en général, comme le montrent des



témoignages de journalistes et la littérature académique sur la question (Douyère & Antoine 2018). Lors du Colloque de l'Association des journalistes de l'information religieuse de 1991, Anne Sinclair déclarait au titre de représentante de TF1 : « Nous traitons du religieux à partir du moment où il a une dimension sociologique. Le fait, l'événement religieux lui-même qui intéresse les médias spécialisés et l'auditoire spécialisé de ces médias (les pratiquants), n'intéresse pas la télévision et la grande presse, sauf lorsqu'il a des répercussions sur l'organisation de la société » (cité dans Willaime 2000). Ce constat que dressait la journaliste rappelle qu'en contexte de laïcité, comme c'est le cas en Belgique<sup>3</sup>, l'information à propos des religions s'inscrit généralement dans une perspective de neutralité et de défiance (Charaudeau 2015), ce qui témoigne d'un point de vue du fait religieux façonné par les cultures nationales.

Dans cette recherche, nous avons choisi de poser la question autrement qu'en assumant que la couverture est négative, en observant le répertoire de discours qui circulent actuellement au sujet de l'islam et des musulmans, avec une focalisation sur les lexiques, pour comprendre comment les journalistes en parlent sur fond de polémiques constantes et d'un discours social qui est, lui, souvent hostile à l'islam.

Nous avons voulu interroger les discours non seulement comme un objet analysable en soi, mais comme le produit de pratiques concrètes, sociales, mais surtout professionnelles, qui dépendent de la culture nationale, régionale, linguistique, de traditions héritées et modifiées au fil du temps, du rôle que les médias jouent dans une société, du rapport que les journalistes entretiennent avec leurs sources, leurs pairs et leurs publics. Aussi, cette recherche aborde les discours comme le résultat d'habitudes et de contraintes auxquelles les journalistes font face pour répondre aux besoins de la rédaction et aux attentes supposées de leur public. L'analyse de discours sera donc croisée avec une analyse des discours des journalistes sur leurs pratiques, par le biais d'entretiens qui permettront de faire un retour sur ces pratiques.

Le choix de notre corpus présente une limite évidente. Pour des raisons de facilité d'accès aux sources, nous nous sommes limitées aux médias écrits, décision qui a bien évidemment des conséquences dans les résultats, dans la mesure où la logique de la presse n'est pas celle de la télé ni de la radio. Il est possible que les résultats auraient été différents sur un corpus audiovisuel, dans la mesure où ces médias travaillent avec des formats plus courts que les médias écrits ou encore parce que les journaux télévisés détestent les temps morts et doivent remplir chaque minute d'antenne, souvent avec des témoignages non experts, citoyens ou avec du commentaire sur le terrain. Notre corpus permet toutefois d'identifier des tendances générales dans les représentations que les médias construisent et/ou font circuler par rapport à l'islam, ainsi que d'autres acteurs auxquels ceux-ci donnent la parole via des discours rapportés.

## **1. Que nous dit la recherche sur l'islam dans les médias**

Les études sur la représentation des minorités ethniques dans les médias sont nombreuses. Le plus souvent, elles tentent de mettre au jour un biais dans les représentations de ces groupes considérés dans un rapport d'altérité par rapport à la société majoritaire. Depuis les années 2000, les communautés musulmanes du monde occidental se trouvent au centre de l'attention médiatique, en raison d'une augmentation des tensions liées à la gestion de la multiculturalité (Lesinska 2014), d'attentats se revendiquant de l'islam, de débats sur la liberté d'expression et de nombreuses affaires très médiatisées qui touchent à la compatibilité entre les valeurs libérales et les valeurs portées par la religion. Ces événements et ces débats peuvent avoir lieu localement ou sur la scène internationale, mais peuvent être perçus par les publics comme un continuum.

La complexité de l'islam européen, qui ne peut être appelé « communauté » que grâce à un effort d'abstraction qui gomme les différences de classe, d'origine, de degré de croyance, d'idéologie

politique, rend difficile la représentation des acteurs par les journalistes. Les médias sont ainsi accusés d'entretenir des amalgames et de donner une représentation trop simplifiée du groupe (Bocquet et al. 2015). Au-delà de la couverture de chaque événement, la focalisation sur ce groupe va provoquer une forme de stigmatisation d'office, par la seule association avec des événements négatifs. Ainsi, la figure hypertrophiée « du musulman/de la musulmane » se retrouve au centre d'un dilemme médiatique de notre époque : trop montrer l'altérité revient à la construire comme problème social, mais ne pas la montrer revient à nier le droit à l'information, qui fournit aux citoyens des éléments pour penser les conflits sociétaux. Au-delà de cet effet d'agenda dont sont également victimes d'autres minorités, la couverture médiatique d'événements liés à l'islam et aux musulmans a des caractéristiques propres.

## 1.1 Les pionniers

Les travaux pionniers, comme ceux d'Edward Saïd, ont comme point de départ les biais négatifs dans la couverture de l'islam dans les médias occidentaux et en particulier dans le monde anglo-saxon. Dans *Covering Islam* (1981, révisé en 1997), Saïd veut montrer le discours médiatique sur l'islam a souffert d'un virage à partir de la Révolution iranienne, laquelle a été suivie d'une panoplie de crises au Moyen-Orient. Dans ce contexte, l'islam est présenté comme une religion archaïque et statique, perpétuant les clichés orientalistes. L'ouvrage souligne le manque de connaissances dans le traitement médiatique du monde arabe par les journalistes et experts, qui négligent souvent la complexité politique, culturelle et historique de ces pays et expliquent les tensions dans ces régions uniquement par la présence de l'islam. Saïd revient également sur le rôle des experts ; occupant régulièrement des fonctions de consultants ou travaillant pour des gouvernements, ceux-ci sont plus prompts à produire une connaissance au service d'intérêts géopolitiques ou commerciaux particuliers qu'un véritable

éclairage sur les phénomènes liés à l'islam. En résumé, Saïd estime qu'il existe une vision hégémonique dans le monde politique, académique et médiatique qui renvoie à une vision souvent simplifiée, voire caricaturale, de l'islam, et que les phénomènes liés à cette religion sont plus couverts que compris dans les médias. L'amalgame entre religion, fondamentalisme et terrorisme avait déjà été observé par Awass (1996) « The representation of Islam in the American media », une étude de cas américain qui conclut à une représentation de l'islam comme une menace pour la société occidentale.

D'autres travaux se sont également attelés à montrer que la couverture de faits liés à l'islam repose souvent sur un discours stéréotypé sur les musulmans, articulé sur des idées d'irrationalité, violence et misogynie. Dunn (2001), qui s'est concentré sur deux journaux australiens, constate que les musulmans sont représentés comme « fanatic, intolérant, fundamentalist, misogynist [and] alien » dans 75% des cas. De manière similaire, dans *Reporting Islam : Media Presentations of British Muslims*, qui analyse la presse britannique entre 1993 et 1997, Poole (2002) souligne que les musulmans sont fréquemment représentés comme irrationnels, archaïques, opposés aux valeurs libérales et influencés par les puissances islamiques étrangères.

Dans *(Mis)Representing Islam*, Richardson (2004) utilise les méthodes de la critical discourse analysis pour étudier les pratiques linguistiques dans un corpus de presse couvrant une période de 4 mois en 1997. Il établit quatre schèmes argumentatifs récurrents lorsqu'il s'agit d'évoquer l'islam : la menace militaire, l'association avec des terroristes, la menace pour la démocratie et la menace sociale et sexiste. Richardson conclut que les journaux britanniques mettent en place un triple processus de séparation, différenciation et négativisation et écrit que la presse « predominantly reframe Muslim cultural difference as cultural deviance, and increasingly, it seems, cultural threat » (2004 : 232). La même année, toutefois, un rapport de Richardson et de la Commission on British Muslims and Islamophobia remarque qu'à côté du traitement négatif de l'islam dans de nombreux médias, on trouve



également des journaux mettant en place des discours positifs, soulignant que la vaste majorité des musulmans sont pacifiques et respectueux de la loi.

Dans *The Representation of Islam and Muslims in the Media*, une étude de la presse australienne entre 2001 et 2004, Akbarzadeh et Smith (2005) montrent que les déclarations islamophobes explicites sont rares. Ils affirment en revanche que le « recurring language used to describe Islam and Muslims (such as "islamic terrorism", "Muslim fanatics") come to be representative of all Muslims and Islam as a religion » (2005 : 4). Ils notent que les médias de masse dépeignent les musulmans comme des êtres immatures, arriérés et étrangers, et qu'ils sont fréquemment évoqués dans le cadre de récits de guerres et de conflits. Cependant, ils notent également que la moitié des articles dans *The Age* et un quart de ceux du *Herald Sun* tentent de représenter les Australiens musulmans dans leur diversité, plutôt que comme un groupe homogène stéréotypé.

MacLaren et Johnson (2007) et Eatwell et Goodwin (2010) montrent, quant à eux, que l'intérêt des lecteurs pour les sujets relatifs à l'immigration, à la loi, à l'ordre et à l'islam est devenu particulièrement saillant à partir de 1999 et que, en général, celui-ci s'est accompagné de jugements négatifs. Un fil conducteur dans la littérature en sciences sociales est que l'opposition entre « l'Ouest » et le « monde musulman » s'est accentuée après les attentats terroristes du 11 septembre 2001.

Sur le terrain de la presse politique, Biling et al. (2006) montrent, dans *Britishness in the Last Three General Elections : From Ethnic Nationalism to Civil Nationalism*, que l'islam apparaît de plus en plus dans les agendas électoraux à partir de 2005. Ils rapportent que la presse tend à représenter les citoyens musulmans comme soumis à des priorités d'agenda différentes de celles des non-musulmans, en soulignant notamment leur supposée allégeance aux pays musulmans. En 2006, Poole et Richardson (2006) codirigent un ouvrage intitulé *Muslims and the News Media*, considérant sous divers angles la production et la réception des images médiatiques de la religion

musulmane. Ils établissent que les musulmans cités dans les articles sont souvent critiqués à l'égard de leur propre religion. En 2008, dans l'ouvrage *Images of Islam in the UK : The Representation of British Muslims in the National Print News Media 2000-2008*, Moore et al. mènent une analyse de contenu sur 974 articles dans la presse britannique entre 2000 et 2008. Ils concluent que le discours est centré sur l'extrémisme et les différences culturelles avec l'Occident. Le discours sur les difficultés des populations musulmanes et le racisme antimusulman est en revanche moins développé. Par ailleurs, ils montrent que l'image prototypique des musulmans est celle d'un homme engagé dans des pratiques religieuses.

La littérature montre également que la couverture médiatique repose sur un répertoire de thèmes assez limité. Ahmed et Matthes (2016), dans « Media Representation of Muslims and Islam from 2000 to 2015: a meta-analysis », parcourent la recherche académique liée à la question (laquelle a augmenté de manière significative entre 2000 et 2015) et identifient des constantes : le changement de ton dans la couverture après le 11/09/2001, l'association entre islam et terrorisme (notamment après des attentats sur le sol local), la victimisation des femmes musulmanes et la lecture culturaliste des problèmes liés à l'immigration musulmane (avec une focalisation sur le manque d'intégration).

## 1.2 Travaux récents

Les travaux plus récents ont tendance à se détacher de la thèse orientaliste, même si elle reste un fil conducteur, et abordent la question sous l'angle de nouvelles méthodologies. La linguistique de corpus en particulier s'empare de la thématique. En 2013, Baker, Gabrielatos et McEnery publient une monographie d'envergure intitulée *Discourse Analysis and Media Attitudes. The Representation of Islam in the British Press*. Appliquant des méthodes provenant de l'analyse de discours et de la textométrie, les auteurs étudient un corpus de 140

millions de mots, constitué d'articles de presse de 1998 à 2009. Ils montrent que l'islam est principalement évoqué dans le champ lexical du conflit. Cependant, s'ils notent l'image globalement négative de l'islam et des musulmans dans leur corpus, ils précisent toutefois que la presse n'est pas monolithique. Ils rappellent que là où certains journaux titrent : « Muslims tell British : Go to hell ! » (*Daily Express*, 4 novembre 2010), d'autres répondent « Islam is not an evil religion » (*The Sun*). Les auteurs reportent peu de journalistes explicitement négatifs et offensifs à l'égard de l'islam, mais ils notent la forte émergence d'une prose subtile et implicite qui contribue à renforcer les stéréotypes négatifs. Par exemple, l'association forte entre les noms *terrorism*, *extremism* et *militancy* et l'adjectif *Islamic* (plutôt que *Muslim*), permet une caractérisation négative du concept *islam* plutôt qu'un renvoi aux personnes qui pratiquent cette religion. Baker et al. tentent toutefois de relever les « bonnes pratiques » journalistiques : les références à l'islam dans sa diversité par la mention des différentes branches (sunnite, chiite), la couverture de la culture islamique (poésie, cinéma, musique, architecture, etc.), la prise de parole par des musulmans ordinaires pour parler de leur pratique.

À côté de ces conclusions principales, l'ouvrage développe plusieurs résultats importants :

- De 1998 à 2009, l'islam est surtout dépeint dans un contexte de conflit : le terme *terror\** est plus fréquent que le mot pivot *islam*\*<sup>4</sup> lui-même. Le terme *musulmans*, lui, est relié au conflit de plusieurs manières : les musulmans sont montrés comme des victimes de discrimination et de violences, ce qui contribue à construire l'islam et les musulmans comme source de conflits.

- L'analyse du traitement de l'islam par journal montre que la couverture dépend surtout de la ligne éditoriale. Par exemple, *The Sun* voit le monde à travers un prisme moral dans lequel il faut combattre le mal. Le *Daily Express*, quant à lui, lie plutôt les représentations des musulmans aux intérêts de la droite sur la régulation de l'immigration et des politiques migratoires. Toujours à droite, le *Daily Star* insiste sur

le traitement social favorable que recevraient les musulmans en Grande-Bretagne. D'autres positionnements sont plus subtils : le *Daily Mail* refuse par exemple d'abandonner l'usage du mot *moslem*, considéré comme archaïque et négatif, en dépit de la demande du Muslim Council of Britain. Mais si les *moslems* sont souvent décrits comme engagés dans des conflits dans les pages du *Mail*, il arrive aussi que le journal salue les valeurs traditionnelles de la famille musulmane, qui sont jugées positivement pour le pays (notamment lors de cas de musulmans accusés d'homophobie). Par ailleurs, *The Guardian* (gauche) utilise le terme *islamist* pour évoquer un islam politique et militant alors que le *Telegraph* (droite) utilise le terme *islamic*. Les différences lexicales apparaissent également entre les tabloïds (presse populaire) et les broadsheet (presse mainstream), qui ne se focalisent pas sur les mêmes éléments : les premiers sont davantage intéressés par la question du vivre-ensemble au quotidien en Grande-Bretagne, les seconds traitent souvent de l'islam dans une perspective globale (avec une forte couverture des guerres pour *The Independent* ou des actes terroristes pour *The Daily Telegraph*).

– Le traitement du sujet connaît aussi une évolution chronologique : on évoque de plus en plus des histoires personnalisées de musulmans plutôt que le concept d'islam ; on traite de plus en plus souvent des musulmans de Grande-Bretagne plutôt que de ceux d'autres pays. Les auteurs notent la permanence du thème de l'extrémisme, même si celui-ci est exprimé par des mots changeants : *hardliner*, *fanatic*, *militant*, *radical*, *extremist*... Ils remarquent aussi la disparition du thème de l'homosexualité après 2001, puis son retour à partir de 2006, essentiellement à l'occasion de développements critiques sur l'homophobie de l'islam.

– Les études des procédés de collectivisation et de différenciation ont confirmé les conclusions de Richardson (2004). Les termes très fréquents de *muslim community* et de *muslim world* sont utilisés de façon non-critique et supposent une homogénéité du groupe des musulmans (au Royaume-Uni ou dans le monde), même s'il est fait

mention des minorités problématiques en son sein. Ces groupes sont souvent représentés séparément ou en tension avec le reste (le Royaume-Uni ou le *West*). Dans le corpus, les rares précisions sur l'islam chiite ou sunnite se réfèrent uniquement à la guerre en Irak.

– Les auteurs remarquent également une surutilisation du terme *scrounger* (profiteur) pour parler des musulmans. Le fait est surtout attesté dans les tabloïds et dans la presse de droite, où on trouve de nombreux reportages sur les musulmans comme bénéficiaires d'aides sociales.

– Concernant les questions de genre, les auteurs remarquent que les références aux femmes portent surtout sur les questions de vêtements et de voile, alors que celles aux hommes traitent davantage de la radicalisation. Pour les femmes, dans 42% des cas porter le voile est présenté comme une oppression ou une demande extérieure plutôt que comme un choix personnel. Les journaux conservateurs produisent un discours alarmiste autour du voile (parlant de *zombies*, par exemple) alors que les journaux de gauche sont plus ambivalents. Ils se montrent concernés par la question de l'oppression des femmes, mais se refusent à montrer un soutien ou un rejet clair. Les auteurs notent toutefois que les femmes sont doublement stigmatisées dans le corpus en raison de leur religion et de leur genre.

Sur ce dernier point, des travaux ont mis en évidence la transversalité du genre dans le débat public sur l'islam. Parini, Gianni et Clavien (2012) montrent, à travers une analyse des discours médiatiques dans la presse francophone suisse, que les discours médiatiques sur la thématique de l'islam, qui s'inscrivent le plus souvent dans des valeurs démocratiques, participent dans le même temps d'un déni démocratique sur trois plans : en présentant les femmes musulmanes comme soumises aux impositions des hommes, en érigeant la femme dévoilée comme synonyme de liberté en opposition à la femme voilée, confisquant ainsi la parole des femmes musulmans et enfin, en présentant ces dernières comme la « femme de l'autre ».

En 2014, Rane, Ewart et Martinkus publient *Media framing of the*

*muslim world : conflicts, crises and contexts*. Cet ouvrage se divise en huit chapitres qui examinent comment les médias occidentaux représentent le monde musulman et les implications que cette couverture a sur l'islam. Les auteurs s'intéressent principalement à la couverture de l'islam dans les médias nord-américains et australiens et postulent que les médias auraient tendance à adopter une posture orientaliste dans leur traitement de l'islam. Si les auteurs soulignent que le traitement médiatique de l'islam n'est pas inexact, ils affirment néanmoins que les médias échouent à représenter l'islam dans son ensemble en ne l'illustrant qu'à travers les actes commis par une minorité d'individus ou de groupes non représentatifs de l'ensemble de la population musulmane.

Les auteurs ont comme point de départ la conviction qu'il existe « a general consensus that mass media and, increasingly, social media play an instrumental role in stimulating and intensifying Islamophobia » (Rane et al. 2014 : 69). L'islamophobie, qui devient une préoccupation croissante avec les attentats du 11 septembre 2001, est d'ailleurs brièvement définie par les auteurs comme étant « a fear and prejudice towards islam and Muslims ». Le terme ne semble pas faire débat pour les auteurs bien que les réalités qu'ils qualifient d'islamophobes recouvrent un spectre particulièrement large, comprenant le refus d'un état de faire construire une mosquée ou une école islamique. Ils identifient également quelques éléments qui selon eux permettent de réduire l'islamophobie dans les médias, notamment l'augmentation du nombre d'experts sur l'islam et les musulmans que les journalistes peuvent désormais consulter lorsqu'ils traitent du sujet.

Le cadrage négatif de l'islam se construit au fil des événements médiatiques, à commencer par le 11 septembre, qui constitue un moment de rupture dans les représentations des musulmans, mais inaugure également une période de restrictions pour la liberté de la presse. Les auteurs montrent comment certaines lois anti-terroristes conduisent à la désinformation des journalistes qui produisent des informations erronées. Ils soulignent également les difficultés et

menaces auxquelles sont confrontés les journalistes occidentaux lorsqu'ils couvrent des territoires en guerre dans le monde musulman, et ce particulièrement lorsqu'il s'agit de proposer un regard différent de celui posé par les dirigeants politiques américains, pour qui la guerre d'Irak constitue « an exercise in US imperialism ».

D'autres événements importants qui vont nourrir les représentations de l'islam et des musulmans sont l'immigration et les débats sur les demandeurs d'asile et les printemps arabes. Les auteurs montrent l'évolution des discours médiatique et public qui relaient d'abord avec enthousiasme les soulèvements des peuples arabes contre les régimes en place avant de devenir beaucoup plus critiques une fois que des partis islamistes sont élus. Selon les auteurs, cette évolution indiquerait la persistance de sentiments orientalistes et islamophobes dans la société occidentale.

Un autre événement crucial est celui de l'affaire de caricatures danoises, suivi de la parution du film « the innocence of Muslims », qui illustre le concept de « clash of civilizations » de Samuel Huntington selon lequel l'islam et l'occident sont destinés à s'affronter. Ils reviennent également sur la question complexe de la liberté d'expression dans l'islam et en Occident et rappellent que « almost since political Islam captured Western media headlines in the late 1970s and until today, there has been an ongoing debate about the compatibility and incompatibility of Islam and such democratic principles as freedom of expression ».

Enfin, le dernier chapitre de l'ouvrage présente une étude portant sur la couverture médiatique du dixième anniversaire des attentats du 11 septembre. D'une part, les auteurs analysent la couverture de cinq chaînes télévisées australiennes du 11 et 12 septembre 2011 et d'autre part, ils la complètent par la réalisation d'entretiens menés sous forme de focus groups avec des musulmans et de non-musulmans. Les principaux résultats de cette recherche sont :

- une évolution notable dans la couverture du 11 septembre dans les médias australiens qui ne font plus référence à une menace

islamique, mais se concentrent plutôt sur les victimes des attentats et les actions de commémoration, tout en proposant un discours plutôt axé sur la réconciliation, en particulier avec la population musulmane ;

- les deux groupes (les musulmans et non-musulmans) interrogés ont perçu une évolution dans le traitement médiatique du 11 septembre et évoquent un traitement plus équilibré avec une couverture plus positive de l'islam et des musulmans. Toutefois, ce changement est moins marqué dans le groupe des musulmans, qui continue de percevoir une couverture qui favorise des représentations négatives de l'islam. Notons que les raisons de cette différence de perception entre les deux groupes, qui aurait certainement mérité une attention particulière, ne sont pas approfondies par les auteurs.

En 2016, Mertens et De Smaele dirigent l'ouvrage collectif *Représentations of Islam In The News. A cross-Cultural Analysis*, qui ne s'intéresse plus seulement à la construction de l'islam en Occident, mais cherche plutôt à mettre au jour les similarités et les différences des systèmes de presse en et hors d'Europe. Les auteurs reviennent sur les schémas dominants de la représentation de l'islam ces dernières décennies : ils montrent le passage d'un "islam exotique" à un "islam menaçant" pour les valeurs et la sécurité européennes et insistent sur le monopole qu'ont les musulmans radicaux et violents sur la voix des autres musulmans. Un des chapitres revient sur le rôle du 11 septembre dans la montée de l'islam dans la presse, en particulier conservatrice, au Royaume-Uni. Celui-ci rappelle l'association qui se crée alors entre islam/musulmans et terrorisme, extrémisme, conflits et incompatibilités culturelles, dans des discours de catégorisation, de décontextualisation et d'altérisation. Après ces rappels, les auteurs se focalisent sur une comparaison entre pays. Ils montrent d'abord que, tendanciellement, s'opère une distinction entre l'islam dans les affaires intérieures et l'islam à l'international, ce dernier étant présenté comme d'autant plus violent et menaçant. Ils notent également que dans tous les pays de leur étude, les journaux conservateurs assument une posture plus hostile à l'islam que les journaux progressistes. Alors que



les journaux de droite se focalisent plus sur les problèmes liés à l'islam local, la couverture à gauche s'intéresse davantage aux affaires internationales. Enfin, les auteurs pointent un double clivage dans la couverture : d'une part la ligne éditoriale (gauche-droite), d'autre part la culture nationale ; certains journaux de gauche sont ainsi plus proches de ceux de droite de leur pays que ceux de gauche chez leurs voisins européens.

Dans la même lignée, *European Identity and the Representation of Islam in the Mainstream Press*, publié par Salomi Boukala en 2019, donne une analyse comparative de la représentation de la “menace islamique” dans les presses grecque, française et britannique en utilisant les cadres théoriques de l'analyse du discours et de l'argumentation. L'ouvrage montre la construction de l'identité européenne en opposition et en conflit avec l'identité musulmane.

### **1.3 Les travaux francophones**

Ces dernières années, la littérature scientifique sur le sujet en contexte francophone se développe également et propose de nouvelles perspectives, avec une focalisation sur la notion d'islamophobie.

Paru en 2005, *L'islam imaginaire. La construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005* de Thomas Deltombe retrace l'évolution du traitement médiatique de l'islam en France de 1975 jusqu'à 2005. Pour ce faire, l'auteur analyse dans un premier temps les journaux télévisés de 20h des deux chaînes nationales françaises (France 2, anciennement Antenne 2 et TF1) sur une période de vingt-neuf ans. Dans un deuxième temps, il effectue une analyse de différentes émissions et reportages proposés par des chaînes françaises. L'ouvrage a pour objectif de montrer comment la question de l'islam en France a progressivement pris de l'importance dans les médias et quelles sont les étapes clés de cette médiatisation. La première, qui va du milieu des années 1970 à la fin des années 1980, s'intéresse à l'émergence de l'islam dans l'espace télévisuel français et montre

l'articulation de deux phénomènes : la révolution iranienne de 1979 et l'immigration donnent une nouvelle visibilité à l'islam, lequel n'était que peu présent avant. L'auteur montre comment l'Iran devient la principale clé de lecture des journalistes pour parler d'islam, présenté désormais comme une menace pour l'Occident et réduit à ses dimensions radicales. La première affaire du voile de 1989 illustre assez bien cette tendance lorsque les journalistes désignent le voile par le mot « tchador », venu de l'Iran chiïte pour qualifier le foulard d'une population d'origine maghrébine sunnite. L'auteur souligne également, en revenant sur le traitement médiatique de l'affaire Rushdie, la difficulté pour les journalistes de présenter les musulmans autrement que comme un bloc homogène tiraillé entre deux pôles : l'islam radical et l'islam modéré.

La seconde partie, de la fin des années 80 aux années 90, porte sur l'influence du contexte international, principalement la guerre du Golfe avec l'Irak de Saddam Hussein et la montée du FIS (Front Islamique du Salut) en Algérie. La rhétorique d'opposition « islam/Occident » se fait plus présente à l'écran et l'islamisme, qui est selon l'auteur de plus en plus confondu avec l'islam par les journalistes, devient le nouvel ennemi à combattre. L'auteur souligne d'ailleurs un brouillage conceptuel dans le vocabulaire des journalistes qui semblent confondre *islam*, *islamisme*, *islamiste* ou encore *intégriste*. La troisième partie porte sur l'émergence du terrorisme islamiste, désormais perçu comme une menace permanente pour l'Occident. Les attentats du 11 septembre 2001 sont encore une fois considérés comme un point de bascule, à partir duquel se crée un continuum entre islam et violence et qui contribue à généraliser une suspicion à l'égard de cette religion. Parallèlement, l'islamophobie apparaît dans le débat médiatique et la question « faut-il avoir peur de l'islam » devient plus récurrente. L'auteur souligne d'ailleurs la difficulté inhérente au concept d'islamophobie, à savoir : délimiter ce qui tient de la critique parfaitement légitime de la religion musulmane et ce qui relève de la haine ou du mépris pour les musulmans.

De manière générale, cet ouvrage, qui s'inscrit dans un parti pris assumé par l'auteur, parvient à mettre en lumière plusieurs facteurs explicatifs dans le traitement médiatique de l'islam en France: l'influence de l'expérience coloniale en Algérie, le fonctionnement des médias eux-mêmes et plus précisément le passage à une ligne commerciale dans les chaînes d'information, marqué par une recherche croissante de sensationnalisme ainsi qu'une relation ambiguë voire une forme de connivence entre médias et politiques (les journalistes prennent conscience de la forte valeur informative de l'islam pour faire grimper à la fois l'audimat et indirectement les scores électoraux de certaines figures politiques). Tout au long de l'ouvrage, les journalistes font l'objet de critiques, accusés tantôt de faire le jeu de l'intégrisme en hypermédiatisant des affaires comme celle du voile, tantôt de ne refléter que leur propre conception de l'islam en négligeant la diversité de cette religion. Une des faiblesses de l'ouvrage est son imprécision méthodologique. L'auteur analyse un corpus très important de données dont il n'explicite pas la méthode de collecte ni les observables (mots, images, segments de discours...) et qui semble être construit de manière aléatoire pour satisfaire les besoins de l'enquête. Malgré l'intérêt de certains résultats, on peut encore souligner l'ambiguïté du titre, qui pourrait donner à penser que l'on traite de l'islamophobie comme notion de l'antiracisme alors que l'auteur traite des pratiques qu'il considère islamophobes, sans forcément interroger la notion.

En 2013 paraît l'ouvrage *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le "problème musulman"*, écrit par les sociologues Abdelalli Hajjat et Marwan Mohammed, qui proposent de faire le point sur le concept complexe d'islamophobie en s'intéressant à la fois au phénomène social qu'il caractérise qu'aux débats autour de la notion. En revenant tout au long de l'ouvrage sur les nombreux travaux portant sur l'islam et l'islamophobie, les auteurs tentent d'expliquer sociologiquement comment se développe l'islamophobie en France et comment cette notion apparaît comme la conséquence de la construction d'un « problème musulman ». L'ouvrage se divise en 5

parties, dont la première porte sur la réalité de l'islamophobie vécue par la population musulmane ainsi que sur les outils de mesure du phénomène (statistiques ministérielles, recensement par le milieu associatif, enquêtes d'opinion, rapports...). Les auteurs montrent les difficultés inhérentes à l'évaluation de l'islamophobie, notamment liées à la pluralité d'expressions du phénomène, mais également au rapport complexe entre la catégorisation raciale et la religieuse.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, les auteurs reviennent sur l'histoire du concept d'islamophobie et présentent les débats existants autour de sa définition. Très critiques envers les thèses défendues par certains intellectuels et personnalités médiatiques françaises (C. Fourest, F. Venner, P. Bruckner, etc.), ils s'appuient le plus souvent sur les travaux de Quillien, Quinet et Ben Ibrahim pour retracer l'origine du mot. Les deux auteurs montrent également les évolutions du terme et du phénomène et comment l'islamophobie passe d'une hostilité à l'égard de l'islam à une nouvelle forme de racisme touchant la culture et la religion des individus musulmans. En outre, l'ouvrage revient sur le processus de reconnaissance scientifique et institutionnelle du phénomène et permet de souligner qu'en dépit d'un élargissement de l'usage du terme *islamophobie*, il ne bénéficie toujours pas d'une définition claire. Un des objectifs des auteurs est d'ailleurs de proposer une définition du concept qui semble à la fois croiser et aller au-delà des différentes définitions existantes (comme idéologie, comme processus de racialisation/altérisation des musulmans, comme processus historique lié à la colonisation et enfin comme phénomène liant le genre et la sexualité). Ils définissent le concept comme « un processus social complexe de racialisation/altérisation appuyé » sur le signe de l'appartenance (réelle ou supposée) à la religion musulmane » et « dont les modalités sont variables en fonction des contextes nationaux et des périodes historiques. »

Dans la troisième partie, les auteurs montrent comment se construit, avec la participation des élites, ce qu'ils nomment « le problème musulman » en France et comment celui-ci découle du

« problème immigré ». Contrairement à d'autres travaux (Bowen 2007) qui font régulièrement remonter le problème musulman à 1989 suite aux affaires du voile de Creil et des *Versets sataniques*, le présent ouvrage soutient que le problème se crée lors des grèves ouvrières de 1982 dans l'industrie automobile. La construction du problème poursuit alors son évolution, notamment avec la première affaire du voile, pour se cristalliser en 2003-2004, moment de la seconde affaire du foulard et de l'instauration de la « nouvelle laïcité » (entendue comme « une reconfiguration de la division entre le public et le privé par le refus de l'expression de signes religieux “ostensibles” dans l'espace public et par l'intrusion dans l'intimité privée pour mesurer le respect des valeurs républicaines » (Hajjat et Mohammed 2013 : 145)). Ils indiquent également comment la politisation du problème musulman permet de faire converger des élites politiques et/ou intellectuelles de bords idéologiques très éloignés sur la question de l'islam, présentant ce dernier comme une menace pour la laïcité et la république. Outre les réactions politiques, les auteurs s'intéressent au rôle joué par les médias dans la construction du problème musulman, en postulant une logique de stigmatisation médiatique. Principaux vecteurs d'information et de connaissance de l'islam pour le grand public, les discours médiatiques ont donc été le principal champ d'étude de l'islamophobie. Toutefois, cette analyse des discours médiatiques n'est pas suffisante selon les auteurs, qui ouvrent la voie à de futures recherches en soulignant la nécessité de s'intéresser également aux conditions de production des discours par l'analyse des pratiques journalistiques.

Afin de comprendre les représentations de l'islam et des musulmans, les auteurs reviennent dans la quatrième partie de l'ouvrage sur l'histoire politique et religieuse européenne. Faisant remonter historiquement l'hostilité à l'égard de l'islam au Moyen-âge, moment où l'Europe chrétienne lutte contre l'expansion de l'islam, ils montrent également comment s'est développé par la suite, en Europe, une pensée orientaliste participant à la racialisation de l'appartenance religieuse, et qui se perpétue aujourd'hui sous la plume de différentes

personnalités caractérisées comme des « néo-orientalistes » (c'est-à-dire qui tendent « à homogénéiser et à essentialiser le monde “arabo-musulman” comme s’il s’agissait d’une réalité unique »). Enfin, les auteurs se penchent sur la comparaison fréquemment faite entre antisémitisme et islamophobie, tous deux relevant d’une articulation entre race et religion. Les auteurs pointent les limites à cette analogie, notamment le fait que là où les juifs étaient suspectés de vouloir « s’auto-ségréguer et conquérir subrepticement le pouvoir politique et financier, les musulmans sont caractérisés par leur refus de se conformer aux valeurs libérales et laïques. Alors que les juifs étaient accusés de vouloir implanter une “nouvelle Jérusalem” en Europe, les musulmans sont accusés de vivre dans des communautés séparées et des “zone de non-droit” » (Hajjat et Mohammed 2013 : 183). Également, « si les juifs ne disposaient pas d’une législation antidiscrimination, les groupes ethniques qui composent les communautés musulmanes bénéficient de protections légales relativement efficaces » (Ibidem : 184).

La cinquième et dernière partie de l’ouvrage permet de mettre en lumière les difficultés rencontrées dans la reconnaissance de l’islamophobie comme problème public dans la société française, y compris au sein des associations militantes antiracistes. Les auteurs rappellent d’abord la difficulté de reconnaître l’islamophobie dans le contexte français où il existe un certain rejet du religieux et où l’islam serait « frappé du sceau de l’illégitimité ». Ensuite, outre cette première barrière, ils pointent les tentatives de disqualification de la lutte contre l’islamophobie en France, celle-ci équivalant pour certains à accepter une forme de connivence avec l’intégrisme religieux. Si ces tensions existent dans les milieux politique et médiatique, les auteurs montrent qu’elles sont également présentes dans le milieu militant antiraciste au sein duquel la reconnaissance de l’islamophobie divise. En conclusion, l’islamophobie demeure une notion très critiquée en France et, si l’ouvrage mentionne une évolution positive de la reconnaissance du phénomène et de la lutte contre ce dernier, la postface indique un

mouvement paradoxal. D'un côté une augmentation de l'islamophobie, principalement à la suite des attentats de 2015 et, d'un autre côté, l'avancée de la légitimation de la lutte contre l'islamophobie.

Nous devons encore mentionner le projet d'envergure « Islam, objet médiatique », mis en ligne en 2016 grâce à la collaboration entre Moussa Bourekka (2016) (du think tank Barcelona Center for International Affairs) et l'agence Skoli, spécialisée dans le traitement et la visualisation de données. Ce projet français présente des analyses quantitatives de plus de 40 000 articles traitant de l'islam tirés de trois titres de presse : *Libération*, *Le Monde* et *Le Figaro*, entre 1997 et 2015. Inspirée des travaux de Saïd et de Deltombe, cette étude a surtout cherché les biais négatifs affectés à la représentation de l'islam dans la presse française. Par l'observation des événements au cours desquels ces discours surgissent, par l'analyse du cadre voire de l'orientation des débats qui les contextualisent, le projet visait à établir une vision globale et évolutive du traitement médiatique du « problème musulman » ou des clichés orientalistes liés à l'islam. Dans la mesure où il présente les résultats quantitatifs sans retour au corpus et sans lien avec un état de l'art, il est difficile de comprendre la valeur de ces résultats. Cependant, les fréquences des termes et les co-occurents d'*islam* peuvent nous donner une idée des sujets les plus traités par les médias français dans la période de référence. Prévisiblement, l'agenda médiatique est guidé par la récurrence des polémiques liées au voile, aux attentats et à l'islam radical et politique. Il faut encore préciser que ces résultats n'ont pas fait l'objet d'une évaluation par les pairs par le biais d'une publication académique.

Un autre axe important des travaux sur l'islam ces dernières années concerne l'impact des attentats sur les constructions discursives de l'islam dans les médias. Les relations entre médias et terrorisme ont fait l'objet de nombreux travaux qui ont permis de montrer que ces événements viennent bouleverser les discours médiatiques et les pratiques journalistiques. Un des enjeux du discours médiatique lors de la survenue d'événements terroristes consiste en la qualification des

auteurs des faits. Les travaux d'Isabelle Garcin-Marrou et Isabelle Hare ont permis de rendre compte d'une évolution dans la nomination, en montrant que les terroristes ne sont pas désignés de la même façon selon qu'ils sont étrangers ou citoyens de la nation touchée. Si dans le premier cas l'appartenance des terroristes à l'islam radical est affichée sans détour (« les fous d'Allah »), dans le second il devient plus complexe pour les journalistes de se référer à la figure « archétypale » du terroriste islamiste (Garcin Marrou et Hare, 2018), car il s'agit de terrorisme endogène. Dans ce cas, les actes commis sont considérés comme un problème politique et social interne à la nation, et la délégitimation de ces actes « ne peut plus simplement passer par le filtre de l'altérité et de l'islamisation » (Ibidem). Toutefois, d'autres travaux ouvrent une voie de nuance à ces conclusions en soulignant que parmi les champs lexicaux dominants pour désigner les terroristes figurent ceux de l'islam, de la religion, de l'immigration et du conflit (Landivar, Ramillien, Dell'Omodarme, 2016).

Comme le montrent différentes contributions (Lefébure, Roche et Sécaïl 2018; Niemeyer 2018), les événements terroristes modifient les pratiques des journalistes, notamment avec la survenue d'un journalisme d'empathie suite aux attentats de novembre de 2015 et de 2016 à Nice et Bruxelles. Cette forme particulière de journalisme témoigne de la difficulté à conserver distance et objectivité suite à la proximité à la fois géographique et émotionnelle avec les événements (Niemeyer 2018). Le contexte exceptionnel des attentats bouleverse également les fonctions dans les rédactions où des journalistes prennent part à des discussions, des choix, desquels ils se tiennent normalement à l'écart (Ibidem).

Les attentats commis au nom de l'islam représentent en outre un sujet propice aux accusations d'amalgame entre islam et terrorisme (Doury 2003). L'amalgame est « le plus souvent défini comme un rapprochement illégitime » (Ibidem) et possède une « portée pragmatique de disqualification » (Matar et Chauvin-Vileno 2006). Il peut également être entendu comme le fait de présenter « comme lié,



participant d'une même nature, ce qui peut ne comporter qu'une ressemblance ou des liens superficiels ou accidentels » (Oléron 1993). Matar et Chauvin-Vileno (2006), qui ont analysé le traitement médiatique des attentats du 11 septembre dans trois quotidiens français (*Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro*), constatent « des associations récurrentes qui gravitent autour d'une formule en voie de stabilisation - "terrorisme islamiste (islamique) " ». Cet amalgame singulier, appelé « islamalgame », désigne « non seulement le procédé argumentatif localisé de l'amalgame, mais les avatars lexicaux et discursifs d'un phénomène diffus et implicite, l'assimilation plus ou moins marquée et délibérée entre terrorisme et islam ainsi que les chaînes associatives variées qui gravitent autour » de ces formules (Matar et Chauvin-Vileno 2006 : 1).

De manière générale, les événements terroristes constituent des moments clés dans le débat public sur l'islam, sans toutefois négliger l'influence d'autres événements, comme les caricatures danoises ou le meurtre de Théo Van Gogh, qui ont également contribué à l'évolution du débat. Torrekens, Jacobs et Vanparys (2013) ont montré que tous les événements terroristes n'affectaient pas le débat sur l'islam de la même manière. À titre d'exemple, si la problématique de l'islamophobie et du racisme a été particulièrement attisée par l'affaire des caricatures, le 11 septembre et le meurtre de Théo Van Gogh, celle relative à l'immigration et aux droits des musulmans n'a été que peu affectée par ces événements. Cette étude permet également, en contrastant avec l'intuition selon laquelle les attentats islamistes perpétrés en Occident auraient affecté négativement le ton débat sur les musulmans et l'islam, de montrer que ce débat ne s'est pas considérablement dégradé même sous l'effet de ces événements commis au nom de l'islam (Ibidem).

Nous devons encore mentionner le travail d'Elisa Minsart paru en 2022 sur la couverture de l'islam dans le journal belge francophone *La Libre Belgique*, intitulé *Gestion médiatique de l'islam : la complexité du « bien faire »*. Le point de départ de l'étude est la croyance, très répandue,

selon laquelle les médias seraient responsables d'une représentation de l'islam systématiquement négative, véhiculant une image réductrice, essentialisante et altérisante de la religion et de ses croyants. Le corpus de 88 articles étudiés par Minsart, qui couvre l'année 2020, a été constitué à partir d'articles contenant les mots *musulman* et/ou *islam*. Un deuxième corpus de 44 articles est constitué par des articles d'opinion (cartes blanches, éditoriaux). Ces deux sous-corpus sont analysés par une analyse de contenu, c'est-à-dire une étude basée sur des contenus manifestes du discours médiatique. Les résultats de l'étude sont les suivants :

- La représentation de l'islam politique est dominante dans l'actualité événementielle (57%), par rapport à l'islam comme religion (27%) et comme fait culturel (16%). Cette présence de l'islam politique est moindre dans le sous-corpus d'articles d'opinion.

- Dans le sous-corpus 1, le terrorisme occupe 47% de la couverture, suivi de loin (avec 9%) par des faits de racisme et de discrimination, l'organisation du culte (7%) et le port du voile (6%). L'extrémisme occupe également 23% des articles d'opinion, suivi par les caricatures du prophète (18%), la discrimination (11%), l'intégration (8%) et le port du voile (7%).

- Au niveau du lexique, l'étude observe une grande prudence dans le traitement du terrorisme, avec notamment une dissociation entre le terrorisme islamiste et l'islam/les musulmans : « dans la quasi-totalité des articles sur la thématique du terrorisme, hormis l'appellation "État islamique", aucun lien n'est établi avec l'"islam" ou le(s) "musulman(s)". Dit autrement, s'il n'y avait pas eu "islam" dans "État islamique", la quasi-totalité des articles sur le terrorisme n'auraient pas fait partie du sous-corpus » (Minsart 2022 : 54).

- Les articles représentent les musulmans comme les premières victimes du terrorisme ainsi que comme un groupe très hétérogène à l'identité plurielle. Pour leur part, le terrorisme et l'islamisme sont vus comme des menaces face auxquelles il est urgent d'agir.

- L'auteure observe dans la couverture de *La Libre* un « biais

positif » (Ibidem : 88), une « “volonté” de défaire tout lien entre l’islam/les musulmans d’une part, et le terrorisme islamiste d’autre part » (Ibidem : 62), au point que la question de l’amalgame coupe court à tout débat et rend illégitimes les critiques émises en dehors des communautés musulmanes.

Cette revue de la littérature nous permet de constater l’intérêt que les chercheurs portent à la couverture médiatique de l’islam dans les pays occidentaux. Globalement, elle reste dans la voie tracée par la recherche pionnière d’Edward Saïd, à savoir une analyse et une déconstruction des clichés orientalistes qui pèsent sur les musulmans, quitte à le montrer sur des petits corpus triés sur le volet. Plus récemment, des études quantitatives, basées sur des analyses de contenu ou de discours, apportent des données plus nuancées et plus ciblées, comme l’identification des moments de rupture dans la représentation de l’islam, le rôle des experts pas toujours formés, la différence de couverture entre les musulmans « d’ici » et de l’étranger et, enfin, le contraste entre journaux de gauche versus de droite ou encore presse de référence versus presse populaire. Au-delà, rares sont les études qui adoptent une posture heuristique et réussissent à montrer quels sont les débats, les contre-discours, les interdiscours qui construisent l’image de cette religion. Plusieurs académiques pointent par ailleurs le manque d’études qui croisent des données textuelles avec des entretiens, qui pourraient éclairer les pratiques journalistiques et nous renseigner sur les débats (ou l’absence de débats) qui président à la mise en mots de l’actualité touchant à l’islam et aux musulmans.

Notre étude veut donc faire un apport à cet état de l’art en s’intéressant à la manière dont la presse francophone belge parle de l’islam, tout en croisant ces résultats avec des entretiens dans lesquels les journalistes qui ont produit la plupart du corpus analysé réfléchissent à leurs pratiques d’écriture et de sélection de l’information. Pour ce faire, nous avons collecté un grand corpus de presse que nous analysons à l’aide de la linguistique de corpus, c’est-à-dire en utilisant des logiciels de textométrie capables de nous guider

dans l'analyse d'une masse de textes considérable. Les entretiens avec les journalistes ont été réalisés après l'analyse textuelle, de manière à pouvoir éclairer les pratiques d'écriture, par l'entremise d'une analyse qualitative thématisée.

## 2. Corpus et méthodes

Le corpus « Islam\* » rassemble 16.074 articles tirés des trois grands quotidiens belges généralistes de langue française (*La Dernière Heure/Les Sports*, *La Libre Belgique* et *Le Soir*) et du premier hebdomadaire d'information en Belgique francophone (*Le Vif/L'Express*, actuellement *Le Vif*). Le choix de ces titres au grand tirage nous permet de constituer un bon observatoire des représentations médiatiques dominantes de l'islam dans la presse écrite.

Tous les articles, en texte intégral, comportant le mot *islam* et ses dérivés morphologiques (*islamique*, *islamisme*, *islamophobie*, etc.) ont été sélectionnés et importés depuis les plateformes Europresse et GoPress entre le 1er janvier 2014 et le 31 décembre 2018 de façon à englober, sans s'y réduire, les attentats terroristes sur le sol belge et européen. Nettoyé<sup>5</sup>, lemmatisé et encodé, le corpus compte plus de 9 millions d'occurrences<sup>6</sup>. Il a été partitionné selon le journal et l'année grâce à des métadonnées chronologiques, éditoriales et relatives aux auteurs (lorsque les articles sont signés). Cette dernière métadonnée nous a permis d'identifier les auteurs ou auteures les plus représentatives pour réaliser les entretiens.

	Nombre de textes	Nombre d'occurrences
La Dernière Heure	3007	1 233 265
La Libre Belgique	6018	3 409 723
Le Soir	5755	3 509 717
Le Vif/L'Express	1294	1 464 516
<b>TOTAL</b>	<b>16 074</b>	<b>9 617 221</b>

Tableau 1: Composition du corpus « Islam\* » par journal

## 2.1 Outils textométriques

Face à l'ampleur du corpus, une méthode d'analyse de données textuelles a été mise en place. Pour ce travail, nous avons utilisé plusieurs logiciels d'analyse textuelle assistée par ordinateur : Hyperbase, Iramuteq et TXM<sup>7</sup>, qui ont des fonctionnalités complémentaires qui seront détaillées plus bas. Ces outils permettent d'identifier des unités lexicales ciblées par le chercheur et de leur attribuer un sens discursif par la prise en compte du cotexte (c'est-à-dire le contexte immédiat du mot). Par exemple, les mots *islam*, *voile* ou *islamophobie* ne sont pas seulement quantifiés, ce qui apporterait peu de données utiles, mais observés dans leurs associations à d'autres mots, dont la fréquence peut nous renseigner sur le sens que ces mots acquièrent en discours. L'idée sous-jacente est que le sens des mots (simples ou complexes) n'est pas donné d'avance, mais émerge par les associations avec d'autres mots et par les connotations culturelles qui leur sont attachées. Le regard du chercheur est ici fondamental pour restituer des informations contextuelles qui ne sont pas explicitement contenues dans la surface textuelle. L'un des enjeux pratiques de la textométrie est précisément de permettre le passage entre le texte, considéré dans sa matérialité linguistique, et le sens historico-politique.

Concrètement, les logiciels d'analyse de données textuelles repèrent, comptent et indexent systématiquement toutes les unités textuelles jugées pertinentes pour ensuite les classer, les hiérarchiser et les associer à des indices statistiques. Il s'agit, après le dénombrement de tous les traits linguistiques du texte, de révéler ceux dont le degré d'utilisation (surutilisé ou sous-utilisé) caractérise une partie du corpus par rapport à l'ensemble<sup>8</sup>.

La textométrie tient sa force première du traitement quantitatif, mais elle ne s'y limite cependant pas. Au contraire, elle est une méthode de lecture qui incarne le dépassement de l'opposition entre quantitatif et qualitatif<sup>9</sup>. Les logiciels permettent de partir d'une lecture statistique

du lexique pour revenir systématiquement au texte, par la fonction « concordance » qui donne à lire l'ensemble des passages contenant une forme demandée et de consulter le corpus d'extrait en extrait. Les listes de fréquences sont ainsi aisément recontextualisables.

L'usage de la textométrie pour l'analyse du discours médiatique se trouve justifié par le fait que le sens des discours naît de la redondance ou au contraire de la rareté, de la présence ou de l'absence de mots, supports des idées, mais également au fondement des images, des identités et des représentations socio-politiques.

Dans ce travail, nous mettons les mots en italiques lorsqu'ils sont utilisés de manière métalinguistique (par exemple « le mot *islamophobie* ») et entre guillemets lorsqu'il s'agit de citations du corpus. Lorsqu'on parle d'islam, par convention, on utilise la minuscule pour désigner la religion et la majuscule pour désigner la civilisation. Étant donné l'ambiguïté de la plupart des énoncés, où l'on peut faire allusion aux deux à la fois, nous avons tout uniformisé en minuscule, sachant qu'une bonne partie des occurrences renvoie au fait religieux au sens large.

## Les outils de classification et d'exploration

Sur un corpus partitionné (selon le journal ou la date) comme le nôtre, l'un des premiers questionnements portera sur la proximité ou la distance linguistique entre les différents ensembles textuels. Deux outils seront principalement convoqués pour ce type d'analyse : premièrement **l'analyse factorielle des correspondances** (Benzécri 1980), qui considère la distribution de l'ensemble du vocabulaire du corpus en fonction des différents textes qui le composent et permet de donner un aperçu de la structuration de l'information principale du corpus. Outil exploratoire, l'analyse factorielle des correspondances permet de rendre compte d'une structuration chronologique par exemple, ou d'une structuration par organe de presse, par journaliste, par parti pris idéologique, etc. Deuxièmement, la classification peut

s'opérer par une **analyse arborée** qui permet de calculer la distance linguistique entre les différents textes du corpus (Mayaffre & Luong, 2003). Rassemblés le long des mêmes branches, les textes manifestent des proximités linguistiques et sémantiques ; éloignés entre eux, ils signalent des caractéristiques discursives très différentes.

## Les outils de caractérisation

La fonction de caractérisation la plus éprouvée en textométrie est le **calcul des spécificités** (Lebart et Salem 1994). Il s'agit, par le décompte exhaustif de toutes les unités textuelles d'un corpus, de repérer les formes remarquables (en termes quantitatifs) d'une partie par rapport à l'ensemble. Les spécificités ainsi établies peuvent être considérées comme les mots clefs d'un ensemble de textes (par exemple tous les textes d'un journal ou tous les textes d'une année).

Les logiciels de textométrie proposent également des **graphiques de distribution** de mots, selon leur degré de surutilisation ou de sous-utilisation dans les différents sous-ensembles qui composent le corpus. Ces données peuvent être fournies en fréquences absolues, en fréquences relatives ou en indice de spécificité (écart réduit).

## Les outils de contextualisation

Souvent informatifs, les traitements des occurrences seules (comme ceux mentionnés ci-dessus) réclament néanmoins à être prolongés pour mener à l'interprétation. Puisque le sens ne naît qu'en contexte (Rastier 2001), le **concordancier** (Pincemin *et al.* 2006) nous permet de visualiser le mot pivot avec son cotexte gauche et droit, cotextes qui participent à sa sémantisation. Il permet de lister et de trier tous les passages contenant un mot choisi pour en produire une interprétation contrôlée, dans le cadre de ses contextes d'emplois attestés en corpus. Aussi la textométrie autorise-t-elle la lecture traditionnelle des textes, qu'elle contribue à rendre systématique et exhaustive.

L'**analyse des co-occurrences** est l'outil d'interprétation principal, car elle permet d'objectiver le co(n)texte dans lequel les unités lexicales font sens (Guaresi 2015). La co-occurrence c'est « la co-présence matérielle et statistiquement significative de deux items au sein d'une fenêtre textuelle définie » (Guaresi 2016 : 1), mais c'est également une paire de mots porteuse de sens : les deux items de la paire co-occurentielle se sémantisent mutuellement là où le mot seul demeure souvent facteur d'ambiguïté<sup>10</sup>.

Dans sa dimension généralisée, le traitement de la co-occurrence permet d'établir les structures sémantiques sous-jacentes des corpus. Si l'on veut bien admettre que le sens d'un mot peut être objectivé à partir de l'étude de ses contextes d'emploi et donc de ses associés privilégiés, alors on comprendra que la formalisation des profils co-occurentiels de plusieurs centaines de mots laissent apparaître la trame sémantique saillante des corpus et nous instruisent sur les cadres du discours journalistique. Concrètement, pour le calcul de ces pôles co-occurentiels, nous avons eu recours à une classification hiérarchique descendante, implémentée dans le logiciel toulousain Iramuteq (Ratinaud et Marchand, 2012)<sup>11</sup>. Cette méthode, inspirée d'Alceste et des travaux de Reinert (1983), permet d'établir des classes de vocabulaire, aussi stables et homogènes que possible, rendant compte des « mondes lexicaux » des corpus. Les classes lexicales issues de la classification sont composées des formes significativement co-occurentes. Une classe de vocabulaire est formée et distinguée des autres lorsque l'inertie interclasse la plus importante est atteinte, c'est-à-dire lorsque la « meilleure partition » est effectuée. Pour le dire autrement, les mots rassemblés au sein d'une même classe ont un profil co-occurentiel similaire entre eux et aussi différent que possible des mots d'une autre classe.

Les **segments répétés** du corpus, à savoir des unités fortement récurrentes constituées de plusieurs formes répétées ensemble et dans le même ordre (Salem 1986), peuvent aussi être de puissants outils de contextualisation (et de caractérisation d'une partie du corpus par



rapport à une autre). Calcul éprouvé en lexicométrie, le décompte des segments répétés permet, dans nos travaux, de mettre au jour les collocations ou les cotextes immédiats les plus significatifs, d'un point de vue statistique, du mot pivot *islam*. Loin d'être anecdotiques, ces syntagmes figés et répétés revêtent une importance d'ordre sémantique, le sens naissant toujours en co(n)texte.

## 2.2 Entretiens

Parallèlement au corpus médiatique, un autre corpus a été produit en conduisant des entretiens avec des journalistes, dans le but de mettre au jour leurs représentations de la couverture médiatique. Le but de ces entretiens était ainsi de recueillir les impressions des acteurs sur la manière dont les médias d'information parlent d'islam. Ce discours n'est pas considéré comme un reflet du réel, mais comme un répertoire de représentations liées à la place sociale des acteurs : les journalistes parlent de leur pratique et réfléchissent à leurs routines professionnelles à la fois qu'elles les justifient. Les entretiens permettent de matérialiser une circulation de représentations concurrentielles sur la couverture de l'islam, qui serait objective pour les uns, biaisées pour les autres ou encore justement critiques pour certains. Ce corpus d'entretiens a été codifié à l'aide d'une grille d'analyse permettant d'identifier les arguments et thèmes qui structurent le discours de chaque groupe d'acteurs.

## 3. Résultats de l'analyse textuelle

La liste des mots les plus fréquents (dépourvue de mots outils et adverbes) offre un aperçu global du corpus. On y trouve plusieurs réseaux lexicaux : conflits géopolitiques, situation de l'islam belge et violence. Cette première liste confirme que le référent d'*islam* est multiple et ancré dans des contextes très différents, même si le champ notionnel du terrorisme est dominant. L'hétérogénéité du référent est

renforcée par les déclinaisons du mot *islam* avec des suffixes, notamment *islamique* et *islamiste*.

Nombre d'occurrences	Lemmes	Nombre d'occurrences	Lemmes
13630	pays	6155	guerre
12761	islamique	6092	européen
12646	devoir	6025	Irak
12317	État	6011	savoir
10841	Syrie	6004	islamiste
10827	notre	5949	ville
10798	politique	5800	gouvernement
10641	musulman	5788	rester
9633	attentat	5603	français
8990	jeune	5599	Bruxelles
8835	groupe	5542	mort
8418	Belgique	5509	belge
8090	monde	5464	américain
8048	falloir	5461	droit
7923	personne	5403	question
7747	terroriste	5339	partir
7698	président	5282	syrien
7454	ministre	5210	heure
6667	France	5144	attaque
6583	femme	5085	expliquer
6298	parti		

Tableau 2 : Liste des lemmes les plus fréquents du corpus (fréquences absolues)

La progression chronologique du mot *islam* dans le corpus montre que pour tous les journaux, les années 2015 et 2016 sont des moments

de surutilisation du mot. *La Libre*, *Le Soir* et *Le Vif* augmentent très significativement leur usage dans ces années-là au regard de l'usage statistiquement attendu.

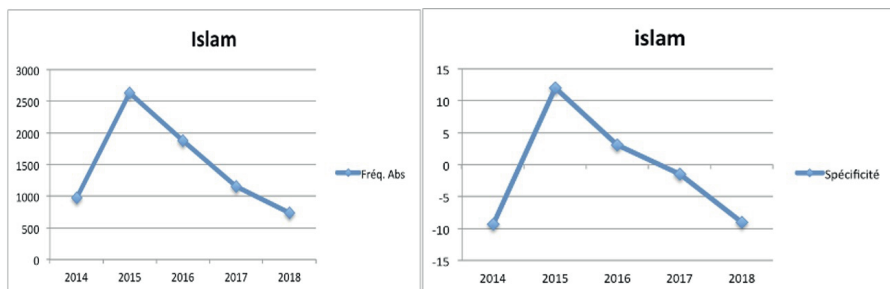


Figure 1 : Distribution (en fréquences absolues et en indices de spécificité) du lemme *islam* par année

Ce pic de fréquence s'explique par l'actualité, dominée en Belgique comme dans le reste de l'Europe par une série d'attentats islamistes commis sur le sol européen. Dans l'actualité belge francophone, les événements qui ont lieu sur le sol français sont souvent vécus comme locaux ; ainsi les attentats contre la rédaction de Charlie Hebdo (7/01/2015) et celui du Bataclan (13/11/2015) occupent une place primordiale dans la couverture belge (figure 2), ce qui explique la surutilisation du terme *islam*. Ceci confirme les résultats de Bourekka (2016) sur le corpus français 1997-2015, ainsi que de Baker, Gabrielatos et McEnery (2013) dans le corpus britannique, à savoir le fait que les occurrences d'*islam* (mais aussi de *musulman*) augmentent à des périodes d'attentats sur le sol local (Figure 2).

Le pic de 2015 est suivi par celui, moins grand, de 2016, année des attentats de Bruxelles (22/3/2016). Cependant, ces calculs ne nous disent pas dans quel sens le mot est utilisé ni dans quels types de discours il s'insère. Le tableau des co-occurents d'*islam* par année (Tableau 3) montre des différences chronologiques :

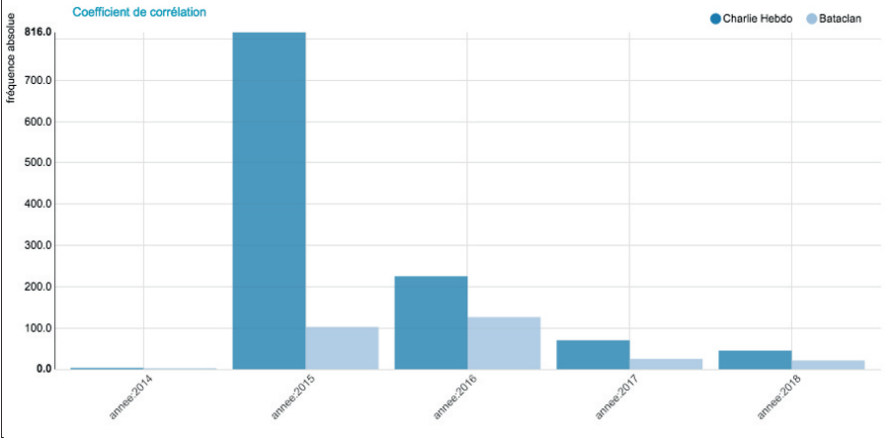


Figure 2 : Surutilisation de Charlie Hebdo et de Bataclan dans la presse belge en 2015 (en fréquences absolues)

2014	2015	2016	2017	2018
musulman	musulman	religion	musulman	musulman
convertir	religion	musulman	formation	convertir
religion	Coran	religieux	institut	religion
dhimmitude	prophète	laïcité	religion	rigoriste
jihadisme	Mahomet	imam	mosquée	Ramadan
religieux	convertir	société	Exécutif	Tariq
judaïsme	religieux	Coran	radical	Exécutif
rigoriste	interpretation	radical	wahhabisme	religieux
desolidariser	christianisme	compatible	imam	Saoud
contemporain	Lumières	salafisme	promotion	institut
sunnite	imam	convertir	Belgique	judaïsme
modernité	radical	catholique	religieux	consistoire
chrétien	Dieu	dogme	courant	conception
radical	mosquée	vision	saoudite	Radouane
monde	sacré	communauté	rigoriste	parti
Hamadi	soumission	discours	wahhabite	Karaoui
courant	Bible	foi	culte	Saoud
imam	insulte	culte	soufisme	Arabie
déraciné	amalgame	wahhabite	vision	islamisme
interdisciplinaire	caricature	valeurs	rapport	Coran

Tableau 3 : 20 premières co-occurrences d’islam par année

Le tableau des co-occurrences montre que l'année 2015 traite beaucoup d'islam, mais sous un certain angle. En effet, ce ne sont pas tant les attentats qui occupent l'attention journalistique (nous y reviendrons dans la section « Islam et attentats ») que les débats sur les caricatures et la représentation picturale du prophète dans le monde occidental, et plus particulièrement dans des pays de tradition laïque (France et Belgique). Aux co-occurrences d'*islam* en 2015, on voit bien la focalisation sur les « caricatures » (+12) et sur le « prophète » (+31), alors que les années précédentes et suivantes la question ne se pose pas. La question des caricatures conduit à celle de l'amalgame et à une réflexion sur l'histoire et la nature de l'islam comme dogme. L'année 2016 est dominée par la discussion sur la « compatibilité » de l'islam avec les « valeurs » occidentales et la « laïcité », alors que 2017 dévoile les solutions qui émergent en Belgique : formation des imams, création d'un institut, discussions avec l'Exécutif des musulmans de Belgique. L'année 2018 montre un retour aux conflits géopolitiques liés aux pays musulmans. Quoi qu'il en soit, le tableau montre une rupture en 2015 liée à la particularité de l'attentat à Charlie Hebdo, qui relance le débat sur la compatibilité de l'islam avec les démocraties libérales et la recherche de solutions. Pour rappel, cet attentat a eu lieu à la suite de la publication de dessins parus dans le journal satirique au sujet de l'islam, jugés blasphématoires par des croyants et surtout par plusieurs gouvernements de pays musulmans.

### **3.1 Analyse des cadrages thématiques**

Dans cette section, nous étudierons la couverture à travers une analyse du cadrage médiatique (Iyengar 1991, Gamson 1992 et Entman 1993). La notion de cadrage renvoie à la manière dont les journalistes transforment les faits en événements médiatiques en privilégiant certains angles, en choisissant un lexique, des images, en sélectionnant certaines informations et pas d'autres. Ce processus de sélection, de contextualisation, de nomination et de mise en récit produit les cadres

médiatiques (*media frames*), qui fonctionnent comme des « schémas d'interprétation destinés à structurer de manière intelligible et cohérente l'ensemble des stimuli auxquels nous sommes exposés » (Marty 2015 : 41). Les cadres médiatiques constituent un répertoire limité qui découle des routines journalistiques, et particulièrement des sources privilégiées par les journalistes pour contextualiser l'événement et donc aussi de la capacité de certaines sources à accéder aux journalistes. L'identification des cadres est réalisée grâce au logiciel Iramuteq.

La littérature pointe que la couverture médiatique de l'islam en Europe revêt des caractéristiques particulières depuis la Révolution iranienne (Deltombe 2007) et, plus encore, depuis les attentats du 11 septembre 2001 (Saïd 2008). Celle-ci serait fortement liée aux conflits géopolitiques au Moyen-Orient (Poole 2002) et se déclinerait sur un répertoire de thématiques limité (Ahmed & Matthes 2016) : association entre islam et terrorisme, victimisation des femmes musulmanes, lecture culturaliste des problèmes liés à l'immigration depuis les pays musulmans. Dans ce qui suit, nous allons confronter ces données à notre propre corpus et en décrivant les cadres privilégiés dans la couverture.

### 3.1.1 Panorama thématique général

Appliquée au corpus « Islam\* », la classification hiérarchique descendante d'Iramuteq discrimine 10 classes, représentées par le dendrogramme suivant (figure 3). Le graphique situe la division la plus importante, ou la plus grande hétérogénéité, entre deux groupements séparant les classes 1, 7 et 9, d'une part, des classes 10, 8, 4, 5, 4, 3 et 2 d'autre part. L'opposition entre ces deux grands pôles peut être lue comme une structuration du corpus autour de deux grands cadrages : traitement géopolitique et conflictuel de l'islam versus tout le reste. Ce second pôle est donc plus hétérogène.

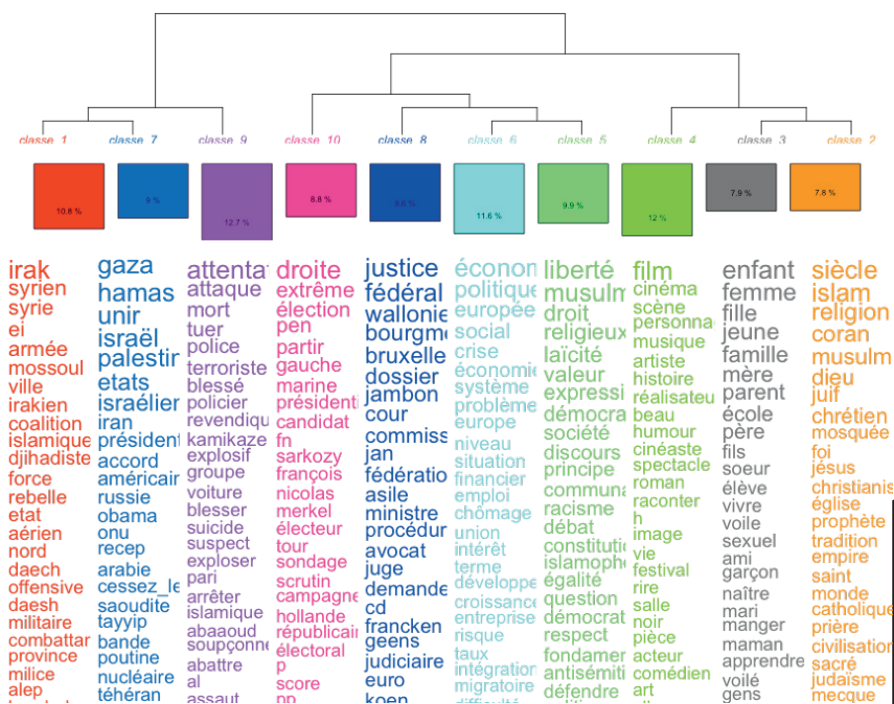


Figure 3 : Classification hiérarchique descendante - Corpus « Islam\* »

La liste des mots visibles sur la figure 3 montre les items lexicaux qui ont contribué à l'élaboration de chacune des classes. Il est aussi possible de zoomer sur chaque classe pour consulter de façon exhaustive les segments caractéristiques de chaque ensemble (repérés par un calcul de  $\chi^2$ ) de façon à saisir finement le cadrage opéré.

Les classes 1 et 7 concernent le **traitement géopolitique** de l'islam : la première dans le contexte des guerres au Moyen-Orient, la seconde dans le cadre du conflit israélo-palestinien. Dans la classe 1, principalement dans le cadre de la guerre entre l'État islamique et les forces chiïtes irakiennes et syriennes ainsi que les forces kurdes sunnites, le discours est militaire et géostratégique. La classe 7 procède également d'un cadrage géopolitique ; il s'agit essentiellement des accords ou, au contraire, des tensions et des reprises d'hostilité entre

les divers acteurs impliqués dans le conflit. Dans les deux cas, pour la classe 1 ou 7, les faits militaires, diplomatiques ou géostratégiques sont énoncés avec une médiation journalistique minimale. Focalisés sur la description d'événements, les articles citent explicitement leurs sources (militaires, institutions ou agences de presse). C'est ainsi à la fois une impression de neutralité et d'impartialité qui est visée. Ces classes peuvent s'apparenter à de « l'information-service » internationale pour reprendre la catégorie que Bousquet (2014 : 21) a développé pour l'infranational, c'est-à-dire « un type d'information factuelle, issue d'une source la légitimant sans qu'aucune instance éditoriale n'intervienne sur le fond de son contenu et donnant à son récepteur des éléments lui permettant d'agir dans des domaines économiques, sociaux ou culturels », comme dans l'exemple suivant :

1. 844 djihadistes tués autour de Mossoul et Kirkouk.  
L'armée irakienne a annoncé lundi que les forces loyalistes, qui resserrent l'étau autour de Mossoul, ont repris près de 80 villages autour de la deuxième ville d'Irak, « capitale » du groupe État islamique (EI) depuis deux ans et demi (« 844 », *La Libre Belgique*, 25 octobre 2015).

Liée à ces deux aspects, la classe 9, la plus importante du corpus (12,9% des segments textuels), est consacrée aux attentats terroristes sur le sol européen, mais pas seulement. Les extraits caractéristiques de la classe sont consacrés à des attentats en Turquie ou en Irak, par exemple. Dans cette classe de mots, la médiation journalistique est également mise au second plan, derrière un cadrage routinier autour de l'évocation du nombre et de l'état des victimes, l'identification des auteurs des attentats et la revendication des actes par une organisation terroriste.

Dans le deuxième regroupement des classes, la numéro 10 traite des **politiques nationales** en Europe (France et Allemagne en particulier) dans un contexte électoral. Elle se focalise sur la compétition électorale



entre les principaux acteurs du jeu politique, comme l'indique le lexique désignant les chefs de gouvernement et de partis français et allemand (« Sarkozy », « Hollande », « Merkel ») entre 2014 et 2018, ainsi que le vocabulaire des élections (« tour », « scrutin », « campagne », « score »...). Seule particularité dans notre corpus, ce cadrage est axé sur les partis d'extrême droite, présentés comme anti-islam, sur leurs stratégies politiques et le plus souvent sur leurs réussites :

2. [...] de gauche comme de droite en se divisant et en montrant leurs dissensions, font le jeu du FN. Le parti de Marine Le Pen en profite puisque les « 4 i » qui fondent sa stratégie (immigration, insécurité, islam, intégration) sont aujourd'hui récupérés par les partis traditionnels (« Toutes les mesures n'ont pas été prises », *Le Soir*, 18 juillet 2016).

3. L'AfD se métamorphose lentement en bras parlementaire des agitateurs de l'extrême droite, prévient Bernd Riexinger, coprésident du parti Die Linke, gauche radicale. Le succès des protestataires inquiète le camp conservateur d'Angela Merkel, qui semble tétanisé par ce mouvement anti-islam (« L'Allemagne se lève contre le racisme », *Le Soir*, 7 janvier 2015).

La classe 8, quant à elle, traite des **rouages institutionnels et judiciaires** d'affaires liées à l'islam. Là encore, l'énonciation journalistique est limitée et les énoncés de cette classe se résument à décrire factuellement les actions des différents acteurs et parties (« Wallonie », « commission », « avocat », « juge ») :

4. D'après elle [Bea Cantillon], si des jeunes prennent les armes c'est aussi dû aux problèmes sociaux et économiques. « Le développement économique joue un rôle très important pour des jeunes d'origine immigrée qui ont peu de perspectives

d'avenir, qui affrontent frustration sur frustration » (« Bea Cantillon. "Les premières réactions de la démocratie sont plutôt de nature à me rassurer" », *Le Soir*, 10 janvier 2015).

La classe 6, regroupant 11,6% des segments classés, est consacrée au **cadrage socio-économique** européen, mais également international. Les questions de relations intercommunautaires sont évoquées sur le fond plus large des crises et des situations économiques structurelles des États. Les problématiques se font moins religieuses que socio-économiques et politiques (« financier », « chômage », « intégration », etc.), l'islam est ici une donnée sociologique.

La dernière classe de ce pôle, la 5, traite enfin de la question de la **compatibilité** entre le religieux et l'État de droit ainsi qu'avec les valeurs occidentales, comme la liberté d'expression ou la laïcité :

5. La question du religieux est donc revenue brutalement dans nos sociétés occidentales. La religion musulmane et sa culture politique menacent-elles nos démocraties ? Faut-il renforcer l'arsenal juridique pour protéger la laïcité de l'État ? Faut-il évacuer le religieux de la vie publique ? (« Le religieux doit être l'allié de la laïcité », *La Libre Belgique*, 12 avril 2016)

6. Une presse plurielle, la liberté d'expression, le droit à la différence, ce sont ces valeurs fondatrices de notre démocratie qui ont été attaquées par les trois terroristes islamistes (« De belles valeurs plus fortes que l'obscurantisme », *Le Vif/l'Express*, 16 janvier 2016).

Le dernier pôle du corpus est constitué de trois classes. La première (numéro 4) est de tonalité **culturelle**, c'est l'islam comme toile de fond ou sujet de films, romans, pièce de théâtre. C'est ainsi, pour ne donner qu'un exemple, qu'est décrit le film de Maysaloun *Je danserai, si je veux*, à sa sortie le 14 juin 2017 dans la *Libre Belgique* :

7. Résistance à l'intégrisme, résistance à la religion, résistance au machisme ; en tournant un film plein de vie, d'alcool, de musique, la jeune réalisatrice génère une formidable empathie à l'égard de ces jeunes femmes qui luttent contre un environnement borné et oppresseur (« Une autre OLP, Organisation de libération des palestiniennes », *La Libre Belgique*, 14 juin 2017).

La classe 3, ensuite, rassemble les énoncés relatifs aux **relations familiales** (« enfant », « famille », « mère », « vivre »). Sur un registre souvent narratif, ces passages évoquent des parcours de vie et dressent des portraits d'individus sur fond de drames :

8. À qui est cet enfant ? crie un soldat. Autour, les femmes pleurent trop pour répondre. Un peu plus loin, une jeune mère de famille, la vingtaine, visage de madone, tunique noire et voile bleu ciel est accroupie contre un mur (« Épuisées, traumatisées, elles surgissent des ruines », *Le Soir*, 10 juillet 2017).

Enfin, la classe 2 revient explicitement sur la matière **religieuse**, comme en témoigne la surreprésentation du mot pôle « islam », mais également des termes « religion », « Coran », « Dieu » ou encore « mosquée » et « prière ». Liée aux classes 3 et 4, cette classe laisse à la fois la parole aux experts (pour des énoncés didactiques ou des récits historiques) et à des individus dont on expose le parcours et la « foi » :

9. Malek Chebel, c'est quoi le Coran ? **Le mot « Coran » veut dire** « lecture » ou « récitation », c'est la parole d'Allah. C'est la parole de Dieu, l'axe principal de l'islam et de la communauté musulmane (Malek Chebel, « C'est quoi le Coran ? », *Le Soir*, 14 février 2015).

10. **Oui il est possible d'interpréter le Coran.** Il est tellement possible de le faire que c'est la pluralité des interprétations qui divise l'islam. **Notons cependant** un conflit fondamental. Contrairement aux évangiles qui sont inspirés donc réfléchis et composés par des hommes, le Coran a été dicté à Mahomet (« L'islam en dix mots-clés », *La Libre Belgique*, 18 novembre 2015).

11. **Contrairement aux idées reçues**, les musulmans n'avaient aucune velléité de conversion : les peuples qu'ils soumettaient, chrétiens, juifs ou zoroastriens, gardaient leurs droits et leur liberté de culte, à condition d'accepter la supériorité politique de l'islam. ("La conquête fut d'abord politique", *Le Vif/L'Express*, 20 février 2015).

Ce panorama global montre déjà que les cadrages dépassent largement la dimension religieuse pour multiplier les lectures socio-historiques, politiques et géopolitiques. La dernière en particulier est construite sur un récit événementiel où l'islam n'est qu'un contexte culturel où se jouent les événements, alors que d'autres classes s'organisent plus clairement autour de la religion et la culture musulmanes. La division entre les deux grands cadrages, géopolitique des conflits et problématiques sociales liées à l'islam (comme religion, comme objet de culture, comme groupe ethnique, etc.), coïncide avec les spécialisations journalistiques constatées lors des entretiens. Comme nous le verrons, le profil des journalistes qui se consacrent à l'actualité internationale de l'islam est différent de celui des journalistes qui traitent de l'islam local ou d'affaires locales qui touchent directement ou indirectement à cette religion. Ces résultats montrent également la limite des analyses basées sur le seul comptage des fréquences. On voit ici que le mot *islam* peut référer à des contextes variés qui ne sont pas uniquement religieux ; conclure que toutes les occurrences renvoient à la religion et qu'en conséquence tous les co-occurents viennent

qualifier cette religion ne reflète pas l’usage discursif réel, comme nous le montrerons dans la suite de l’analyse.

Pour synthétiser, les dix cadrages médiatiques de la couverture de l’islam se présentent ainsi (par ordre d’importance) :

Classe	Nom du cadrage
Classe 9	Attentats (12,7%)
Classe 4	Culture (littérature, cinéma, arts...) (12%)
Classe 1	Géopolitique au Moyen-Orient (10,8%)
Classe 7	Conflit israélo-palestinien (9%)
Classe 6	Socio-économie (11,6%)
Classe 5	Compatibilité avec les démocraties (9,9%)
Classe 8	Affaires institutionnelles et judiciaires (9,6%)
Classe 10	Politiques nationales européennes (8,8%)
Classe 3	Trajectoires personnelles et relations familiales (7,9%)
Classe 2	Religion (théologie, histoires, textes, rites) (7,8%)

*Tableau 4: Synthèse des cadrages médiatiques dans le corpus « Islam\* »*

### 3.1.2 Distribution des mots *islam*, *islamique* et *islamiste* dans les classes

Il est important de remarquer que le mot *islam* ne participe pas dans la même mesure des différentes classes. Dans les cadrages géopolitiques, il n’est jamais question de « l’islam », mais plutôt de collectifs « islamique[s] » ou de personnes ou groupes « islamiste[s] ». On voit bien que le traitement journalistique ne peut pas se passer de

mentionner ces dénominations, qui vont participer dans la représentation des conflits (Seniguer 2012). Les figures suivantes montrent la contribution des mots *islam*, *islamique* et *islamiste* aux différentes classes :

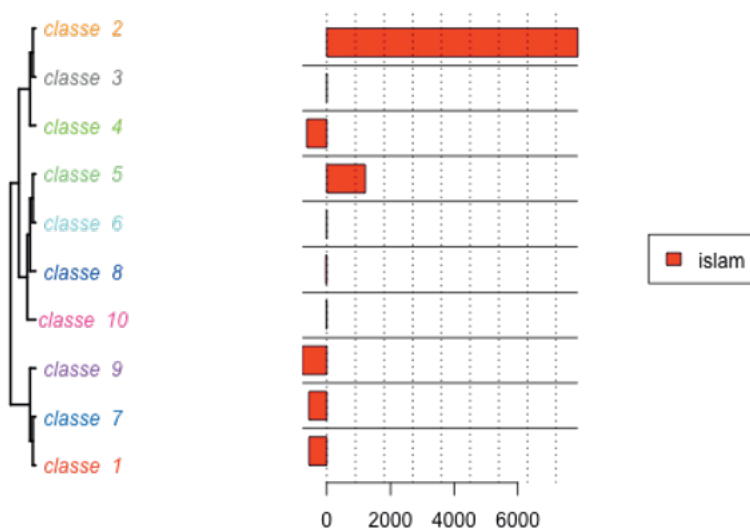


Figure 4 : Surutilisation du lemme *islam* dans les classes 2 (religion) et 5 (compatibilité)

La figure 4 montre la surutilisation d'*islam* dans les classes 2 et dans une certaine mesure 5, respectivement celle qui traite de la religion musulmane (théologie, histoire, dogme, textes) et celle qui traite de la compatibilité de la religion avec les démocraties occidentales. Corollairement, le mot est sous-employé dans les autres classes, ce qui veut dire qu'*islam-* contribue aux cadrages géopolitique, attentats, affaires juridiques, etc. majoritairement comme préfixe et non comme mot plein renvoyant à une religion ou à un ethnonyme. La figure 6 confirme que les mots en *islam-* sont distribués en fonction des

cadres : *islamique* et *islamiste* sont surutilisés dans les trois classes qui parlent d'attentats et de géopolitique au Moyen-Orient, mais sous-utilisées dans le reste :

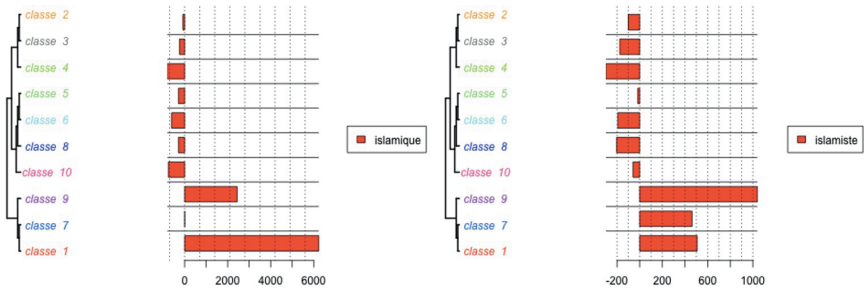


Figure 5 : Surutilisation des lemmes *islamique* et *islamiste* dans les classes 1 (géopolitique), 7 (conflit israélo-palestinien) et 9 (attentats)

Les co-occurents de l'adjectif *islamique* montrent qu'il sert à désigner des entités telles que « l'État islamique », la « République islamique d'Iran », « le djihadiste islamique » ou encore « l'organisation terroriste islamique » :

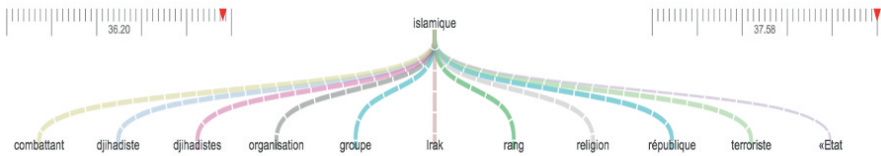


Figure 6 : Principaux co-occurents d'*islamique* dans le corpus

Dans le cas du substantif *islamiste*, le suffixe *-iste* conduit à la création d'un mot qui « désigne celui qui adhère à une doctrine, une croyance, un système, un mode de vie, de pensée ou d'action, ou exprime l'appartenance à ceux-ci » (Trésor de la langue française). Lorsque *islamiste* est utilisé comme adjectif, ce statut crée un lien consubstantiel avec le nom qui précède. Comme l'indiquent les co-

occurents (figure 7), le terme *islamiste* renvoie à l'une des lectures contemporaines, la plus radicale, des principes idéologiques djihadistes (Larroque 2016) :

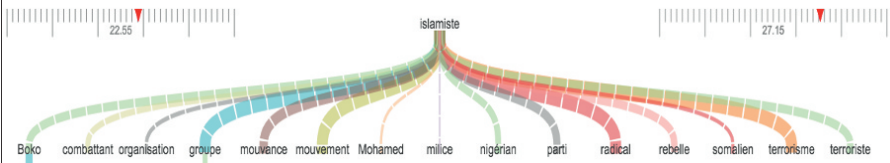


Figure 7: Co-occurents d'islamiste dans le corpus

Reste que plusieurs co-occurents du mot « islamiste » sont également comptés parmi les termes associés à « islamique », notamment « groupe », « organisation », « combattant » et « terroriste », indiquant l'existence de sèmes communs. En discours, tout fonctionne comme si l'adjectif *islamique* dérivait d'*islamisme* et non d'*islam*, c'est-à-dire reposant sur des principes idéologiques de l'islamisme et non de la religion islam.

Cette diversité de contextes dans lesquels l'islam apparaît dans le discours journalistique crée un réseau d'associations entre des faits hétérogènes (politiques, culturels, économiques, etc.) reliés par des mots avec la racine *isl-* (*islam*, *islamiste*, *islamisme*, *islamique*, ce dernier étant un composant de plusieurs noms de groupes armés et/ou terroristes). Dans le corpus, chaque thématique dispose de son propre répertoire de mots, concepts, noms propres et noms d'événements. On ne sait toutefois pas comment ce réseau thématique et discursif est perçu par les lecteurs et lectrices des médias francophones et comment certains mots en *isl-* interagissent avec les représentations préalables des audiences.

### 3.1.3 Focus sur la classe 2 : expliquer l'islam

La classe 2 apparaît comme particulièrement pertinente pour observer le regard que les journalistes de la presse d'information générale portent sur l'islam en tant que religion, car le mot est



fortement sur-représenté. Les énoncés contenus dans cette classe sont représentatifs d'une énonciation explicative, visible dans le regard didactique, la présence massive d'experts, la contextualisation par rapport aux autres monothéismes et des syntagmes définitionnels.

Dans les énoncés rassemblés, il s'agit davantage de se plonger dans l'histoire de l'islam (comme l'indique le mot qui contribue le plus fortement à la classe, « siècle ») et des textes saints (« Coran ») pour tenter d'informer un lecteur-modèle<sup>13</sup> non musulman. C'est ici que le regard que porte la presse sur l'islam est clairement construit comme un regard extérieur, mais à la fois explicatif, pédagogique, qui cherche à faire comprendre et à faire connaître. Pour la période couverte par notre corpus (2014-2018), ce qui ressort clairement est la volonté de défaire le lien entre islam, islamisme et terrorisme ou d'en comprendre les liens. Ainsi, la question du journaliste Vincent Braun à Amal Al Qubaisi (« la première femme d'expression arabe à avoir pris la tête d'un parlement national dans la région Moyen-Orient-Afrique du Nord ») souligne le paradoxe qui motive l'essentiel du discours produit dans la classe 2 :

12. Beaucoup de musulmans se dissocient de l'extrémisme islamique en vantant l'islam comme une religion de paix et de tolérance. Pourtant, ces extrémistes signent leurs actes au nom de Dieu et de l'islam. Ce qui prouve que le lien existe, même si celui-ci est tronqué, ténu ou tordu (« Ces actes (terroristes) nous rassemblent », *La Libre Belgique*, 2 mai 2016).

Comme en témoignent les centaines de passages statistiquement significatifs de cette classe, le discours est avant tout didactique, visible dans des marqueurs de modalité (« évidemment »), des explications sémantiques, ainsi que des énoncés dialogiques qui répondent à des arguments circulant dans le discours social (ex. 10 : « oui, il est possible d'interpréter... ») accompagnés d'une énonciation experte (« notons également », « notons cependant ») :

13. **Évidemment**, il existe une opposition radicale entre un message humaniste de l'islam, un message spirituel et religieux dont le soufisme, par exemple, incarne la version la plus pacifique, et puis la barbarie de Daesh (« Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à haïr des bourreaux », *Le Soir*, 19 novembre 2015).

14. [...] chiffre éloquent, que deux chrétiens pratiquants sur trois ne s'appuient même plus sur leur propre église. **Notons également** que l'islam n'est pas du tout touché par cette défiance, ce qui permet de constater deux formes très différentes de religion qui construisent un rapport totalement différent à la vie quotidienne (« Seule l'Union européenne garde une certaine aura », *La Libre Belgique*, 10 décembre 2014).

15. Il ne laisse pas de pointer, sans complaisance, les maux d'un monde musulman en proie à un même déficit de culture spirituelle, dégradée souvent en sous-culture religieuse qui interdit l'exercice de l'intelligence, qui sépare religion et liberté et qui fait **traduire le mot arabe islam par « soumission »** (« France et islam, le discours osé », *La Libre Belgique*, 9 mars 2015).

Caractéristique de ce regard didactique est l'abondance de données (16) ainsi que les contextualisations historiques, souvent écrites au passé, temps privilégié du récit de l'histoire (17) :

16. Actuellement, l'islam est la religion de 1,8 milliard de terriens, contre 2,2 milliards de chrétiens (catholiques pour moitié, protestants pour le tiers) et 1 milliard d'hindous. On compte 14 millions de juifs dans le monde dont 6 en Israël et 5 aux États-Unis (« Vrai/faux », *Le Soir*, 14 février 2015).

17. Les arabes, comme les peuples convertis à l'islam, découvraient d'autres philosophies et religions, s'interrogeaient sur les rapports entre la « foi » et la « raison », se demandaient si le Coran était créé ou incréé, se permettaient de critiquer la description « anthropomorphique » de Dieu (« Les portes de l'interprétation sont ouvertes », *La Libre Belgique*, 28 septembre 2015).

Le lexique historique est bien représenté statistiquement, avec en premier lieu le mot « siècle », suivi d'un vocabulaire philologique (« textes », « monographie », « commentaire ») contenant des énoncés dénominatifs (« appelé la vulgate d'Uthman ») et, enfin, un lexique renvoyant aux caractéristiques culturelles du groupe (« tradition », « pratiques ») :

18. Les textes sacrés évoluent. Les événements récents obligent l'islam à contextualiser les **textes** coraniques, par-delà même une certaine conception de ce **livre sacré**. Au **XI<sup>e</sup> siècle**, dans l'islam sunnite, les portes de l'**interprétation** furent fermées, les croyants devant se contenter d'un **commentaire** répétitif du Coran (« Rouvrir les portes de l'interprétation », *La Libre Belgique*, 31 août 2015).

19. [...] ces derniers écrits datant de plus d'un **siècle** après la mort du prophète de l'islam. [...] On peut se réjouir ou se désoler de constater que la **tradition** musulmane ne connaît pas l'équivalent d'un pape [...] (« Les portes de l'interprétation sont ouvertes », *La Libre Belgique*, 28 septembre 2015).

20. Présent dans la région depuis la conquête ottomane du **XIV<sup>e</sup> siècle**, l'islam a toujours cohabité avec les autres religions. Il s'est adapté aux cultures particulières locales, intégrant des **pratiques** syncrétistes (« Existe-t-il dans les Balkans un islam différent ? », *La Libre Belgique*, 25 juillet 2016).

21. Le Livre de la révélation et de la falsification, d'Al-Sayyari, probablement la plus ancienne **monographie** consacrée à ce sujet parvenue jusqu'à nous, fait partie d'une puissante **tradition** des trois ou quatre premiers **siècles** de l'islam selon laquelle le Coran officiel, **appelé** la Vulgate d'Uthman, est une version falsifiée des révélation faites au Prophète (« Parole de Dieu, guerre des hommes », *Le Vif/L'Express*, 20 février 2015).

Ces énoncés explicatifs témoignent d'un regard externe porté sur l'islam et d'une volonté d'y apporter un éclairage, dans la mesure où on explique ce qui est inconnu ou méconnu, mais aussi ce qui mérite d'être expliqué. Ces observations rejoignent les résultats des entretiens avec les journalistes, qui confirment une vocation didactique lorsqu'il s'agit d'expliquer les ressorts complexes de l'islam, notamment dans les pays musulmans.

Le regard didactique est étayé par une sollicitation des experts, qu'il s'agisse d'universitaires ou d'acteurs religieux, comme en témoignent les figures 8 et 9, qui montrent la surreprésentation des mots « islamologue » et « professeur » dans la classe 2<sup>14</sup>:

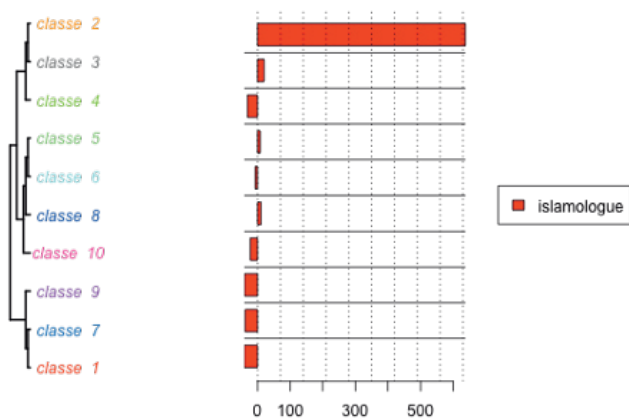


Figure 8: Surreprésentation du mot islamologue dans la classe 2 (religion)

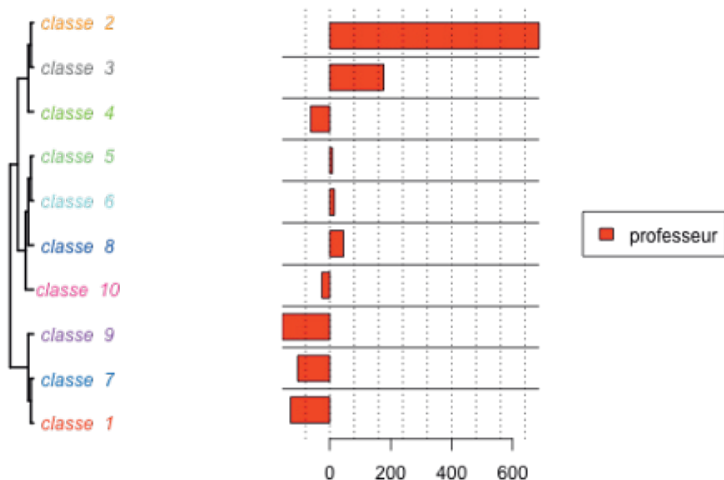


Figure 9: Surreprésentation du mot professeur dans la classe 2 (religion)

Les experts apparaissent à la fois comme témoins de la volonté didactique de la presse (22) et garants d'un regard objectif sur l'islam, mais également comme une réponse à une demande sociale perçue par les journalistes (23), qui vont éventuellement se faire l'écho de plateformes associatives (24, 25) :

22. C'est pourquoi « Le Soir » a réalisé **ce cahier spécial didactique de 12 pages**, consacré à l'islam et au Coran. Nous avons demandé à Malek Chebel de nous servir **d'expert** (« Depuis les attentats de Paris », *Le Soir*, 14 février 2015).

23. Face à une demande de plus en plus grande du public de comprendre la réalité vécue par des populations musulmanes, le Centre interdisciplinaire d'études de l'islam dans le monde contemporain (Cismoc) de l'UCL a mis sur pied une toute nouvelle Summer school [...] (« Une **formation** pour mieux **comprendre** », *Le Soir*, 16 juillet 2016).

24. Gérée par une dizaine de jeunes diplômés et étudiants, cette ASBL permet à quiconque de comprendre l'islam, cette religion vieille de près de 1 500 ans (« Des **réponses** apportées aux questions de l'islam », *La dernière Heure*, 8 février 2016).

25. « Notre objectif est de répondre aux questions que les personnes musulmanes et autres intéressées à l'Islam se posent à propos de cette religion et du Coran », précise le vice-président Abdullah Özcan (« Des réponses apportées aux questions de l'islam », *La Dernière Heure*, 8 février 2016).

Les « experts » ou « spécialistes » sont également mis en avant pour exemplifier les grands débats qui structurent la perception de l'islam en Europe (en l'occurrence la dissociation entre islam et terrorisme), mais ne se contentent pas d'un éclairage, allant jusqu'à faire des appels à l'action (26) :

26. Peut-être faut-il rappeler qu'à chaque attentat, des musulmans de partout dans le monde s'indignent en clamant « pas en mon nom ». Il n'empêche : plusieurs experts musulmans spécialistes de l'islam réclament en effet un « examen de conscience » par leurs contemporains (« La manière de vivre occidentale et l'islam ne collent pas : prise de position », *Le Soir*, 23 septembre 2015).

Dans ce contexte, rien de plus normal que les noms d'universités et centres de recherche occupent une place de choix :

27. [...] ajoute Alexeï Malachenko, **expert russe de l'islam au centre moscovite de la Fondation Carnegie**. « Il n'y a pas cette histoire tortueuse et complexe qu'on connaît en Europe » entre chrétiens et musulmans, poursuit Julien Nocetti (« La Russie se voit en pont vers le monde musulman », *La Libre Belgique*, 23 janvier 2017).

28. « L'authenticité de cet hadith n'est pas contestée dans la tradition sunnite. En revanche, l'interprétation de l'EI ne fait évidemment pas consensus », explique Thomas Pierret, **spécialiste de l'islam contemporain à l'université d'Édimbourg** (« Daech attendait des croisés à Dabig, mais pas ceux-là », *La Libre Belgique*, 5 octobre 2016).

29. [...] confirme Bernard Haykel de **l'Université de Princeton, l'un des plus grands experts de l'islam radical**. Dire que l'EI ce n'est pas l'islam est donc en partie erroné (« Daech, en 7 points capitaux », *La Dernière Heure*, 16 novembre 2015).

La fausse expertise est également thématifiée, faisant écho à l'un des topos les plus saillants dans la couverture contemporaine de l'islam, à savoir la peur de l'amalgame et de la stéréotypie, comme l'expliquait la revue de la littérature. L'image de la fausse expertise sert de contre-argument aux discours simplificateurs sur la place de l'islam dans les démocraties libérales (cf. *infra* classe 5) :

30. Filmer ou photographier tous azimuts, n'est-ce pas devenu malsain ? Je trouve davantage malsain que tout le monde dans les bars ou ailleurs s'improvise expert ès islam et qu'immédiatement, les traumatismes soient couverts par ces débats-là, notamment sur nos valeurs (« Dépasser le capitalisme », *Le Vif/L'Express*, 13 mai 2016).

L'un des rouages du cadrage didactique consiste en la comparaison avec les deux autres monothéismes de façon à en souligner les similitudes (31, 32), mais aussi les différences (33, 34, 35). La définition de l'islam et de ses éventuelles spécificités, souvent sous-entendues dans le débat public, passe par la comparaison avec des religions que l'on suppose mieux connues et mieux considérées des lecteurs-modèles belges :

31. Dernière religion monothéiste après le judaïsme et le christianisme, l'islam -« soumission » en arabe- a été fondé et a pris son essor au VIIe siècle sous l'impulsion de Mahomet, le Prophète. **L'islam reconnaît des éléments communs avec le judaïsme et le christianisme.** Il compte plus de 1,6 milliard de fidèles à travers le monde (seconde religion en nombre après le christianisme) (« Dernière religion monothéiste après le judaïsme », *Le Soir*, 26 novembre 2015).

32. La guerre juste est menée au nom de valeurs et doit être conduite sans mauvaises pratiques. C'est profondément chrétien. [...] Cette notion n'apparaît pas dans l'islam. Mais dès les débuts de cette religion, une réflexion est lancée sur ce qui est autorisé et sur ce qui ne l'est pas dans la guerre, notamment à l'égard des non-musulmans. **En ce sens, l'islam est plus précoce que la chrétienté** (« La chrétienté et la guerre », *Le Vif/L'Express*, 8 septembre 2017).

33. **D'autre part, et c'est une différence avec le discours normatif de l'islam, le judaïsme** encense la critique de ses héros (« Les religions "impures" », *Le Vif/L'Express*, 3 novembre 2017).

La relativisation de l'idée d'un islam ontologiquement différent se fait également par la comparaison des pratiques et des rites, comme l'illustrent ces exemples :

34. Il faut prendre en compte le poids de l'histoire. Depuis des siècles, **la religion juive partage les mêmes pratiques que l'islam**, des restrictions diététiques, des prescriptions sur le traitement des animaux, le marquage du corps à travers la circoncision... Ce n'est pourtant que depuis quelques années



qu'on problématise et criminalise ces pratiques-là. (« Deux points, deux mesures », *Le Vif/L'Express*, 30 septembre 2016.)

35. La bénédiction est-elle une tradition propre à la religion catholique ? Plutôt à la chrétienté, les orthodoxes bénissent de nombreux objets. Par contre, il n'existe a priori pas de bénédiction dans l'islam « officiel » (« **Musulmans et juifs ne bénissent pas** », *Le Soir*, 19 septembre 2015).

D'autres experts s'attachent à rappeler, par le recours à l'histoire, les crimes et les massacres commis par d'autres religions :

36. La barbarie est relative. Quand on dit que l'islam est une religion intrinsèquement mauvaise parce qu'elle amène à des choses comme cela, je me permets de rappeler qu'il y a quelques siècles, l'Inquisition instituée par l'Église catholique n'était pas tendre non plus. (« Je me pose des questions, je ne donne pas les réponses », *Le Soir*, 25 mars 2017).

On revient également sur la tradition d'iconoclastie, au cœur des attentats de 2015 à Paris :

37. Mais **l'islam n'est pas la seule religion iconoclaste**, loin de là : les juifs interdisent toute représentation divine et un protestant réformateur comme Jean Calvin, au XVI<sup>e</sup> siècle, incitait, déjà, à détruire les images religieuses (« Cette mémoire qu'on assassine », *Le Vif/L'Express*, 5 juin 2015).

38. Pour Robert Anciaux, professeur émérite à l'ULB, au Centre interdisciplinaire d'études des religions et de la laïcité (CIERL), cette idée de la prohibition de l'image du prophète vient de certaines traditions sunnites. « **L'interdiction ne se trouve pas dans le Coran**, ni même dans la tradition en tant

que telle [...] » (« Le Coran n'interdit pas les représentations de Mahomet », *La Dernière Heure*, 20 janvier 2015).

Le connecteur logique « contrairement à » permet de développer un contre-discours s'opposant aux idées reçues par le recours à l'histoire ou par le retour aux textes religieux. Par exemple, sur la prétendue agressivité prosélyte inhérente à l'islam, on affirme que :

39. Vrai/faux. **Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, l'islam** n'est pas la religion la plus pratiquée dans le monde, même si elle est celle qui progresse le plus rapidement sur le plan démographique (« Vrai/faux », *Le Soir*, 14 février 2015).

40. « **Contrairement à ce qui est largement répandu actuellement**, le Coran n'interdit pas explicitement la représentation du Prophète » (« Est-il vraiment interdit de représenter Mahomet dans l'islam ? », *La Libre*, 16 janvier 2015).

Notons que ce discours pédagogique et dialogique (dans le sens où il répond à une doxa répandue sur l'islam), fait de nuances et de précisions, se développe particulièrement après les attentats de janvier 2015, pour apporter un regard académique capable de relativiser l'hégémonie des pratiques radicales. L'enquête historique ou l'exégèse du Coran permettent ainsi de montrer que les pratiques, les rites, les enjeux de l'islam ne sauraient être réifiés et fixés. Présenté comme un objet d'histoire et de luttes d'interprétation, l'islam apparaît également comme une religion réformable. Ce cadrage historique de l'islam vise à apporter des réponses académiques argumentées au discours sur la nature ontologique de la troisième religion monothéiste, ainsi qu'au discours sur sa place problématique dans la culture occidentale. En creux, est validée l'idée d'une réforme

nécessaire de l'islam, dans le sens des valeurs (« l'ouverture ») et des modèles européens (41), qui reflète un débat dans la société belge francophone sur l'encadrement des futures élites musulmanes locales<sup>15</sup>:

41. On sait que les périodes les plus belles de la civilisation musulmane se sont produites dès que l'islam s'est ouvert, comme dans le Bagdad du Xe siècle où on s'échangeait la pensée grecque, persane, indienne, ou lors de la période de l'Al-Andalus. C'est important de rappeler cela : le salut vient par l'ouverture, la reconnaissance et l'acceptation de l'autre et du fait qu'il a beaucoup à nous apprendre (« J'en appelle au djihad de l'amour, celui qui ne connaît pas la haine », *Le Soir*, 27 mars 2017).

### **3.1.4 Focus sur la classe 5 : la question de la compatibilité de l'islam avec les démocraties occidentales**

9,9% des segments classés relèvent de la place de l'islam dans les sociétés démocratiques occidentales. Si cette question est ancienne (cf. Saïd 1997, Deltombe 2005), elle est réactivée à nouveaux frais après les attentats perpétrés sur le sol européen. Plusieurs segments spécifiques interprètent les attentats terroristes de 2015 comme une atteinte aux valeurs fondamentales des démocraties libérales européennes (voir les exemples 5 et 6 plus haut).

Les passages regroupés dans cette classe font également état du risque de contagion aux musulmans vivant en Europe et de mise en danger de la cohésion sociale. Ainsi, *La Libre Belgique* cite-t-elle deux parlementaires, Jean-Paul Wahl et Jean-Jacques De Gucht, sur le sujet :

42. À travers « une campagne de conversion mondiale », écrivent-ils encore, le wahhabisme « parvient, à partir d'un cadre de pensée extrêmement puritain et intolérant, à amener

une partie des musulmans **de notre pays** à se détourner des **valeurs qui fondent notre société et notre État de droit démocratique** et qui sont fondamentales pour **notre vivre ensemble** » (« Les mosquées Wahhabites sont-elles des sectes ? », *La Libre Belgique*, 20 mars 2018).

Ces constats permettent à des acteurs de la vie politique -énonciateurs privilégiés dans cette classe- de regretter l'absence de débats pour fixer le périmètre des valeurs démocratiques non négociables :

43. « Depuis vingt ans, au MR, on réclame ce débat sur **les valeurs**. Pour nous, **le socle commun** des valeurs n'est pas négociable : on parle de l'égalité hommes/femmes, de la neutralité de l'État, de la liberté et la tolérance religieuses, des droits et devoirs », déclare Denis Ducarme à Véronique Lamquin le 3 décembre 2015 dans les pages du Soir. « Nous avons été snobés [...] Nous avons été méprisés, traités de fachos ou d'islamophobes » continue-t-il (« Le PS et le CDH ont tourné le dos à nos valeurs », *Le Soir*, 3 décembre 2015).

44. Toutefois, le congrès s'est aussi exprimé pour la liberté religieuse et a admis que de nombreux musulmans **vivent en conformité avec le droit, sont intégrés** et sont des membres acceptés de notre société (« Pour l'AfD, l'islam n'a pas sa place en Allemagne », *La Libre Belgique*, 2 mai 2016).

On voit bien un discours organisé autour des valeurs propres, par rapport auxquelles une partie de l'islam se trouve en opposition. Les principales co-occurrences de *valeurs* montrent que le sens donné à ce concept s'organise autour de l'égalité de genre, la liberté religieuse et la liberté d'expression, cette dernière étant statistiquement très significative :

45. Liberté d'expression, démocratie, des valeurs chères aux nations européennes dont on a parfois questionné la compatibilité avec l'islam. Des interrogations auxquelles l'enquête répond. Adhésion à la démocratie ? 75%, dont 40% qui se disent « radicalement démocratiques » (« L'islam est incompatible avec les valeurs démocratiques », *Le Soir*, 20 mai 2015).

Cette classe est également composée de contre-discours, à l'image de l'article de Vincent de Coorebyter, professeur à l'ULB, dont on reproduit un extrait compté parmi les segments spécifiques de la classe 5 :

46. Les musulmans français qui refusaient de s'identifier à Charlie se sont sentis exclus de la communauté nationale, désignés comme de mauvais citoyens. Comment auraient-ils pu comprendre ce principe de liberté qu'on leur présentait comme un dogme alors qu'il est inséparable du droit à penser différemment ? Faire de la liberté d'expression notre « sacré » à nous ne règlera rien. Le sacré c'est le pré carré des identités, c'est ce qui nous définit par contraste avec les autres, comme si nous avions renoncé à les convaincre (« Eux et nous », *Le Soir*, 28 janvier 2015).

Ce cadrage est avant tout monopolisé par la classe politique, qui n'ancre pas ses argumentaires dans l'histoire ou les débats théologiques, mais dans le champ de la société.

Pour conclure la description de ces deux cadrages (religion, classe 2 et compatibilité, classe 5), on observe une construction très différente du groupe « musulmans ». Alors que la classe 5 renvoie à une communauté politique (« exécutif », « parti », « majorité », « débat », « droit », « immigration », « politique »), la classe 2 renvoie plutôt à un groupe de croyants (« religion », « prophète », « Coran », « ramadan »), comme le montre la figure 10 :



Figure 10: Co-occurents de musulman dans les classes 5 (compatibilité) et 2 (religion)

À l'aide du logiciel Iramuteq, le corpus a été segmenté en classes thématiques, correspondant à autant de cadrages journalistiques sur l'islam. Toutes ces classes contribuent à la représentation du mot et du phénomène islam. Il est intéressant de constater que les classes identifiées par le logiciel discriminent les différents référents du mot *islam* : la religion, les croyants, la culture, la société.

Si tous les cadrages participent de la représentation médiatique de l'islam, dans certains ce dernier constitue une toile de fond (conflits, guerres, attentats), alors que dans d'autres c'est un objet en soi qui est débattu et façonné par des débats, des clivages et des interprétations qui circulent dans l'espace public et dont les journalistes se font l'écho. Deux classes en particulier ont retenu notre attention comme représentatives de cette construction journalistique : la première relative à la place de l'islam dans les démocraties libérales (classe 5) et la deuxième relative à l'histoire et la connaissance théologique de la religion (classe 2). Cette dernière a mis au jour une volonté des journalistes de faire connaître l'islam par le biais d'un discours pédagogique et d'une énonciation experte, qui cherche à replacer les débats susmentionnés dans l'histoire longue des civilisations et sous le regard des scientifiques. Si les mots *islam* et *musulmans* sont emblématiques des cadrages « religion » et « compatibilité », les cadrages « géopolitique » et « attentat » sont caractérisés par les dénominations construites avec le préfixe *islam-*. Ainsi, lorsque les journalistes parlent d'islam, ils renvoient à

des réalités très hétérogènes (la religion, le collectif, des groupes politico-religieux), dans des contextes divers (l'Europe, le Moyen-Orient, les pays musulmans) et avec des cadrages variés (géopolitique, culturel, juridique, politique...).

### 3.1.5 Cadrages médiatiques par journal

L'analyse des cadrages médiatiques doit être maintenant déclinée journal par journal, selon la même méthode que dans la section précédente<sup>16</sup>.

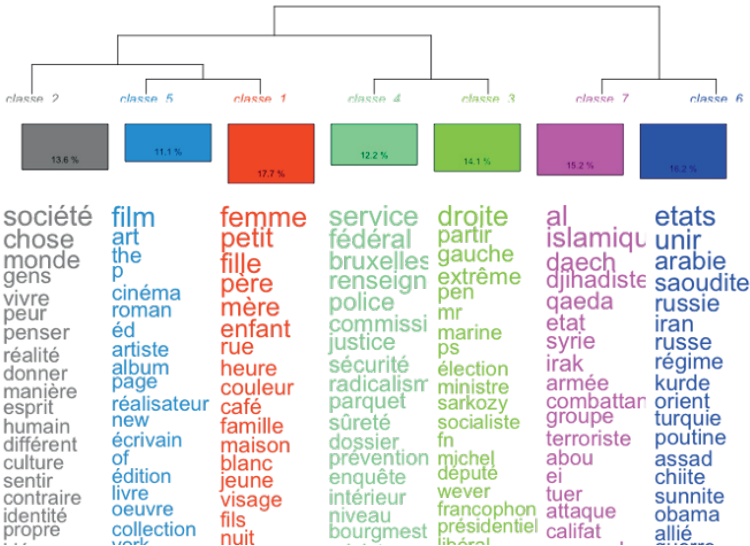


Figure 11: Cadrages médiatiques de l'islam dans Le Vif/L'Express

Le *Vif/ L'Express* traite de l'islam selon 7 classes :

- questions de société
- culture
- trajectoires personnelles, intimes et familiales
- traitement judiciaire de l'islam
- débats politiques nationaux en Europe
- terrorisme islamique au Moyen-Orient
- géopolitique internationale

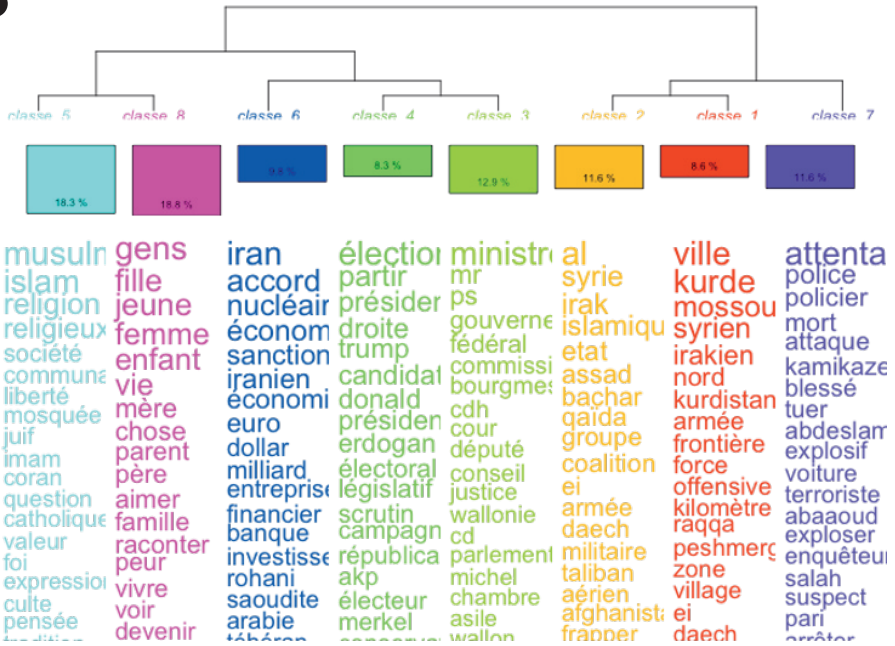


Figure 12: Cadrages médiatiques de l'islam dans *La Libre Belgique*

*La Libre Belgique* (Figure 12) identifie 8 classes :

- questions religieuses
- trajectoires personnelles et familiales
- aspects géopolitiques et économiques au Moyen-Orient
- débats électoraux en Occident
- questions de politique nationale en Belgique
- terrorisme islamiste au Moyen-Orient
- conflit syrien
- attentats terroristes

De gauche à droite, les 8 classes discriminées dans *Le Soir* (Figure 13) abordent :

- La géopolitique des islamismes au Moyen-Orient
- Les relations internationales
- Le traitement judiciaire des attentats
- Les questions de société et d'intégration en Europe



- Les questions religieuses entre cultes et valeurs “occidentales”
- L’islam dans la culture
- La vie personnelle et familiale
- La politique nationale en Europe

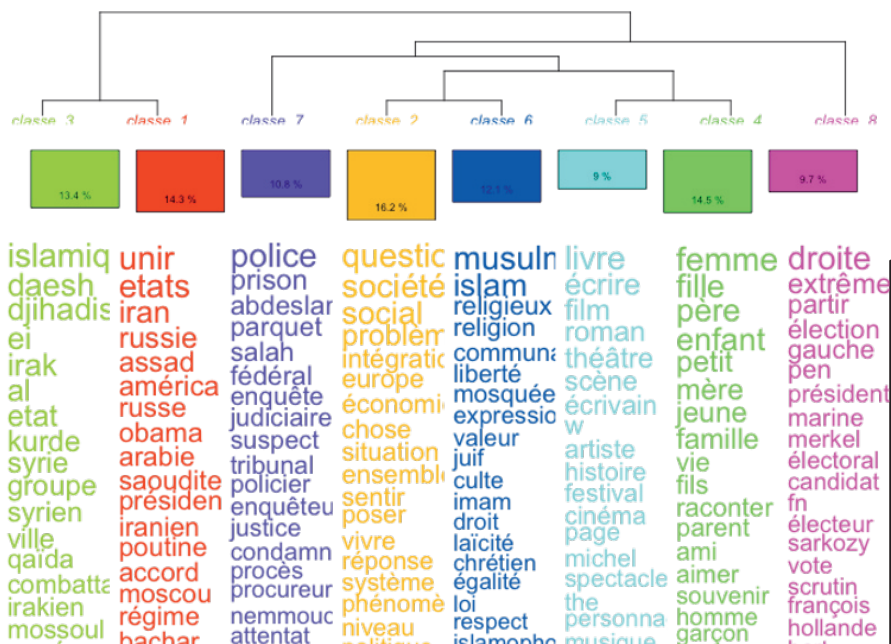


Figure 13: Cadrages médiatiques de l'islam dans Le Soir

Dans la *Dernière Heure* (Figure 14), seules 6 classes sont discriminées :

- questions de géopolitique/militaires au Moyen-Orient
- affaires judiciaires
- attentats
- questions de société et de formation/éducation
- aspects personnels et familiaux
- politique électorale occidentale

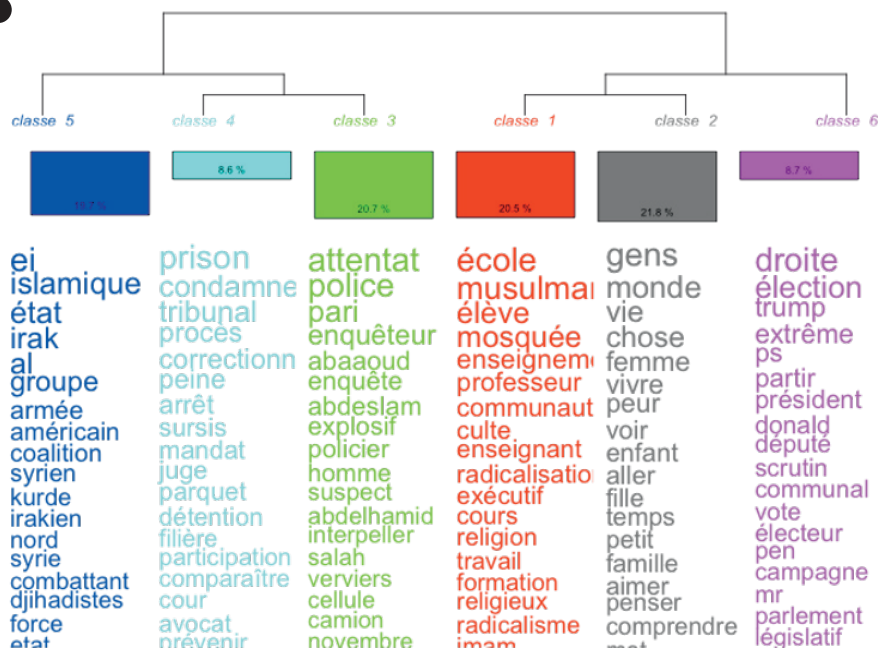


Figure 14: Cadrages médiatiques de l'islam dans la Dernière Heure

On observe des différences dans la couverture de l'islam selon les titres de presse. Dans *Le Vif/L'Express*, la classe traitant de la radicalisation et du traitement judiciaire de l'islam en Belgique est une des moins importantes, contrairement à celle traitant de la situation géopolitique internationale. *La Libre Belgique* dispose d'un cadrage important consacré au fait religieux, alors que la classe des attentats est moyennement représentée. La classe la plus importante dans *Le Soir* est celle sur l'intégration de l'islam, suivie par les conflits géopolitiques et les trajectoires familiales. La classe consacrée à l'islam en tant que faits de religion (classe 6) est teintée d'une dimension sociale et politique (*liberté, valeur, laïcité, égalité*), là où les autres journaux s'en tiennent à des énoncés explicatifs centrés sur l'histoire, la théologie et les pratiques de l'islam. *La DH* se focalise sur les trajectoires familiales également, mais aussi sur les attentats et, de manière plus saillante par rapport aux autres médias, sur la question de la formation et de l'enseignement (à la

fois des élèves et des imams). Les différences discursives d'un journal à l'autre sont confirmées par l'analyse arborée générée par Hyperbase.

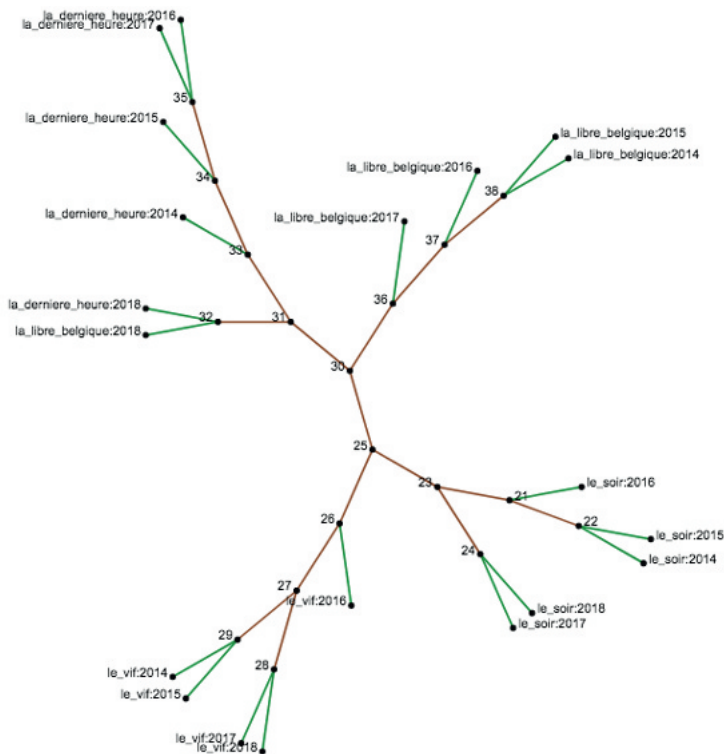


Figure 15: Analyse arborée du corpus « Islam\* » par titre de journal et par années (2014-2018)

Cette analyse arborée compare les journaux divisés par années (soit les 4 journaux divisés selon les 5 années du corpus) pour observer les ressemblances et les différences entre ces 20 parties. Ici, on voit que les clusters rassemblent les textes (les articles par journal et années) selon leur source énonciative. La ligne éditoriale des journaux semble donc plus forte que le poids de l'actualité (la chronologie) dans la façon de parler de l'islam. Pour expliquer et illustrer cette différence dans le

discours des titres de presse, nous aurons recours à une analyse des co-occurents.

### 3.2 La construction du sens d'*islam* par journal

Pour réaliser cette analyse, nous avons utilisé deux outils : les co-occurents d'*islam* (les mots les plus fréquemment associés à celui-ci) et le concordancier (outil de visualisation qui présente le mot pivot avec son cotexte gauche et droit, cotextes qui participent à sa sémantisation).

Nous avons considéré les premiers co-occurents d'*islam* (Tableau 5), dotés d'indices de spécificité supérieurs à +8. Certains mots outils (p. ex. *et*) ont été supprimés ainsi que les signes de ponctuation (guillemets et deux points). Cet outil permet de voir à quels autres mots *islam* est associé et souligne des différences importantes entre les journaux. Globalement, on voit une forte association avec le religieux (*religion*, *imam*, *mosquée*, *prophète*), mais localement des écarts apparaissent.

Ces résultats montrent quels sont les mots qui contribuent, de manière directe ou indirecte, à la signification d'*islam*, mais également les angles privilégiés par les journalistes. Globalement, on distingue plusieurs champs lexicaux, qui évoquent chacun des représentations, des interdiscours et des arguments :

- Les mots de la religion et de la spiritualité : *Coran*, *prophète*, *mosquée*, *sacré* ;
- les mots du problème public de la radicalité : *rigoriste*, *radical*, *radicalisme*, *radicalisation*, *fondamentaliste*, *wahhabisme*, *wahhabite*, *jihadisme*<sup>17</sup>, *salafiste*, *islamisme* ;
- la question de la place de l'islam dans les sociétés européennes apparaît comme un questionnement primordial de la presse, visible dans la place qu'occupe le verbe *convertir*, indiquant l'intérêt journalistique pour la question, mais également *compatible* et *modernité* ;
- les relations avec les autres religions et avec la laïcité : *christianisme*, *judaïsme*, *laïc*, *laïcité*.

### 3.2.1 La Libre Belgique

Parmi les premiers co-occurents d’*islam* figurent en bonne place *rigoriste* (5e) et *radical* (10e). Font également partie de ce champ lexical *wahhabisme* (14e), *islamisme* (33e), *violence* (39e), *salafisme* (40e), *wahhabite* (41e) et *jihadisme* (77e). La thématique de la conversion apparaît également en bonne position : 6e place pour *convertir*, dont le poids augmente si l’on considère *converti* (72e).

La Libre Belgique	Le Vif	La Dernière Heure	Le Soir
1. musulman	1. musulman	1. musulman	1. musulman
2. religion	2. religion	2. convertir	2. religion
3. religieux	3. assimilation	3. religion	3. Coran
4. Coran	4. Mahomet	4. radical	4. religieux
5. rigoriste	5. laïcité	5. Belgique	5. imam
6. convertir	6. Coran	6. obscurantiste	6. Lumières
7. imam	7. christianisme	7. laïque	7. convertir
8. mosquée	8. religieux	8. État	8. institut
9. courant	9. islamisme	9. laïcité	9. être
10. radical	10. radical	10. être	10. mosquée
11. Prophète	11. Roy	11. confession	11. Exécutif
12. foi	12. prophète	12. conversion	12. société
13. interprétation	13. wahhabisme	13. Coran	13. vision
14. wahhabisme	14. saoudite	14. orphelin	14. falloir
15. Belgique	15. rigoriste	15. Mosquée	15. formation
16. Dieu	16. Mecque	16. être	16. prophète
17. sacré	17. Khankan	17. visualiser	17. Chebel
18. spirituel	18. Sherin	18. adhérer	18. radical
19. pratique	19. siècle	19. compatible	19. lecture
20. culte	20. chrétien	20. pilier	20. contemporain
21. compatible	21. mosquée	21. Belge	21. exister
22. croyant	22. islamophobie	22. paix	22. aujourd’hui
23. conception	23. compatible	23. salafisme	23. Malek
24. société	24. Arabie	24. CICB	24. Marcourt
25. contemporain	25. tradition	25. mépriser	25. valeur
26. prôner	26. Occident	26. imam	26. pratiquer
27. Exécutif	27. démocratie	27. conception	27. dire
28. tradition	28. France	28. prôner	28. wahhabisme
29. sunnite	29. société	29. communauté	29. jeune

Tableau 5: Co-occurents d’islam par sous-corpus (1/3)

30. pensée	30. leur	30. philosophico-religieux	30. Arabie
31. Gabou	31. valeur	31. EMB	31. catholique
32. Gaye	32. convertir	32. sphère	32. problème
33. islamisme	33. pratiquer	33. salafiste	33. vivre
34. verset	34. Nadi	34. prêcher	34. judaïsme
35. saint	35. vie	35. Grande	35. stalinisme
36. lecture	36. Delruelle	36. Exécutif	36. comme
37. émergence	37. judaïsme	37. discours	37. monde
38. christianisme	38. culte	38. Gawad	38. christianisme
39. violence	39. pratique	39. nous	39. communauté
40. salafisme	40. incréé	40. idée	40. interprétation
41. wahhabite	41. séculariser	41. radicalisation	41. amalgame
42. monde	42. loge	42. fouet	42. certain
43. Marcourt	43. al-Azhar	43. vivre	43. soumission
44. vision	44. GOB	44. amalgame	44. gens
45. comme	45. soufisme	45. affirmer	45. rapport
46. dhimmitude	46. universitaire	46. quelconque	46. dogme
47. judaïsme	47. Boulad	47. prophète	47. courant
48. culture	48. oumma	48. radicalisme	48. interdisciplinaire
49. précepte	49. imam	49. cave	49. UCL
50. spiritualité	50. influence	50. rigoriste	50. islamisme
51. modernité	51. Jésus	51. prison	51. identitaire
52. certain	52. fidèle	52. pratiquer	52. Dieu
53. dominateur	53. hadith	53. oxymore	53. chrétienté
54. monstre	54. Baghat	54. erronément	54. Cismoc
55. formation	55. directeur-adjoint	55. englobant	55. salafisme
56. Dassetto	56. questionner	56. citoyen	56. nous
57. principe	57. Médine	57. mosquée	57. spirituel
58. promouvoir	58. idéologie	58. propos	58. évidemment
59. chrétien	59. Rifaat	59. déconstruire	59. saoudite
60. enseignement			60. prière

Tableau 5: Co-occurents d'islam par sous-corpus (2/3)

61. mystique	60. Abdelwahhab	60. humaniste	61. Torrekens
62. savant	61. dogme	61. Musulmans	62. fondamentaliste
63. influence	62. foi	62. parler	63. Occident
64. Arabie	63. Al-Qaeda	63. Cinquantenaire	64. spiritualité
65. concilier	64. saint	64. origine	65. marxisme
66. sunnisme	65. spiritualité	65. flagellation	66. athée
67. contexte	66. Dieu	66. Badawi	67. pratiquant
68. texte	67. théologie	67. Guinée	68. parler
69. Oubrou	68. fonder	68. Galaye	69. siècle
70. idéologie	69. arabe	69. Momenah	70. promotion
71. siècle	70. salafistes	70. postulat	71. catholicisme
72. converti	71. monothéisme	71. déconstruction	72. laïcité
73. Benzine	72. al-Tayeb	72. Bardella	73. question
74. Bible	73. prosélyte	73. Jean-Louis	74. rien
75. fondamentaliste	74. Kaaba	74. diem	75. compatible
76. communauté	75. respectueux	75. Buttey	76. version
77. jihadisme	76. saoudien	76. différent	77. discours
78. islamité	77. interprétation	77. consonance	78. pluralité
79. Sou	78. Andre	78. Raef	79. Mecque
80. syncrétiste	79. houri		80. culte
81. Tolérance	80. contraire		81. étude
82. favoriser	81. culture		
83. charia	82. amalgame		
84. Felice	83. Edouard		
85. Mahomet	84. Birnbaum		
86. vis-à-vis	85. Bektachis		
87. Al-Azhar	86. littéral		
88. jeune	87. wahhabite		
89. saoudien	88. jésuite		
90. NKM	89. calife		
91. tolerant			
92. histoire			

Tableau 5: Co-occurents d'islam par sous-corpus (3/3)

On observe une présence importante du discours d’experts ou plus globalement d’explications qui contextualisent historiquement l’islam (dont le mot *contexte* en 67e) :

47. Pour ce grand spécialiste de l’islam [Felice Dassetto], c’est l’occasion d’**expliquer** d’où vient ce courant djihadiste-terroriste et pourquoi la Belgique, comme d’autres pays européens, n’a rien vu venir (*La Libre Belgique*, 19 mai 2018).

La contextualisation de l’islam dans *La Libre* passe également par la présence importante (à la fois absolue et relative) du mot *histoire*, qui apparaît 927 dans ce sous-corpus (sur un total de 2929 occurrences dans tout le corpus).

La compatibilité de l’islam et son adaptation européenne constituent un cadrage important de *La Libre Belgique*. Ce cadrage est visible dans le cotexte du mot, où l’on trouve *Belgique* (15e), *compatible* (21e), *contemporain* (25e), *concilier* (65e) et *favoriser* (82e) :

à tout , et qu' il n' est pas	compatible	avec la démocratie ? De s' occuper de sa
un islam respectueux , vécu de l' intérieur ,	compatible	avec notre humanisme et les valeurs des Lumières .
puisse dire , c' est que c' est peu	compatible	avec le droit international humanitaire . Par ailleurs se
idée pour des alliés d' acheter du matériel *	compatible	avec les systèmes d' armement de l' Otan .
islam est	compatible	avec une société comme l' Allemagne ?
le pouvoir d' un seul homme ne semble pas	compatible	avec les valeurs de la démocratie .
revendique « un islam du juste milieu qui est	compatible	avec l' espace européen » . Mais ce n'
démonstration que l' islam [ ... ] est fondamentalement	compatible	avec la République , la démocratie , nos valeurs
m' interrogent qu' ils doivent revenir à une vie	compatible	avec le religieux » , complète M.Fall , muezzin
religion . Pour autant , il n' est pas	compatible	avec sa nature que l' islam ait son église

Figure 16: Concordancier de compatible dans La Libre Belgique

Deux mots sont, en revanche, sous-utilisés dans le profil co-occurentiel d’*islam* dans le corpus de *La Libre* :

- *laïcité*, qui est comparativement surutilisé dans *Le Vif* (5e position) et la *Dernière Heure* (9e position comme co-occurent d’*islam*). Ce même mot apparaît également dans le corpus du *Soir* (72e co-occurent d’*islam*) et est absent de *La Libre*.



— *amalgame*, absent des 100 premiers co-occurents est pourtant représenté dans la *Dernière Heure* (44e position), *Le Soir* (41e position) et *Le Vif* (82e place).

### 3.2.2 Le Vif/L'Express

Caractéristique du discours du *Vif* est l'usage d'*assimilation* dans le cotexte d'*islam* (23 occurrences sur 78 dans tout le corpus). Cette association est pourtant sous-utilisée dans les autres journaux :

généralement au fondamentalisme musulman . Cela passe par l'	assimilation	, l' intégration de l' islam . Oui ,
, j' assume ces mots . Il faut une	assimilation	, de la même manière que les autres cultes
religieux des Français que par l' échec de l'	assimilation	des personnes étrangères » ) ou encore contre le
ne faisons pratiquement rien pour les aider à l'	assimilation	. Et les étrangers qui font des efforts considérables
ciblés aux immigrés qui posent des actes concrets d'	assimilation	. Punissons plus sévèrement tous les vrais racismes et
qu' on a misé sur une intégration et une	assimilation	de fait . Comme un effet pervers , le

Figure 17: Concordancier d'assimilation dans Le Vif/L'Express

En 5e position, le mot *laïcité*, dont on questionne la définition notamment dans un contexte français, est également un fort co-occurent d'*islam* :

la chance que représente « pour tous » la	laïcité	, gardienne des libertés de conscience et de culte
la	laïcité	. Les assassinats du Musée juif , l' attentat
, à Paris . Depuis , le mot «	laïcité	» est devenu incontournable . Il est de tous
de leur président Henri Bartholomeusen , que « la	laïcité	n' est pas une option spirituelle parmi d' autres
succédait à Pierre Galand à la tête de la	laïcité	organisée . Au terme de son septennat , d'
» de la présidence , évoquant même une «	laïcité	intolérante » . « La laïcité s' est muée
même une « laïcité intolérante » . « La	laïcité	s' est muée en institution , avec ses clercs
le libre examen est le second nom de la	laïcité	, parce qu' elle est aussi une méthode ,
la personne . « Jamais la définition de la	laïcité	n' a été aussi disputée » , note -t-il
qui aujourd'hui « pose problème » au concept de	laïcité	. Le sexagénaire pèse ses mots et prend le
sensibles » . Selon lui , aujourd'hui , la	laïcité	« souffre de handicaps » , parce que d'
extrême droite a réussi une véritable OPA sur la	laïcité	, qu' elle transfigure en arme politiquement correcte contre
concept-valise » a suscité une inflation grammaticale la	laïcité	est tour à tour « ouverte » , «
très bien en quoi consiste le « principe de	laïcité	» . Même dans les esprits les plus disposés
confusion s' est progressivement installée entre diverses notions	laïcité	, neutralité , séparation de l' Eglise et de
feuille de route figure ainsi « Mieux expliquer la	laïcité	» . Sur le terrain , son discours est
Les propos sont simples et ressemblent parfois à La	laïcité	pour les nuls la laïcité implique l' impartialité
parfois à La laïcité pour les nuls la	laïcité	implique l' impartialité de l' Etat et le régime
examen ... « Je répète sans cesse que la	laïcité	n' est évidemment pas la neutralité » , souligne
. En réalité , l' organe fédérateur de la	laïcité	s' est piégé tout seul , en mixant sans
est piégé tout seul , en mixant sans cesse	laïcité	politique et athéisme . Il défend ainsi l' athéisme

Figure 18: Concordancier de laïcité dans Le Vif/L'Express

Autre observation, *Le Vif* semble faire appel à l'expertise d'Olivier Roy (11e position) de manière plus fréquente, ce qui peut s'expliquer par son partenariat, à l'époque, avec *L'Express* français.

Le mot *islamophobie* est également surutilisé par rapport aux autres journaux. Cependant, l'usage du terme est souvent modalisé, discuté à l'aide de marqueurs métadiscursifs ou mis entre guillemets :

de la « violence systémique » ( inégalités ,	islamophobie	) que subiraient les jeunes musulmans de Belgique .
l' extrémisme d' une part , celle contre l'	islamophobie	et le racisme d' autre part . Cela s'
pose la question de l' islam et de l'	islamophobie	. Cette dernière notion est piégée à force d'
être équivoque . Si l' on entend par «	islamophobie	» la haine des musulmans , c' est une
- ce qui est le sens propre du terme	islamophobie	- , c' est une position idéologique légitime .
, mais de lutter contre le racisme et l'	islamophobie	. C' est un discours qui fait presque fi
. La chaîne radio AraBel ne parle que d'	islamophobie	à la suite de Charlie Hebdo . C' est
un de leurs éléments de langage , avec «	islamophobie	» , « citoyenneté » et maintenant « co-inclusion
religion musulmane » , luttent contre l' «	islamophobie	» et garantissent la « pratique digne de l'
Convergences musulmanes » et président du Collectif contre l'	islamophobie	en Belgique , Mustapha Chairi travaille au secrétariat de
Muslim Rights Belgium , Tayush , Collectif contre l'	islamophobie	en Belgique , Empowering Belgian Muslims .
même communiqué , appelleront à « lutter contre l'	islamophobie	» , un concept qui s' est , hélas
Ménudier ( 1 ) décrypte la récente poussée d'	islamophobie	observée outre-Rhin . Il en souligne les spécificités et
réduit la mobilisation de Paris à une démonstration d'	islamophobie	par des Français blancs et conservateurs . Après les
	islamophobie	en Belgique asbl ( CCIB ) a pris connaissance
toujours agressés . Il n' y a pas d'	islamophobie	en France , il y a des racistes mais

Figure 19: Concordancier d'islamophobie dans *Le Vif*/*L'Express*

Comme dans *La Libre*, *islamisme* (9e), *radical* (10e) et *rigoriste* (15e) sont fréquemment associés à *islam*. *Amalgame*, enfin, est un co-occurent spécifique d'*islam* (Figure 20).

flétri l' esprit du 11 janvier , nourrissant des	amalgames	contre lesquels tous avaient pourtant mis en garde l'
février , l'	amalgame	prend une autre dimension , porté dans les médias
raison trop tard la confusion permanente , l'	amalgame	, la concurrence victimaire , tout a prospéré et
juste titre et à longueur de journée , l'	amalgame	entre les djihadistes et l' ensemble des Français d'
listes » rappelle des procédés de stigmatisation et d'	amalgame	datant d' une des plus sombres périodes de notre
Oui , c' est cette peur qui nourrit les	amalgames	. Oui , ce sont ces amalgames qui nourrissent
nourrit les amalgames . Oui , ce sont ces	amalgames	qui nourrissent la peur des migrants , des réfugiés
de Sarajevo » , au risque de créer un	amalgame	entre de paisibles touristes et les groupes de djihadistes
fort , à rester unis , à éviter tout	amalgame	et à continuer à vivre comme avant , avec
islam et ses fidèles . Méfiance , peur ,	amalgames	un fossé s' est creusé . L' enjeu
, ces « purs » musulmans autoproclamés favorisent les	amalgames	. Les critiques sur l' islam et ses fidèles
issues de l' immigration , comment encore oser l'	amalgame	entre terroristes illuminés et musulmans d' Europe ? C'
participer à des marches contre l' intolérance et les	amalgames	. Elle apportait joie et bonheur à sa famille
objectifs « D' une part , combattre l'	amalgame	entre islam et terrorisme ( et pour cela dissocier

Figure 20: Concordancier d'amalgame dans *Le Vif*/*L'Express*

### 3.2.3 La Dernière Heure

Typique du discours sur l'islam dans *La Dernière Heure*, la thématique de la conversion est très présente (*convertir* est le deuxième co-occurent d'*islam*, *conversion* le 12e) :

48. Les records de **conversion** à l'islam dans les pays occidentaux, dont une majorité de femmes, devraient nous alarmer (*La Dernière Heure*, Courrier des lecteurs, 18 février 2015)

49. En 2008, un rapport de la fondation américaine Nefa décrivait l'ancienne cité lainière comme une place forte des Frères Musulmans et du Hamas, épinglant au passage Michael Privot, un Belge **converti** à l'islam, aujourd'hui rangé des Frères et actif dans la lutte contre l'islamophobie (*La Dernière Heure*, « Un nid de radicaux à Verviers », 16 janvier 2015).

Dans ce sous-corpus figurent en bonne place *radical* (4e) et *obscurantiste\** (6e), suivis de *radicalisation* (41e), *radicalisme* (48e), *rigoriste* (50e), un champ lexical typique de ce journal :

50. La lecture critique, solution contre l'extrémisme radical ?  
« Les communautés humaines meurent de leurs certitudes. Il n'y a pas de croyance sans doute », pointe Rachid Benzine (*La Dernière Heure*, « Rachid Benzine, islamologue : "Faute d'Histoire, on se raconte des histoires et ça finit par faire des histoires" », 4 juin 2017)

51. Nous aimerions également que les représentants d'un islam progressiste et éclairé se lèvent, s'expriment, crient leur colère face à ces actes de barbarie. Eux aussi ont une partie de la solution. Tous ensemble, la Belgique doit se battre ; tous ensemble contre l'**obscurantisme** ; tous ensemble pour notre liberté (*La Dernière Heure*, « Éditorial », 23 mars 2016)

La question d'une adaptation de l'islam au contexte belge ou européen apparaît en bonne place (*belge*, 21e) ; elle est liée au cotexte du verbe *prôner* (28e). Par exemple :

52. M. Raas prône un « islam à la belge » pour contrer le radicalisme (*La Dernière Heure*, « Nous avons besoin d'un islam belge », 25 janvier 2015).

Une autre thématique est celle de la dissociation entre l'islam et les attentats, notamment dans des segments de discours rapporté. Elle apparaît notamment dans le cotexte de *paix* (22e) :

L' islam interdit le terrorisme et appelle à la	paix	et non à la terreur . "
génocide arménien , c' est un appel à la	paix	et à la réconciliation . "
jiihadistes . " L' islam est une religion de	paix	les frères , mais c' est avant tout une
pas ça . L' islam , c' est la	paix	et l' amour . "

Figure 21: Extrait du concordancier de paix dans la Dernière Heure

### 3.2.4 Le Soir

Le discours du *Soir* sur l'islam se démarque des autres titres de presse sur notamment deux points : le grand intérêt que les journalistes portent au contexte de l'enseignement institutionnel sur l'islam et l'association plus faible avec des mots très fréquents dans les autres sous-corpus (*radical*, *rigoriste*, etc.).

Le contexte de l'enseignement institutionnel sur l'islam est visible dans les associations de *islam* avec *institut* (8e), *formation* (15e), *Marcourt* (24e), *UCL* (49e), problématique qui est au cœur de l'adaptation belge de l'islam par le biais d'une formation institutionnelle des futurs cadres musulmans :

de réfléchir à la mise en place d' une	formation	pour les cadres musulmans en Belgique , initiée par
16 Octobre 2017 l' Institut de promotion des	formations	sur l' islam est lancé , à travers la
de lister , de reconnaître et de financer les	formations	déjà existantes dans le domaine de l' islam ,
Institut ne pourra pas lui-même mettre en place une	formation	à destination des imams . Conscient que son initiative
le ministre s' est voulu rassurant « La	formation	des imams relève d'abord et avant tout du culte
Jean-Claude Marcourt ( PS ) de réfléchir à la	formation	de cadres musulmans de Belgique remettait son rapport .
la création d' un « Institut de promotion des	formations	sur l' islam » . Celui -ci aurait pour
institut doit d'abord recenser et octroyer des financements aux	formations	déjà existantes sur l' islam . Il devrait ensuite
islam . Il devrait ensuite dispenser de potentielles futures	formations	théologiques adressées aux imams , une question particulièrement sensible
, où , ironiquement , il a reçu plusieurs	formations	à la lutte anti-terroriste entre 2003 et 2014 .

Figure 22: Extrait du concordancier de formations dans Le Soir

### 3.3 Nommer l'islam : analyse des segments répétés

Cette section étudie les segments répétés du corpus, c'est-à-dire des unités fortement récurrentes constituées de plusieurs formes répétées ensemble et dans le même ordre (Lafon & Salem, 1983 ; Salem, 1986). On y retrouve principalement des désignants de l'islam qui reflètent les débats sur cette religion et montrent comment les acteurs sociaux utilisent la nomination pour agir sur le réel.

Le tableau suivant reprend tous les segments répétés du corpus<sup>18</sup>, avec le nombre d'occurrences par ordre décroissant. Globalement, on distingue trois types de syntagmes, si on considère à la fois le contenu lexical et la forme grammaticale : ceux formés avec un toponyme ou un gentilé (*islam belge*, *islam d'Europe*), des syntagmes *nom + adjectif* où le modificateur exprime la nature du référent (*islam politique*, *radical*, etc.) et enfin des syntagmes avec un complément du nom (*islam des lumières*, *islam de paix*, *islam des origines*).

Certains de ces syntagmes constituent des dénominations au sens linguistique, c'est-à-dire des manières stables de nommer des entités reconnaissables consensuellement. Il en est ainsi pour les différentes branches de l'islam : chiïte, sunnite et wahhabite. Mais la plupart des expressions ici listées ont un usage flottant, un caractère plus ou moins néologique et un référent flou, raison pour laquelle nous allons les considérer comme des désignations plutôt que comme des dénominations<sup>19</sup>. La « règle de fixation référentielle » (Kleiber 1984) qui suppose la codification de l'expression n'est pas applicable à la plupart des syntagmes de la liste, même si on pourrait penser que certains sont

référentiellement autonomes car ils ont tendance à se stabiliser. C'est probablement le cas d'*islam radical*, en raison d'un usage intense dans le discours social et d'un effort de conceptualisation dans les sciences sociales, de telle manière qu'il renvoie à une réalité sociologique définie (Marzouki 2008). À l'autre extrême, on retrouve des expressions beaucoup moins lexicalisées telles qu'*islam de paix* ou *islam des Lumières*.

Segments répétés	Nombre d'occurrences (en fréquences absolues)
Islam radical	311
Islam politique	147
Islam de Belgique	103
Islam sunnite	84
Islam en Belgique	61
Islam modéré	58
Islam belge	52
Islam européen	43
Islam contemporain	40
Islam de France	36
Islam rigoriste	27
Islam des Lumières	26
Islam wahhabite	23
Islam en France	22
Islam en Europe	22
Islam des origines	16
Islam fondamentaliste	15
Islam moderne	15
Islam conservateur	14
Islam militant	10
Islam français	12
Islam à la belge	11
Islam de paix	11

Tableau 6: Les segments répétés significatifs contenant le mot islam

### 3.3.1 L'islam belge et l'islam en Belgique : des variations de sens

Nous avons regroupé toutes les désignations du type *islam + gentilé* ou *islam + complément du nom (nom de pays/gentilé)* : *islam belge/de Belgique/en Belgique/à la belge*, avec les variantes *d'Europe, de France*.

Avec 103 occurrences, *islam de Belgique* est le plus fréquent. L'expression est le plus souvent indéfinie et les co-occurents sont principalement *formation* et *émergence*, mais on trouve aussi *construire, construction, mise en place, développer, avènement, chantier*, autrement dit le champ lexical de la construction. L'islam de Belgique est souvent évoqué comme une entité à venir, à bâtir, souhaitée par certains, ce qui est visible autant dans le lexique (*chantier, demandeurs*) que dans la grammaire (usage du conditionnel) :

53. Toute une série de **chantiers** ont **été lancés**, notamment la mise en place d'un islam de Belgique, c'est-à-dire un islam qui prend en compte le contexte du pays dans lequel il évolue. Mais je ne veux pas dire un islam coupé de ses racines, loin de là ! (*La Dernière Heure*, « On travaille avec toutes les autres religions », 20 juillet 2017).

54. L'islamisme n'est pas l'islam. Les musulmans de Belgique, de France, d'Europe doivent **développer** un islam de Belgique, de France, d'Europe, un islam respectueux, vécu de l'intérieur, **compatible** avec notre humanisme et les valeurs des Lumières (*La Libre Belgique*, « Édito : faut-il interdire le parti Islam ? », 9 avril 2018).

55. La majorité des musulmans sont **demandeurs** d'un islam de Belgique qui **permettrait** de faire d'eux des citoyens actifs **qui à la fois** respectent leur identité culturelle et religieuse et qui s'investissent dans le **respect des institutions** et des règles du pays dans lequel ils vivent. L'**avènement** d'un islam de Belgique participerait sans aucun doute à une meilleure

cohésion sociale et à un meilleur vivre ensemble (*La Libre Belgique*, « L'islam des ambassades, un frein à un islam de Belgique? », 28 janvier 2015).

Cette isotopie de l'émergence et de la construction a été repérée par Pitoizet, Grossmann et Tutin (2020) dans un article sur un corpus médiatique français portant sur l'islam. Cet islam à venir a de manière essentielle une double appartenance, caractéristique qui est visible dans les structures grammaticales bipartites. Ainsi il prend en compte « le pays dans lequel il évolue », mais « n'est pas coupé de ses racines » (*A mais aussi B*, exemple 53), il est *compatible avec notre humanisme et nos valeurs des Lumières* (*A est compatible avec B*, exemple 54), *un islam qui permettrait de faire des citoyens actifs mais dans le respect des institutions (il permettrait A et à la fois B*, exemple 55).

*Islam belge et islam à la belge* (moins fréquent dans le corpus, peut-être à cause du registre familier de l'expression) fonctionnent sur le même principe :

56. Il faut soutenir aujourd'hui le **développement** d'un islam à la belge, qui **intègre** les valeurs de la démocratie éclairée et pour lequel les lois de l'État sont supérieures aux lois religieuses (*Le Soir*, « Nous avons un but : la paix sociale », 30 juillet 2016).

57. Un aspect auquel tient Philippe Markiewicz, le président du Consistoire central israélite de Belgique, qui a espéré que puisse se **développer** ici un « islam à la belge, essentiel pour un mieux vivre ensemble » (*Le Soir*, « La mosquée inaugurée dans la paix des religions », 1 juin 2016).

58. Je trouve que ce serait une bonne idée de **construire** un islam belge avec des imams bien formés et des mosquées qui fonctionneraient de manière autonome, sans intervention étrangère. Durant le ramadan, il y a des imams qui viennent de



l'étranger sur lesquels nous n'avons pas de prise (*La Dernière Heure*, « Nous avons besoin d'un islam belge », 26 janvier 2015).

Le même phénomène est à l'œuvre dans les expressions *islam de France* et *islam d'Europe* :

59. Professeurs et étudiants ont pu échanger avec les ministres [...]. Le but ? **Développer** un « islam de France dont la marque de fabrique serait **l'humanisme** » et **permettre** la formation à la **laïcité** d'imams et d'aumôniers des prisons (*La Libre Belgique*, « Paris veut former les imams à la laïcité en Alsace », 4 mars 2015).

60. L'effondrement récent de cette civilisation musulmane a engendré auprès des musulmans un malaise presque existentiel qui explique en partie la violence de certains. Dépasser ce malaise est donc une condition supplémentaire à **l'avènement** d'un islam d'Europe ? (*La Libre Belgique*, « Les Belges auront les musulmans qu'ils méritent », 13 août 2016).

Dans ces exemples, le syntagme (*islam* + expansions) désigne plutôt la religion, le dogme, la pratique, l'idéologie, l'institution, compatibles avec le champ lexical de la construction, et seulement par extension les membres du collectif. On observe clairement que l'épithète et le complément du nom n'ont pas une fonction purement locative - ils ne renvoient pas à l'habitat du collectif humain existant, mais à une entité en construction. Si l'expansion crée un sous-ensemble qui permet de catégoriser cet islam parmi d'autres (belge, européen, etc.), en même temps elle qualifie ce sous-ensemble, porteur de caractéristiques et de valeurs propres. Ceci explique que la détermination soit presque toujours indéfinie, car le syntagme renvoie à une entité qui n'existe pas encore. Rappelons que si l'article indéfini suppose l'existence virtuelle

du référent, « l'article défini quant à lui la suppose et implique donc qu'il se trouve quelque part un individu qui vérifie les conditions prédiquées » (Roig 2011).

Plus particulièrement dans le cadre du discours journalistique, l'article défini crée un effet d'évidence, de déjà-là, de connivence, qui rend saillant le référent pour le lecteur (Calabrese et Roig 2015 : 110). Si nous nous attardons sur la détermination, c'est parce que le choix de l'article défini ou indéfini est porteur de sens et départage les expressions. Alors que les expressions indéfinies renvoient à des entités à venir, les définies désignent des collectifs existants, comme dans 61 :

61. C'est à partir de ce double aspect qu'il est d'emblée possible de schématiser différents courants qui se partagent l'islam belge (*La Libre Belgique*, « Les cassures de l'islam belge », 30 janvier 2016).

L'exemple 62 est intéressant car même si la construction indique une entité existante (par l'article défini), celle-ci est neutralisée par le complément de temps « de demain » :

62. « Il y a en Belgique, francophone en tout cas, un antagonisme entre la condamnation du salafisme et du wahhabisme -qui ne sont pas l'islam belge de demain que je souhaite- et la difficulté des pouvoirs publics à soutenir les initiatives des intellectuels musulmans », dit Mme Torrekens (*La Libre Belgique*, « Le sursaut doit venir de la communauté musulmane », 9 février 2017).

La figure suivante montre comment oscille la détermination du syntagme *islam européen* :

A l' international , Tariq Ramadan a incarné l'	islam européen	" , acquiesce Bernard Godard , l' un des
Promouvoir un	islam européen	
des solutions de remplacement . On a parlé "	islam européen	" et formation des imams , reconnu la nécessité
étrangers , on brandit le slogan de " l'	islam européen	" , sans pour autant savoir ce qu' au
il ne croyait pas en l' émergence d' un	islam européen	. Vous , au contraire , vous estimez que
il est indispensable de favoriser l' apparition d' un	islam européen	, enseigné par des professeurs formés ici , contrôlés
une solution miracle pour favoriser l' émancipation d' un	islam européen	, et même , indirectement , pour lutter contre
pays d' origine trouve sa modernité à travers l'	islam européen	. Ils pensaient que l' islam européen apporterait son
travers l' islam européen . Ils pensaient que l'	islam européen	apporterait son lot mais , à cause de problèmes
de contextualisation ferait partie intégrante des sources d' un	islam européen	. Vu la diversité des opinions dans l' islam
ne se reproduise . " Je plaide pour un	islam européen	et je dis stop à l' ingérence étrangère .
les efforts menés depuis des années pour développer un	islam européen	reposant sur la multiculturalité et sur le pluralisme .
Pour un "	islam européen	"
, mais à double sens ? Car si l'	islam européen	d' aujourd'hui a l' obligation d' engager un travail
diffuseront et contribueront à l' articulation concrète de cet	islam européen	conciliant vie spirituelle épanouie et inclusion au cœur de

Figure 23: Extrait du concordancier du segment répété islam européen

La liste révèle que l'oscillation n'est pas aléatoire : l'expression définie renvoie à une entité existante, qu'elle soit animée (Ncoll humain) ou inanimée (l'institution/dogme/pratique). L'adjectif a ici un sens locatif. L'expression indéfinie, quant à elle, renvoie à une entité inanimée en construction, qui doit s'adapter au contexte.

Michaël Privot est un des meilleurs connaisseurs de l'	islam en Belgique	. Né à Verviers en 1974 , converti à
qui est l' un des meilleurs connaisseurs de l'	islam en Belgique	, est à lire dans son intégralité sur le
y avait un problème sur la structuration de l'	islam en Belgique	" , prévient -il .
Corinne Torrekens sont critiqués sur l' approche de l'	islam en Belgique	.
) est devenu un des meilleurs connaisseurs de l'	islam en Belgique	.
ans ) est un des meilleurs connaisseurs de l'	islam en Belgique	. Né à Verviers en 1974 , converti à
est devenu l' un des meilleurs connaisseurs de l'	islam en Belgique	.
L' histoire de l'	islam en Belgique	, c' est ( notamment ) l' histoire d'
Auteur de plusieurs ouvrages sur l' essor de l'	islam en Belgique	mais aussi à Bruxelles , le Pr Dassetto a
qu' il soit plus représentatif des courants de l'	islam en Belgique	. Je veux que les chittes y soient représentés
une première et une révolution au sein de l'	islam en Belgique	.
de mosquées font partie de ce courant de l'	islam en Belgique	.
Institutionnellement , l'	islam en Belgique	, c' est un Exécutif ( l' EMB )
le port du voile par exemple ) de l'	islam en Belgique	, et leur objectif est clair il s'
de Molenbeek évoque pour LaLibre.be l' évolution de l'	islam en Belgique	, ses difficultés , ses faiblesses organisationnelles , son
commun lorsque l' on connaît la diversité de l'	islam en Belgique	? Quelle université organiserait concrètement ce master que le
que parmi la diversité des familles qui composent l'	islam en Belgique	, la minorité chilte a du mal à
sera une importante page de l' histoire de l'	islam en Belgique	qui sera tournée .

Figure 24: Extrait du concordancier du segment répété islam en Belgique

Contrairement aux syntagmes listés, *islam en Belgique* (Figure 24) a un tout autre fonctionnement, ce qui expliquerait pourquoi il est toujours déterminé par un article défini. Dans ce cas, le complément du nom a toujours un sens locatif<sup>20</sup>, il est à la fois un nom de religion et un nom collectif humain.

L'expression ne renvoie pas à une entité à venir mais à une entité existante dont l'extension est connue, ce dont témoigne l'article défini et les expressions qui se trouvent dans le cotexte du segment répété (il a des courants, il s'intègre déjà, regroupe des manières différentes de voir la religion, regroupe des communautés aux cultures et aux théologies très différentes, il a une structure) :

63. L'islam **s'intègre déjà** d'une certaine manière dans toutes les sociétés. Il suffit de voir la différence entre l'islam en Belgique et en France (*Le Soir*, « Trop de jeunes cherchent à donner un sens à leur mort, à défaut d'en trouver un à leur vie », 12 mars 2016).

64. Or, s'agissant de l'islam en Europe, il y a vraiment **des propositions différentes de voir le monde qui coexistent**. Avec des rapports de forces entre elles, en lien avec les pétrodollars, avec la volonté de certains groupes organisés et États de développer des politiques islamiques de façon transnationale ou non. Une partie des crispations actuelles a pour origine ce rapport de forces entre **des façons différentes de voir l'islam** (*Le Soir*, « En fait, la pluralité de l'islam, c'est la règle », 8 juin 2017).

On peut conclure de ces exemples qu'il existe une différence de taille entre *islam belge* et *islam en Belgique*, ce que confirment les co-occurents des deux désignations. Pour la première, nous trouvons les noms *émergence*, *développement*, ainsi que les verbes au conditionnel et au futur *permettraient*, *fonctionneraient*, *émergera*. Ces formes sont absentes de

la liste de co-occurents d'*islam en Belgique*, où l'on trouve *courant* et *propagation*, qui parlent d'une entité déjà existante. L'idée de l'émergence d'un islam proprement local se traduit également par une réflexion autour de la place de cette religion dans la société européenne contemporaine, complétant le discours sur la transformation du collectif original au nouveau contexte social :

questions identitaires ( le respect des valeurs occidentales ,	la place de l' islam	, la politique migratoire , l' intégration , la
légitimant les attentats , ont braqué les projecteurs sur	la place de l' islam	dans la société française . Et la France s'
dernières années ,	la place de l' islam	en France a profondément changé . Le nombre de
jour que les questions de l' identité et de	la place de l' islam	dans la société transcendent les clivages politiques traditionnels et
la démocratie libérale -en ce compris le respect pour	la place de l' islam	. « Je ne pense pas que l' on
Quand on traite la question du terrorisme ou de	la place de l' islam	en Belgique , une partie du public ne retient
la stigmatisation , leur adhésion à la société et	la place de l' islam	dans leur vie .
pour se défaire de la nationalité turque «	la place de l' islam	, la démocratie , la place de la femme
Comment voyez -vous	la place de l' islam	politique en Tunisie , en 2014 et à l'
, selon eux , Geert Wilders brocardait avant tout	la place de l' islam	dans la société néerlandaise et non celle des musulmans
y serait pas pris autrement ... C' est que	la place de l' islam	dans la République divise fortement Les Républicains , et
du plan d' urgence , il invite à repenser	la place de l' islam	en France . « Cela fait quinze ans qu'
qu' elle règle les problèmes de géopolitique , de	la place de l' islam	en Europe aujourd' hui , ou des extrémistes et des
Alors que	la place de l' islam	est depuis des mois au cœur du débat politique
à des manifestations racistes qui divisent le pays sur	la place de l' islam	dans la société . Concentré principalement à Dresde ,
	la place de l' islam	dans la République . Plusieurs orateurs ont martelé que
, Il avait déjà plâché dans un livre sur	la place de l' islam	en France ( « Le Vert et le Noir
se servir de l' actualité . Le burkini ,	la place de l' islam	dans la République , la politique migratoire ? Le
suisse Tariq Ramadan est engagé dans une réflexion sur	la place de l' islam	en Occident . Ce vendredi , à l' occasion

Figure 25: Extrait du concordancier du syntagme la place de l'islam

Pour conclure cette partie, nous faisons le constat que les expressions définies renvoient à une entité existante, à la fois le dogme et le groupe humain, qui contient des sous-groupes (courants, origines géographiques, degrés de croyance). Elles ont ainsi un sens descriptif. De l'autre côté, les expressions indéfinies renvoient à des entités inanimées qu'il faut construire, développer et ont de ce fait un sens normatif. Dans ce cas, le nom ne contient pas des sous-divisions mais est présenté comme un élément d'un ensemble plus large (les islams qui existent dans le monde).

On peut résumer ces constats dans le tableau suivant :

Entité existante	Entité à venir
<i>L'islam de Belgique</i> : 22 occurrences	<i>Un islam de Belgique</i> : 81 occurrences
<i>L'islam belge</i> : 27 occurrences	<i>Un islam belge</i> : 24 occurrences
<i>L'islam européen</i> : 17 occurrences	<i>Un islam européen</i> : 26 occurrences
<i>L'islam en Belgique</i> : 61 occurrences ⇒ sens locatif	<i>Un Islam en Belgique</i> : 0 occurrence ⇒ sens normatif

Tableau 7: Distribution des désignations selon la détermination

### 3.3.2 Les axiologies positives et négatives d'islam

La section précédente montrait comment le sens d'*islam* varie dans les constructions avec un gentilé ou un toponyme, que ce soit grâce aux mots pleins (*belge, européen, à la belge, en Belgique*) ou à la détermination (*un islam* vs. *l'islam*). La variation sémantique est encore plus évidente lorsque le Ncoll *islam* est accompagné par des adjectifs ou des compléments (autres que toponymiques).

Dans les expressions de type *islam* + *adjectif*, on retrouve des expressions définies et indéfinies complètes, où le nom est modifié par un adjectif qui restreint la portée du nom<sup>21</sup>. Certains renvoient à des sous-groupes institutionnalisés de l'ensemble (sunnite, chiite, wahhabite) alors que d'autres qualifient le nom de manière axiologique (que l'axiologie se trouve dans le lexique ou dans l'usage discursif, comme dans les trois derniers adjectifs de l'énumération suivante) : *modéré, radical, conservateur, fondamentaliste, rigoriste, politique, militant, moderne*.

Certains de ces segments constituent, par leur figement et leur autonomie référentielle, des dénominations, c'est-à-dire qu'elles établissent un lien stable avec un référent plus ou moins bien délimité. Ceci est surtout valable pour les dénominations des courants théologiques de l'islam, qui constituent des Ncoll possédant un nom d'individus hétérogènes (*les sunnites*, par exemple), même si l'hétérogénéité reste un constat d'expert, peu visible pour un énonciateur lambda :

65. L'islam sunnite n'est pas monolithique. Outre ses diverses origines ethno-nationales, il se décline en quatre écoles juridiques dont le hanbalisme, la plus fermée, est celle dont se revendiquent l'Arabie saoudite et le Qatar, Al-Qaeda et l'État islamique (*La Libre Belgique*, « Repères », 14 février 2017).

Le reste des syntagmes construits avec des adjectifs axiologiques ont des degrés de figement variables et des référents moins stables mais surtout flous, ce qui explique les nombreux débats sociétaux autour des termes (Marzouki 2008), malgré un usage massif dans les discours publics. En discours, ils fonctionnent souvent dans des oppositions (modéré/radical, modéré/fondamentaliste, moderne/conservateur).

Contrairement aux dénominations des courants, qui apparaissent dans des expressions définies, le reste des syntagmes prend majoritairement l'article indéfini ou alterne le défini et l'indéfini, comme le suggèrent les cotextes immédiats d'*islam conservateur* ou *islam fondamentaliste* :

discours appelant les musulmans à se référer à un	<b>islam conservateur</b>	globalisant . Il propage l' idée d' une identité
ni français , ni néerlandais , et prônent un	<b>islam conservateur</b>	. Alors que l' EMB avait annoncé en juin
en avant , c' est s' opposer à un	<b>islam conservateur</b>	et moyenâgeux .
entre l'	<b>islam conservateur</b>	de Redouane , rythmé par les cinq prières ,
En Belgique , l' islam est avant tout un	<b>islam conservateur</b>	sunnite . Et à l' international comme en Belgique
les " puristes " religieux , qui disséminent un	<b>islam conservateur</b>	, et les " activistes " politiques ( les
. Les Turcs savent qu' on y pratique un	<b>islam conservateur</b>	, dominé par la communauté des Menzil , une
une idéologie radicale sunnite qui vise à restaurer un	<b>islam conservateur</b>	
, il est élevé dans les valeurs d' un	<b>islam conservateur</b>	et entre très jeune , à 15ans , à
musulmans . C' est aussi une commune d' un	<b>islam conservateur</b>	. Où règne le salafisme . À Molenbeek ,

Figure 26: Extrait du concordancier du segment répété *islam conservateur*

L'oscillation entre les articles est subtile mais visible : alors que l'indéfini réfère à une façon conservatrice/fondamentaliste de pratiquer l'islam, le défini renvoie à un phénomène sociologique saillant et connu de tous.

une cité de la banlieue lilloise basculant dans l'	islam fondamentaliste	. Un film glaçant , étrangement prémoniteur des attentats
exporte un	islam fondamentaliste	tout en se posant en ennemi de l' EI
sans rien faire face à l' arrivée de l'	islam fondamentaliste	" , défend Thomas , un officier de l'
était d' islamiser la société et d' amener un	islam fondamentaliste	. Cela s' est construit dans les années 80-90
. L' inquiétude suscitée par la montée d' un	islam fondamentaliste	est évoquée à Jérusalem ou à Bethléem ; beaucoup
. Ici , c' est le cas de l'	islam fondamentaliste	. Mais cela peut être une autre idéologie ,
L'	islam fondamentaliste	va -il continuer à sévir , même dans le
le Centre islamique belge-qui prônaient un retour à un	islam fondamentaliste	radical , rejetaient le mode de vie occidental et
	islam fondamentaliste	. Je ne vais pas tisser des liens avec
l' Etat islamique . Au sud , prospère l'	islam fondamentaliste	de l' Arabie saoudite . Abdallah I , un descendant
plusieurs thématiques clés djihadisme et influence de l'	islam fondamentaliste	; rôle de l' Enseignement , du politique et
ils ne soient produits par des pays où l'	islam fondamentaliste	est de rigueur .

Figure 27: Extrait du concordancier du segment répété islam fondamentaliste

Les expressions *islam moderne* et *islam contemporain*, quant à elles, méritent un détour, car elles pourraient être prises pour synonymes mais ont des fonctions spécifiques en discours. Alors que la deuxième désigne l'islam actuel où l'adjectif a une valeur chronologique (« spécialiste de l'islam contemporain », « les réalités de nos sociétés et de l'islam contemporain »), la première renvoie à un type d'islam en particulier, à une manière de pratiquer l'islam, à un islam occidentalisé :

66. Est-ce bien le même homme qui, la veille au soir, dissertait d'une voix douce et dans un anglais oxfordien sur les défis et les tourments de l'islam moderne ? (*Le Vif/ L'Express*, « Un émir en ligne de mire », 10 avril 2015).

67. Mais il s'agit aussi de réfléchir à comment mieux intégrer l'islam dans notre société et ce avec un double axe nous voulons un islam moderne, et européen, c'est-à-dire qui ne soit pas un islam importé, mais un islam qui vit en harmonie avec le territoire dans lequel il se développe (*Le Vif/ L'Express*, « Un émir en ligne de mire », 10 avril 2015).

Deux autres expressions fonctionnent en binôme, à savoir *islam militant* (10 occurrences) et *islam politique* (147 occurrences). Si la deuxième est plus stable, figée et a un référent reconnaissable, la



première est moins usitée mais fonctionne en discours comme son co-référent - *militant/militance* pouvant parfois se retrouver dans le même cotexte que *politique* :

68. D'aucuns regrettent de la **militance** pure et simple pour l'islam politique, avec un penchant clair pour les **Frères musulmans**, la mouvance venue d'Égypte qui a essaimé un peu partout au grand dam des régimes qui savent la légitimité de cette tendance politique islamique au sein des populations (*Le Soir*, « La chaîne Al-Jazeera soutient-elle l'extrémisme ? », 5 juillet 2017).

Les co-occurents de l'expression *islam politique* confirment la valeur axiologique négative en discours (*frères musulmans*, *islamisme*, mais aussi avec une moindre fréquence *Al Qaïda*, *ultrarigoriste*). Le syntagme *islam militant* a un cotexte moins guerrier qu'*islam politique* mais se présente comme une version intransigeante de la religion. On doit le combattre, il n'accepte pas les autres croyances, se répand, se radicalise et est provocateur :

69. Cet été, certains maires en France ont interdit le port du burkini sur les plages, considérant que ce "non-vêtement" était le signe d'un islam militant et **provocateur** (*La Libre Belgique*, « Mélanome et cellulite », 28 décembre 2016).

En opposition avec tous les autres syntagmes, *islam modéré* est une expression dialogique qui présuppose l'existence de pratiques non modérées de l'islam. Dans ce sens, l'expression ne prend sens que par opposition aux autres pratiques (*rigoriste*, *conservatrice*, *fondamentaliste*, *radicale*, mais aussi, en discours, *salafiste* ou *wahhabite*) et a donc peu d'autonomie référentielle. Un élément ressort dans le cotexte de cette expression. Les mots *retour* et *revenir* sont saillants, impliquant par-là que les formes actuelles de radicalisme s'éloignent de l'islam traditionnel,

que l'on suppose *modéré* ou non politique. On trouve également parmi les co-occurrences du segment répété les verbes *encourager* et *promouvoir* :

70. C'est sans doute vrai. On aurait pu, par exemple, s'opposer à la propagation du wahhabisme saoudien et **encourager** l'islam modéré et **apolitique** pratiqué au Maroc depuis mille ans (*Le Vif/ L'Express*, « On peut bien vivre ensemble dans un État fort », 1 avril 2016).

Enfin, trois expansions du nom *islam* se déclinent sous forme de complément : *islam des Lumières*, *islam de paix* et *islam des origines*. Ces trois expressions prennent place dans un réseau d'oppositions (par rapport à *islam obscurantiste*, *islam de guerre*, *islam moderne*), ce qui nous conduit à les considérer comme des désignations dialogiques, c'est-à-dire qui répondent ou s'opposent aux désignations opposées. Il ne s'agit pas de syntagmes figés mais de désignations néologiques dont le but est de nommer les tensions au sein du collectif. Ces tensions sont mises en évidence par le volontarisme qui entoure les trois syntagmes : on « préconise » ou on « prône » une certaine pratique de la religion :

71. À la lumière des derniers événements à Copenhague, l'islam des Lumières que vous **préconisez** n'est-il pas qu'une vue de l'esprit ? interroge d'ailleurs l'un d'eux. Réponse sans concession de notre invité, habitué à cette critique. Selon lui, l'actualité rend la réalisation de son projet d'autant plus urgente. L'islam des Lumières est un programme d'ensemble, il procède de la philosophie des Lumières, use d'une méthodologie adaptée et progressive (*Le Soir*, « Après les attentats de Copenhague, l'urgence d'un "islam des Lumières" », 17 février 2015).

72. Les livres consultés par Alain Destexhe sont typiques de la mouvance salafiste, qui tourne le dos à l'éducation occidentale

et prône un retour à un islam des origines, appliquant le Coran à la lettre (*La Libre Belgique*, « Des livres rabaisant la femme, diffusés à la Foire musulmane », 2 décembre 2014).

Le même phénomène est à l'œuvre dans *islam de paix* : on le « prône », on le « défend », on « encourage son essor » (voir figure 28). C'était aussi le cas d'*islam conservateur/fondamentaliste*, dont les cotextes témoignent de la tension, l'opposition entre pratiques, idéologies, sous-groupes : on le « prône », on le « propage », on s'y « oppose », il « monte », il continue à « sévir », on y « retourne », il « prospère », on le « dissémine », on le « restaure » (voir figure 27).

débattre de la religion , qui croyait en un	islam de paix	. Et se questionne sur la transformation radicale d'
lui-même c'est-à-dire charismatique , souriant et défendant un	islam de paix	. Certains m'ont rapporté aussi qu' il disait
souligne souvent les différences culturelles . Je prône un	islam de paix	, comme la plupart des musulmans qui vivent en
, puisqu'il s' agit de vivre ensemble . Quel	islam de paix	et de tolérance prôner tout au long de la
à l' échelon local la face lumineuse d' un	islam de paix	et de tolérance , bien différent de celui qui
tout être humain . Loin des promesses d' un	islam de paix	et de miséricorde .
Le souverain appelle régulièrement ses concitoyens à pratiquer un	islam de paix	. Mais c' est la première fois qu' il
convoque pour tenter de le déconstruire . Opposer un	islam de paix	à un islam de guerre ne changera rien car
pour la justifier . Si vous voulez justifier l'	islam de paix	ou si vous voulez faire la guerre à tout
Koen Geens ( CD&V ) ont évoqué mercredi un	islam de paix	. guillaume
aux banlieues de Karachi , aspire à incarner cet	islam de paix	dont l' Occident encourage l' essor , le risque

Figure 28: Concordancier du segment répété islam de paix

Les trois expressions construites sur la base de la complémentation du pivot *islam* sont clairement axiologiques et témoignent d'un effort de nommer une opposition, visible dans le terme opposé mais également dans les verbes qui l'entourent et qui expriment l'antagonisme qui caractérise l'islam aujourd'hui, tant à l'intérieur du collectif qu'avec d'autres groupes. Ces désignations permettent de voir les membres plutôt que le collectif, lesquels se réunissent en sous-ensembles en fonction de leur pratique et leur idéologie (conservatrice, moderne, pacifique, etc.).

Plusieurs constats découlent de l'analyse des segments répétés du

corpus. Le premier constat est qu'à côté de dénominations historiques désignant les branches de l'islam ou de dénominations sociologiques consacrées, il existe une profusion de désignations plus ou moins figées, en fonction de la fréquence d'usage, de la stabilité sémantique et du caractère néologique. Pour les lecteurs, la manière d'accéder au référent n'est pas aisée, car il ne suffit pas de passer par le sens lexical de l'adjectif (notamment lorsqu'il est polysémique, comme dans *radical*, ou flou comme dans le complément *des Lumières* ou *de paix*). La référence se fait alors sur la base de représentations partagées et de discours en circulation, assez saillants pour permettre de construire des référents communs.

Le deuxième constat est que la multiplication d'expressions témoigne de tensions au sein du collectif ainsi qu'avec des groupes extérieurs, ce que confirment l'isotopie de l'émergence, de la place et de la promotion d'un modèle (*prôner, propager*, etc.). Elle dévoile un réseau complexe de désignations qui sont le symptôme d'un moment de débat intense. Dans ce sens, la plupart des syntagmes ici étudiés ne nomment pas des sous-divisions de l'islam (à part les trois qui le font) mais des manières de pratiquer l'islam ou des formes futures, des manières souhaitées ou au contraire indésirables, cohérentes ou non avec les systèmes de valeurs qui prévalent dans les sociétés européennes. Elles ne nomment pas toutes des référents déjà-là mais qui sont en train de se construire, de prendre une autre forme ou au contraire de reculer, et en tout cas d'être débattus et objets de polémique. Dans ce sens, les différentes expansions du nom servent plusieurs propos : créer de nouveaux référents sociaux, chargés axiologiquement et qui permettent pour autant aux énonciateurs de se positionner dans le débat public. Si la plupart des syntagmes renvoient à un collectif humain plus ou moins identifiable (*islam conservateur, islam belge*), d'autres ont une référence plus floue et désignent plus difficilement des acteurs humains (*islam de paix* ou *des Lumières*, mais peut-être aussi *islam politique*, qui pourrait renvoyer à un corpus ou un dogme plutôt qu'à un groupe)<sup>22</sup>. Le tableau 8 synthétise les principales

observations sur la nature des syntagmes, les classant par leur forme et leur axiologie.

Axiologie négative	Axiologie neutre	Axiologie positive
Islam conservateur (Ncoll)	Islam belge (Ncoll)	Islam de paix
Islam des origines	Islam chiite (Ncoll, dénomination)	Islam de France/Belgique/Europe (Ncoll)
Islam fondamentaliste (Ncoll, dénomination)	Islam contemporain (Ncoll)	Islam des Lumières
Islam militant (Ncoll)	Islam en Belgique (Ncoll)	Islam moderne (Ncoll)
Islam politique (Ncoll?, dénomination?)	Islam sunnite (Ncoll, dénomination)	
Islam radical (Ncoll)		
Islam rigoriste (Ncoll)		
Islam wahhabite (Ncoll, dénomination)		

Tableau 8: Tableau axiologique des désignants

La multiplication d'énoncés dénominatifs autour d'*islam* n'est pas anodine, elle témoigne d'un moment du discours social dans lequel l'islam, objet de débat depuis des décennies en Europe, est reconfiguré par les différents acteurs politiques, associatifs, religieux, académiques. Ces derniers font appel à des ressources linguistiques disponibles qui leur permettent de spécifier de quel islam ils parlent, autrement dit d'opérer une référencement plus fine que celle que l'expression nominale définie incomplète (*l'islam*) permet. Les expressions désignent des entités tantôt perçues comme existantes, tantôt comme non existantes mais qui doivent voir le jour ; elles reformulent l'image de l'islam (religion de paix et non de guerre) ou le qualifient en fonction de caractéristiques saillantes (modéré ou radical). Dans ce sens, leur mise en discours n'est pas seulement désignative (on pointe quelque

chose qui est déjà là) mais participe de la construction de ce que l'on veut voir émerger ; elle a donc une portée pragmatique car les énonciateurs veulent faire quelque chose avec le langage qui dépasse la désignation. L'effet de cette détermination hétérogène du nom *islam* est finalement de segmenter la représentation du référent en plusieurs sous-ensembles, que le groupe nominal seul n'arrive pas à exprimer.

Si le procédé discursif est tout à fait banal car il permet une référenciation plus affinée de l'objet, dans un contexte de débat accru il devient le symptôme d'une reconfiguration du réel social. Plus que les occurrences isolées, c'est la masse d'énoncés dénominatifs et leur poids statistique dans le corpus qui fait sens et qui témoigne d'une nécessité de (re)définition de l'objet.

### 3.4 Islamophobie : un concept central

Après avoir analysé les expressions dénominales, nous nous penchons sur un des mots-clés du corpus, *islamophobie*, un concept politique qui structure les débats publics sur l'islam. Le corpus indique un emploi statistiquement significatif du mot en 2015 dans chacun des quatre titres de presse. L'usage du lexème nous intéresse pour deux raisons. La première est qu'il s'agit d'un mot contesté par une partie du corps social ; comme nous l'avons montré ailleurs (Calabrese 2015), la presse française se fait l'écho de ces débats particulièrement intenses dans l'Hexagone. Vu la proximité des espaces médiatique et culturel français et belge francophone (Lits 2012), nous voulions observer si dans le corpus belge le mot est employé de manière référentielle (pour référer à un phénomène sans remettre en cause son usage) ou bien métalinguistique (en questionnant l'adéquation du mot au phénomène). Deuxièmement, nous voulions confirmer l'hypothèse que le mot est notamment utilisé dans un contexte post-attentats.

Un retour au corpus nous permet de constater que ce pic de 2015 (Figure 29) fait principalement référence à ce contexte, marqué entre autres par le thème de l'amalgame, caractéristique, comme nous l'avons

déjà mentionné, de la dénonciation d'islamophobie.

Le concordancier nous permet de saisir la manière dont le mot est employé dans chaque titre de presse par année. On constate généralement un usage référentiel du terme (à quelques exceptions près), soutenu par un réseau de métaphores selon lesquelles « on nourrit/alimente » l'islamophobie, qui se « développe ». Il y a une « banalisation », un « climat », une « vague » d'islamophobie contre laquelle « il faut lutter » ou qu'il faut « déconstruire ». Le mot est accompagné généralement d'un article défini, ce qui en fait une expression définie référentielle (463 fois sur 657 occurrences du mot *islamophobie*). Il est souvent mis en parallèle avec l'antisémitisme, la xénophobie, le racisme, l'afrophobie et la discrimination dans des phrases énumératives. L'islamophobie est « virulente », « vile », « ambiante », « généralisée », « évidente », « galopante » et on la mesure en comptabilisant des « faits ». Parfois le mot est accompagné d'un marqueur de dialogisme interdiscursif<sup>23</sup> (*bien réelle*) pour réfuter les discours qui s'opposent à la circulation du terme :

73. « On y trouve l'idée que l'intégration est un échec et qu'il y a dans le monde d'aujourd'hui une insécurité globale. Mais l'insécurité de vie est largement réduite à l'insécurité pénale Ajoutons à cela **l'islamophobie bien réelle** » (« La figure du djihadiste rassemble les peurs », *Le Soir*, 24 janvier 2015)

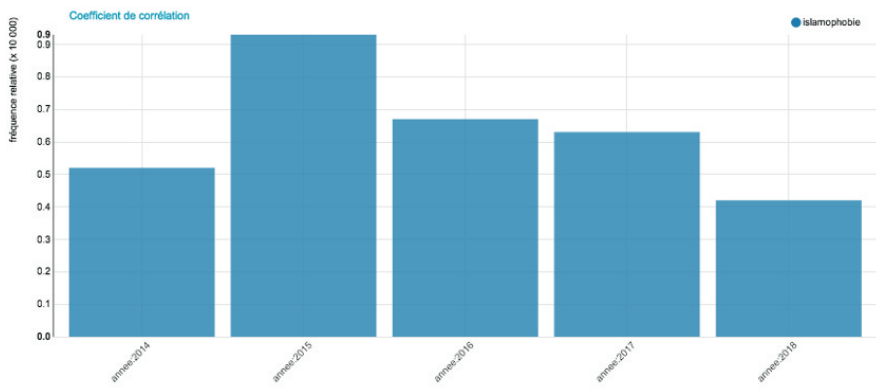


Figure 29: Progression du mot islamophobie dans le corpus belge (2014-2018)

Les cotextes du mot confirment donc que lorsque la presse belge parle d'*islamophobie*, elle fait majoritairement allusion à un phénomène social observable assimilable à un racisme, qui grandit et contre lequel il faut lutter. Le pic d'utilisation du mot en 2015 était selon notre hypothèse dû au contexte post-attentats, lequel active le leitmotiv de l'amalgame et sa contre-figure, la dissociation. Une vue du concordancier pour les articles publiés cette année confirme cette intuition, même si les thèmes qui déclenchent l'usage du mot sont plus largement (au-delà des actes terroristes) la question du communautarisme, de la radicalisation et l'extrémisme.

74. Charb considère que crier à l'islamophobie revient à favoriser le communautarisme. « Les militants qui essaient d'imposer aux autorités judiciaires et politiques la notion d'islamophobie n'ont pas d'autres buts que de pousser les victimes de racisme à s'affirmer musulmanes » (« Le testament de Charb contre "les escrocs de l'islamophobie" », Le Soir, 16 avril 2015).

Mais, peu d'exemples montrent un usage critique du mot dans le corpus belge. En 2016, Patrick Charlier constate ainsi que malgré l'inadéquation étymologique et sémantique d'*islamophobie*, pointée par certains, le terme s'est imposé et avec lui une pluralité de sens, en voie de stabilisation :

75. S'il s'impose dans les discours, le terme d'islamophobie provoque encore des réticences. Patrick Charlier, directeur d'Unia (ex-Centre interfédéral pour l'égalité des chances), l'admet : « Sur le plan strictement sémantique, ce n'est pas un bon terme ». Oui, on peut avoir « peur » (phobos) de l'islam. Et on peut critiquer, même de façon virulente, une religion, appuie Patrick Charlier. D'aucuns lui préfèrent donc le terme de musulmanophobie. Reste que c'est l'« islamophobie » qui s'impose, « entendu comme une hostilité, une violence à l'égard des personnes musulmanes ou présumées comme



telles ». Cette définition posée, Unia conserve quelques points de divergence avec des associations : « À nos yeux, les discriminations sur base des convictions religieuses ne relèvent pas automatiquement d'islamophobie » (« Un terme qui dérange », *Le Soir*, 27 mai 2016).

L'analyse des co-occurents du terme *islamophobie* permet d'objectiver les usages dominants du terme. Le tableau suivant liste, par ordre décroissant de significativité, les vocables principalement associés au mot pivot *islamophobie* dans le corpus :

Co-occurents	Indice de spécificité
racisme	21.3
CCIB	19.7
Collectif	17.08
contre	15.69
antisémitisme	15
Belgique	14.52
musulmans	13.33
Muslims' Rights	11.45
musulmane	9.91
interfédéral	9.62
xénophobie	9.48
discriminations	9.19
actes	9.19
lutte	8.85
montée	8.66
discrimination	8.25
islam	7.8
communauté	7.41
haine	7.34
association	7.2
victimes	7.03

Tableau 9: Co-occurents d'islamophobie dans le corpus belge (2014-2015)

Les articles associent au sein de leur paragraphe le terme *islamophobie* à d'autres formes de « racisme » ou d'« antisémitisme ». Tous semblent également se faire l'écho d'« acte[s] » islamophobes « contre les musulmans », à l'image des collectifs de lutte (CCIB, Muslims' Rights Belgium) fréquemment cités dans des énoncés référentiels qui contribuent à valider le mot et le problème public ainsi désigné. Ceci révèle le poids de la reprise du discours des « collectifs » ou des « associations » de défense de la « communauté » musulmane et des « victimes » d'actes islamophobes. Cette présence forte d'acteurs de la société civile constitués en collectif démontre également une communication active envers les médias d'information qui entretiennent la thématique dans le discours médiatique. Nous avons constaté que ces collectifs sont constitués des mêmes acteurs, qui ont une vision de l'islamophobie principalement axée sur le port de signes religieux. Nous avons voulu comprendre leur conception du racisme et leur rapport avec les journalistes, mais deux des trois associations ont refusé d'échanger là-dessus.

Globalement dans le corpus, le terme *islamophobie* est majoritairement employé dans une dimension référentielle : on constate la « montée » ou la « hausse » du « phénomène » ou on évoque les moyens de « lutte », ce qui contraste avec l'usage qui en est fait dans les médias français de référence (Calabrese et Guaresi 2021). Dans de nombreux passages, les articles établissent une synonymie entre *islamophobie* et *discrimination(s)*, ce dernier mot étant un co-occurent fort d'*islamophobie* (+9,19) :

76. Quant aux critères raciaux ou religieux, le racisme anti-arabe (28 dossiers) est, dans l'ordre de fréquence, celui donnant lieu au plus grand nombre de plaintes ; le racisme anti-noir ( 22 dossiers ) ; la discrimination antimusulmane/islamophobie (17 dossiers) ; le racisme anti-étranger/xénophobie ( 12 ) ; et l'antisémitisme (4 dossiers) (« Discrimination : des plaintes en légère hausse », La Dernière Heure, 22 octobre 2014).

Comme l'indique la liste des co-occurents, ce discours fait une large place aux revendications et aux actions des associations anti-islamophobes :

77. « On a décidé d'organiser la manifestation, il y a près de deux semaines, à la demande de plusieurs familles de victimes », explique Fouad Benyekhlef, l'administrateur de Muslims' Rights Belgium, qui souligne la bonne collaboration avec les services de police.

« L'islamophobie fait des victimes et conduit à des situations catastrophiques, que ce soit au niveau de l'emploi, du logement, des loisirs et tout simplement de la vie publique », explique-t-il, précisant que Muslims' Rights Belgium reçoit près de 600 dénonciations de faits islamophobes par an (« Dressés contre l'islamophobie », La Dernière Heure, 27 octobre 2014).

78. Pour y remédier, la plate-forme Muslims Rights Belgium, qui regroupe des associations actives dans la lutte contre l'islamophobie, a décidé de diffuser, via les réseaux sociaux dans un premier temps, une série d'affiches qui entend dénoncer le climat délétère qui étouffe la communauté musulmane de Belgique (« L'inquiétante peur des musulmans », La Dernière Heure, 8 avril 2014).

En somme, le sens d'*islamophobie* tendanciellement établi dans le corpus penche davantage du côté du phénomène que du côté du débat lexico-sémantique, qui domine les débats français. Si le débat métalinguistique n'est pas tout à fait absent, il est lié au contexte français (soit il s'agit d'articles repris à la presse française, soit d'interviews d'acteurs français, comme Riss, directeur de *Charlie Hebdo*), où l'islamophobie évoque surtout le « concept », « le terme » ou encore le « mot ». C'est le cas particulièrement dans l'hebdomadaire *Le Vif*, qui disposait, au moment couvert par le corpus, d'un partenariat éditorial avec *l'Express* et qui manifestait une certaine perméabilité éditoriale avec la presse française :

79. Quelques jours plus tôt, dans L'Express, André Comte-Sponville n'avait pas dit autre chose. Mais sans que ses propos ne soient autant amplifiés. Le « philosophe du bonheur » évoquait « la question de l'islam et de l'islamophobie. Cette dernière notion est piégée à force d'être équivoque. Si l'on entend par « islamophobie » la haine des musulmans, c'est une forme de racisme comme une autre. Mais si le mot désigne la peur de l'islam – ce qui est le sens propre du terme islamophobie –, c'est une position idéologique légitime » (« Le droit d'avoir peur, le droit d'y répondre », Le Vif, 18 septembre 2015).

80. La religion structure la pensée des terroristes. Ils n'agissent pas pour l'argent, ils ne revendiquent rien pour justifier leurs actes, ils se contentent d'invoquer leur religion, l'islam. Je trouve totalement absurde de parler d'islamophobie dès qu'on souligne cette évidence ! Évoquer le rapport entre l'islam et notre conception de la démocratie n'a rien à voir avec une quelconque « phobie », c'est un véritable débat sur l'organisation de notre société. Quelle place pour les religions, pour la religion en général, dans un monde libre et ouvert ? Ce sont des questions auxquelles nous avons déjà répondu, il y a longtemps ; peut-être devons-nous juste réaffirmer nos principes (« À Charlie plus que jamais, nous voulons dessiner », Le Vif, 8 janvier 2016).

### 3.5 Islam et attentats

Nous l'avons vu, la littérature pointe une association abusive entre l'islam et les périodes d'attentats dans les médias d'information. Pour avoir une vision d'ensemble de la manière dont se construit le récit de ces moments discursifs, nous avons regroupé les articles publiés deux semaines après des attentats de nature islamiste perpétrés en France, en Allemagne ou en Belgique entre 2014 et 2016<sup>24</sup>. Le corpus « Islam\_Moments\_Attentats » est composé de 12 parties, regroupant des articles produits en dehors des moments d'attentats et des articles

écrits dans les deux semaines qui suivent les sept évènements terroristes choisis (nommés M1, M2..., voir note 24), le but étant de questionner l'existence de traits discursifs spécifiques pour évoquer l'islam lors des périodes post-attentat.

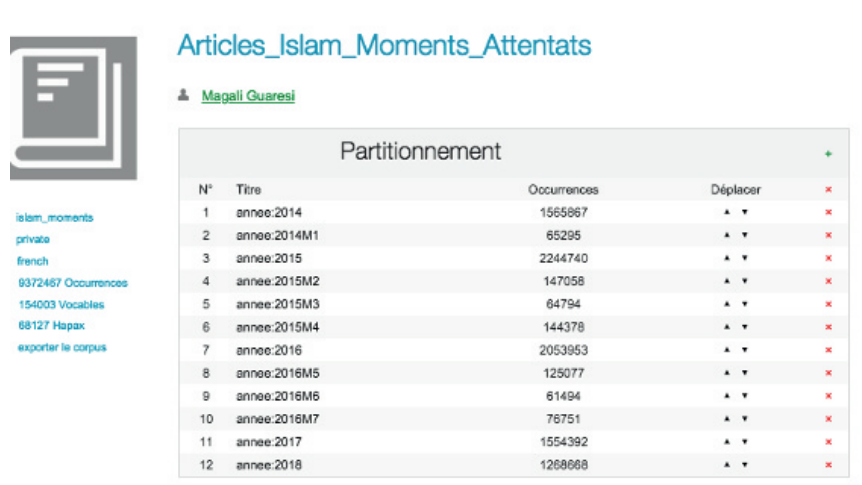


Figure 30: Description du corpus « *Islam\_Moments\_Attentats* »

L'analyse arborée menée sur les 12 parties du corpus, discriminant d'une part les 7 moments post-attentats et d'autre part les articles contenant le mot *islam* produit le reste du temps, montre qu'il n'existe pas de dichotomie nette entre les textes rédigés en période d'attentat (notés M1, M2, M3... M7) et les autres. Au contraire, les textes ont tendance à s'assembler au gré de la périodisation annuelle du corpus : les articles produits en 2014-2015, y compris ceux sur les attentats de ces deux années, se situent sur les branches supérieures de l'arbre. Les textes des années 2016, 2017, 2018 se rassemblent plutôt autour des branches inférieures de la figure. Il y a donc un primat de la chronologie annuelle par rapport au classement par moments discursifs.

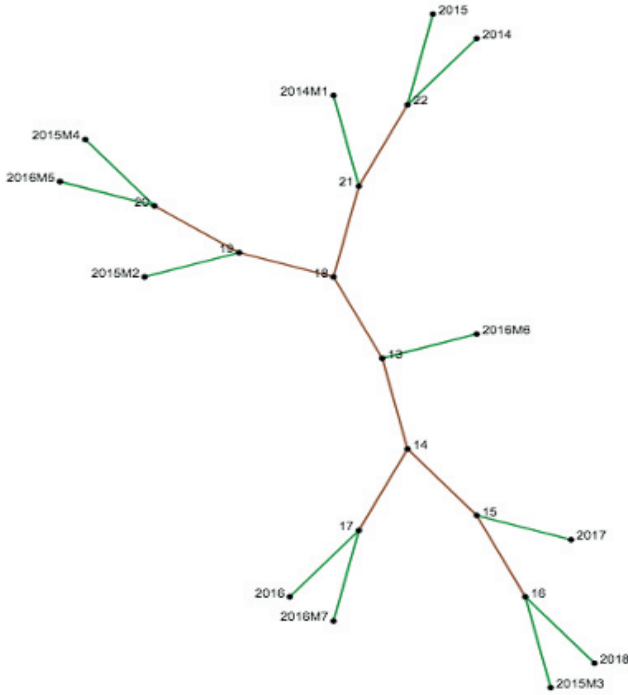


Figure 31: Analyse arborée du corpus « Islam\_Moments\_Attentats »

On constate aussi que le mot *islam* ne connaît pas de pic d'utilisation systématique dans les sous-corpus post-attentats. Il est surutilisé généralement en 2015 et donc également après les attentats de la même année (M2 et M3). Mais le terme n'est pas surreprésenté dans le moment 4 en 2015. En 2016, le terme *islam* est très représenté dans le corpus global. Mais le mot ne connaît pas de suremploi dans les corpus post-attentats, sauf durant le moment M2, c'est-à-dire après les attentats à Charlie Hebdo.

La fréquence relative le confirme : sauf en 2015 (année de forte utilisation du mot), le terme *islam* ne connaît pas de surutilisation massive dans les périodes post-attentats. Les particularités de la couverture pendant les moments discursifs post-attentat est visible dans le tableau suivant, qui recense les trois premières spécificités lexicales du sous-corpus « Islam\_Moments\_Attentats » :

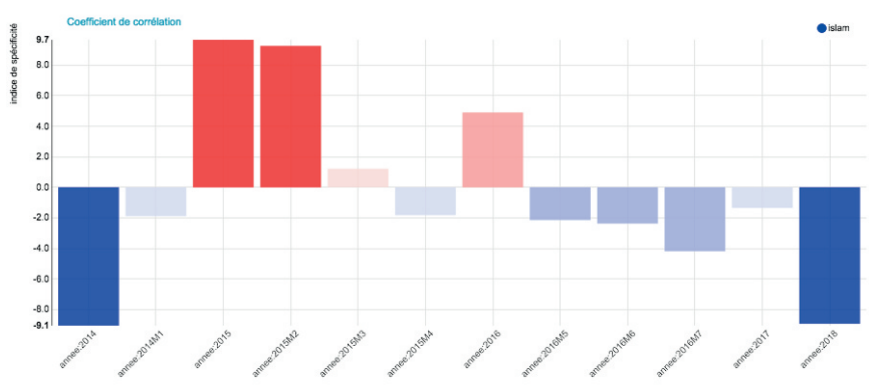


Figure 32: Absence de surutilisation spécifique du mot islam dans les moments discursifs post-attentats (M1 à M7)

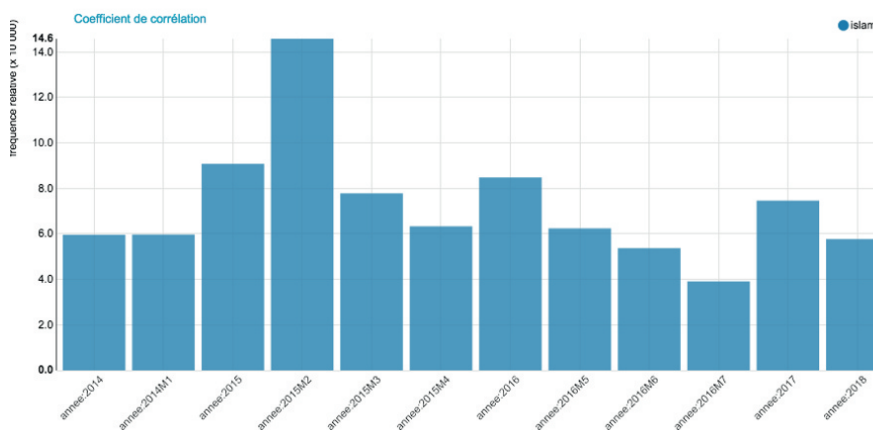


Figure 33: Distribution du mot islam en fréquences relatives

Spécificités 2014M1	Spécificités 2015M2	Spécificités 2015M3	Spécificités 2015M4	Spécificités 2016M5	Spécificités 2016M6	Spécificités 2016M7
Juif tueur antisémite	jihadiste Prophète caricature	école destruction Palmyre	Daesh Paris attentats	attentats Bruxelles aéroport	Nice attentats camion	Berlin Allemagne camion

Tableau 10: Trois premières spécificités des sous-corpus « Islam\_Moments\_Attentats »

Lorsqu'on se penche sur les co-occurrences d'*attentats* (Tableau 11), on confirme que le focus est mis sur une description des faits, avec une sur-représentation prévisible du lexique du terrorisme et aucune trace des mots *islam* ou *musulmans*. Seule la racine *islam-* se retrouve dans le mot *islamiste*. Fait curieux, les événements survenus en France priment par rapport aux attentats commis sur le sol belge.

La seule association systématique entre islam et attentats apparaît dans le segment répété *islam et terrorisme*, avec 15 occurrences dans le corpus. Le concordancier montre le cotexte très particulier de cette collocation, à savoir la dissociation entre les deux termes, souvent dans des discours rapportés :

Co-occurents d' <i>attentats</i>	Indice de spécificité
déjouer	37.58
Charlie	37.57
commettre	37.57
auteur	37.57
attaque	37.57
mort	37.57
novembre	37.57
Paris	37.57
Hebdo	37.57
revendiquer	37.57
perpétrer	37.57
Bruxelles	37.57
terroriste	37.57
après	37.56
avoir	37.55
kamikaze	36.05
blessé	36.05
suicider	34.37
Abdeslam	34.05
frapper	31.99
enquête	31.04
police	30.73
France	30.39
Abaaoud	30.23
terrorisme	29.4
islamiste	20.14

Tableau 11: Co-occurents d'attentat dans le corpus « *Islam\** » (2014-2018)



dans un souci évident d' éviter les amalgames entre	islam et terrorisme	.
s' il est évident qu' on ne saurait confondre	islam et terrorisme	, comment nier qu' en ce début du XXIe
pourront pas s' empêcher de faire des amalgames entre	islam et terrorisme	... »
à ne « pas faire d' amalgame » entre	islam et terrorisme	. De nombreux proches de victimes et rescapés ont
à ne « pas faire d' amalgame » entre	islam et terrorisme	. De nombreux proches de victimes et rescapés ont
en étau par les raccourcis trop souvent établis entre	islam et terrorisme	. « Ce ne sont plus mes origines marocaines
» avant de dire craindre « un amalgame entre	islam et terrorisme	». Le rendez-vous est donné dimanche à 14
Attention aux amalgames entre	islam et terrorisme	, répètent les médias après les attentats de Paris
. Ensemble, ils ont dénoncé les amalgames entre	islam et terrorisme	. Les fidèles n' étaient quant à eux pas
là une volonté louable de prévenir les amalgames entre	islam et terrorisme	. Mais à mes yeux, cela témoignait également
ces amalgames faciles et gratuits qu' ils entendent entre	islam et terrorisme	. Marre d' être dévisagés parce qu' ils sont
contre, les non-musulmans peuvent faire l' amalgame entre	islam et terrorisme	. J' aurais préféré qu' on mette en évidence
et sociaux imbriqués . Associer dans un même concept	islam et terrorisme	non seulement empêche les millions de lecteurs du "
de bienveillance . La Belgique fait beaucoup pour dissocier	islam et terrorisme	", explique Tewfiq Sahih, enseignant et fondateur
« D' une part, combattre l' amalgame entre	islam et terrorisme	( et pour cela dissocier la foi musulmane de

Figure 34: Concordancier du segment répété islam et terrorisme dans le corpus

La figure de l'amalgame apparaît ainsi systématiquement dans l'environnement lexical du terrorisme islamiste et mérite que l'on se penche sur son usage. Le mot *amalgame* connaît 411 occurrences dans l'ensemble du corpus et 203 pour la seule année 2015, clairement liée au contexte post-attentats :

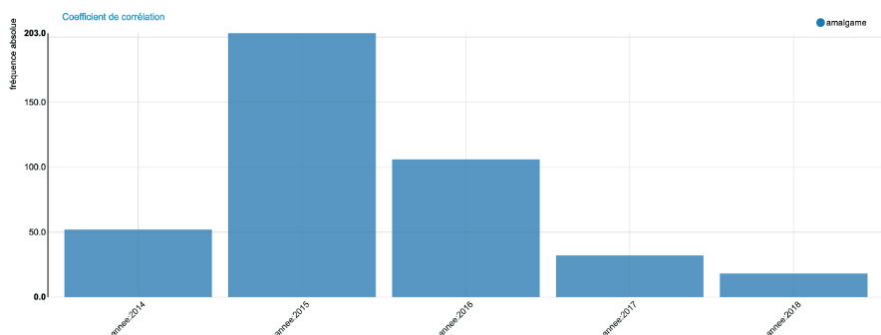


Figure 35: Distribution du mot amalgame dans le corpus « Islam\* » (2014-2018)

Comme le notent Douyère et Antoine, en cas d'association problématique entre la religion et un fait social les médias d'information peuvent chercher à écarter la référence religieuse « quand elle dérange ("islam" djihadiste des attentats revendiqués par

Daesh, par ex.) et vient heurter une définition et une pratique plus conventionnelle du religieux » (Douyère & Antoine 2018 : en ligne).

Le tableau des principaux co-occurents d'*amalgame* (tableau 12) ainsi que le fragment de concordancier (figure 35) montrent l'injonction (« falloir ») à « éviter » la « stigmatisation » des « musulmans », la « peur » envers la « communauté » et l'association avec le « terrorisme », laquelle conduit à l'« islamophobie » :

Co-occurents d' <i>amalgame</i>	Indices de spécificités
musulman	26.92
islam	15.94
nous	14.84
éviter	14.16
peur	12.89
religion	12.15
notre	11.69
communauté	10.72
tout	10.6
entre	9.93
stigmatisation	9.86
falloir	9.83
faire	9.12
acte	8.24
islamophobie	8.18
terroriste	7.95
je	7.88
foi	7.84
terrorisme	7.81
criminel	6.99
islamisme	6.93
barbarie	6.88
raccourci	6.86

Tableau 12: Co-occurents d'*amalgame* dans le corpus « *Islam\** » (2014-2018)

estimé qu' il ne fallait pas faire " d'	amalgame	" et avancé que cette succession d' attaques à
débarqué dans leur vie . Afin d' éviter tout	amalgame	, sa famille tient à préciser " Dans
en était rien . Il y a eu un	amalgame	que je comprends . " Craignant une sorte de
eu les dents du fond qui baignaient tant les	amalgames	et stigmatisations étaient au rendez-vous d' un cocktail d'
de manière consciente ou par paresse intellectuelle sur l'	amalgame	. Je n' invente rien . Ma vision de
En sortant de l'	amalgame	. En ouvrant vraiment les oreilles , les yeux
» avant de se distancier de toutes formes d'	amalgames	« qui puissent confondre appel à la foi et
Amalgame pour	amalgame	, le bourgmestre a -t-il également manqué de finesse
, citoyens et intellectuels . Afin d' éviter les	amalgames	et les diatribes contre l' islam , et surtout
Le Soir du 10 juillet ) leur crainte des	amalgames	. « Ce qui se passe au Proche-Orient est
caricatures de Mahomet est tombée à pic . L'	amalgame	islam-intégrisme-terrorisme lui a valu cette année -là de remporter
	amalgames	? Evidemment . Y a -t-il là de quoi
a mis en garde publiquement contre les risques d'	amalgames	à l' encounter des musulmans de Belgique «
la communauté musulmane en Belgique ? Pour éviter tout	amalgame	, le mot « Daesh » a remplacé «
Le terrorisme et les	amalgames	qu' il suggère n' ont toutefois pas éclipsés les
population est d' origine étrangère . Le risque d'	amalgame	est grand . Et la peur de l' autre
» Et les membres de EMBEM de refuser les	amalgames	, et toute responsabilité morale d' un problème sur
a une majorité stable et crédible , pas un	amalgame	hétéroclite de tous les votes négatifs, ce sera
de l' Exécutif des Musulmans de Belgique fatigué des	amalgames	qui réagissait aux propos tenus par le leader de
. Il faut expliquer , rassurer et combattre les	amalgames	qui ne manqueront pas d' être faits » ,
et qui sont français . On va stigmatiser par	amalgame	l' ensemble des musulmans ? Non ! Il faut
on ait interdit le prêcheur . « Mais l'	amalgame	est fait ... » , déplore l' une d'
offensive israélienne à l' époque sur Gaza . L'	amalgame	est stupide , injuste , nauséabond , mais aussi
Pour les observateurs de l' Egypte , ce dangereux	amalgame	pourrait mener à un engrenage incontrôlable . « Les
du communautarisme politique qui pratique l' insulte et l'	amalgame	pour éviter de débattre de problématiques sérieuses comme l'
risque que ce même genre de simplismes et d'	amalgames	n' attisent les tensions dans notre pays . Or
erreurs et	amalgames	tenus par Marie-Cécile Royen , tout au long de
ailleurs l' ensemble de cet article , rempli d'	amalgames	, de raccourcis fallacieux et de contre-vérités . Des
l' Occident encourage l' essor , le risque d'	amalgame	est trop grand .

Figure 36: Extrait du concordancier d'amalgame dans le corpus « Islam\* » (2014-2018)

La figure de l'amalgame fait partie des stratégies discursives pour dissocier islam et terrorisme, qui se retrouvent dans plusieurs discours publics post-attentats. Elle prend place à côté de la collocation « l'islam est une religion de paix » et les phrases prédictives négatives de dissociation, du type « l'islam n'est pas X » :

visionnent sur Internet . Je leur explique que l'	islam est une religion de paix	et qu' elle n' a rien à voir avec
ici depuis une dizaine d' années . « L'	islam est une religion de paix	. A Béziers , je connais des femmes qui
arabo-musulmane peine parfois à rappeler quelques évidences l'	islam est une religion de paix	; l' Etat islamique est le fait d' une
n' est pas le discours apologétique mode " l'	islam est une religion de paix	et d' ouverture " qui convaincra quiconque qu' un
dialogue interreligieux " . D'autant plus que le véritable	islam est une religion de paix	. Français ne s' arrête pas en si bon
prophète Mahomet ont galvanisé les jihadistes . " L'	islam est une religion de paix	les frères , mais c' est avant tout une
« L'	islam est une religion de paix	! »
n' ont rien compris à l' islam . L'	islam est une religion de paix	qui prêche le respect de tout le monde ,
prophète Mahomet ont galvanisé les jihadistes . " L'	islam est une religion de paix	les frères , mais c' est avant tout une
innocents . C' est n' importe quoi . L'	islam est une religion de paix	et non pas de violence , mais les djihadistes
religion , qui l' instrumentalisent , alors que l'	islam est une religion de paix	» , ajoute -t-il . Dès lors , même

Figure 37: Extrait du concordancier de islam est une religion de paix dans le corpus « Islam\* » (2014-2018)

Le vrai	islam n'est pas	extrémiste
Notons également que l'	islam n'est pas	du tout touché par cette défiance, ce qui
l'	islam n'est pas	le seul à devoir se remettre en question.
notre rêve. Il faut répéter partout que l'	islam n'est pas	cela, que c'est une religion du pardon
s'arrêtent pas. Les gens pensent que l'	islam n'est pas	compatible avec nos valeurs ? Mais la vision que
Nigériens. Les choses changent très vite, l'	islam n'est pas	figé. »
a plus guère de chômage. « Si l'	islam n'est pas	politique, il n'est rien », disait
l'immigration » et 56 % dans « L'	islam n'est pas	compatible avec la République ». La « zemmourisation
du Vile siècle, même sous Mohamed, l'	islam n'est pas	encore cette religion dogmatique, l'islam n'est
guerriers, ceux qui appellent au djihad. L'	islam n'est pas	seulement une religion de paix. C'est une
plus précarisées, développer une réflexion critique sur l'	islam n'est pas	la priorité. Pour certains, comme les convertis
à ce que pensent beaucoup de gens, l'	islam n'est pas	la religion la plus pratiquée dans le monde même
. Même si, dit -elle, « l'	islam n'est pas	un sujet récurrent dans mes romans », l'
suffit à prouver, en effet, que l'	islam n'est pas	la cause majeure des événements. Par contre,
de Jean-Marie Le Pen explique toujours docilement que l'	islam n'est pas	compatible avec la république et susurre en buvant son
! Évidemment l'	islam n'est pas	organisé comme l'Eglise catholique, c'est donc
-t-il. On ne peut pas dire que l'	islam n'est pas	du tout responsable du wahhabisme. Avec tout le
qu'artiste, c'est de dire que l'	islam n'est pas	universel. Et que, oui, il existe
et réforme son islam. En France, l'	islam n'est pas	un problème, l'islam a un problème
la mosquée sacrée de La Mecque. Mais l'	islam n'est pas	la seule religion iconoclaste, loin de là
critiquer l'islam en tant que religion ( l'	islam n'est pas	une personne ).
% des sympathisants UMP pour affirmer que « l'	islam n'est pas	compatible avec la république française ».
au plan politique, résumant -ils. « L'	islam n'est pas	responsable des attentats de Paris et de Bruxelles,
L'	islam n'est pas	la seule obsession qui pousse le polémiste français à
L'	islam n'est pas	la 1re religion parmi les immigrés, selon l'
peu que je lisais me faisait comprendre que l'	islam n'est pas	si éloigné du christianisme. C'est mon approche

Figure 38: Extrait du concordancier d'islam n'est pas dans le corpus « Islam\* » (2014-2018)

Les expressions de dissociation sont à ce point figées qu'elles génèrent un contre-discours, comme le montrent les exemples suivants :

81. Les Belges musulmans doivent dire plus fort à quel point ils sont solidaires de ce qui arrive chez nous. Ils ne peuvent pas se contenter de dire que les attentats, ce n'est pas l'islam, que le terrorisme et l'islam radical, cela ne les concerne pas. Cela les concerne directement parce que leur pays, la Belgique, est concerné, parce qu'ils sont citoyens de ce pays. Malheureusement, je crains que l'on vive l'effet inverse, surtout à Bruxelles (« Les attentats ne doivent pas faire craindre une guerre civile », Le Vif/L'Express, 25 mars 2016).

Or ce n'est pas parce que le mot *islam* ne se retrouve pas systématiquement dans le cotexte d'*attentats* qu'ils ne sont pas liés. En effet, le pic d'utilisation d'*islam* en 2015, et plus particulièrement dans l'après-attentats, s'explique par un débat sociétal global autour de la

nature de cette religion, son adaptation au contexte européen, un retour sur son histoire, un focus sur le phénomène des conversions. Pour avoir une idée de la manière dont se déroule de débat dans la presse écrite on peut avoir recours, outre les co-occurents (voir le tableau 3), au concordancier, qui nous montre les cotextes dans lesquels le mot est utilisé. Vu la taille de notre corpus il est difficile de se pencher sur toutes les occurrences d'*islam* en 2015, mais le concordancier nous donne une idée des thématiques abordées :

82. Le patron de la Sûreté de l'État a plaidé samedi pour un « islam belge », dans une interview accordée au Standaard. Il estime que la formation d'imams en Belgique et des mosquées qui fonctionnent sans intervention étrangère permettraient d'endiguer la radicalisation (« Nous avons besoin d'un islam belge », La Dernière Heure, 26 janvier 2015).

83. « On peut le craindre, en effet. La jeunesse n'est pas à l'abri. Elle n'est pas protégée de ces actions. Il faut dire haut et fort que l'islam, ce n'est pas ça. L'islam, c'est la paix et l'amour » (« La Belgique non plus n'est pas assez dure », La Dernière Heure, 11 janvier 2015)

84. Le Centre islamique et culturel de Belgique confirme ce regain d'intérêt pour la religion. « Il y a eu une surmédiation de l'islam avec les attaques en France. Les personnes veulent donc en savoir plus sur cette religion », affirme Mohamed Galaye, directeur de l'Institut islamique européen à Bruxelles. Les musulmans ont été assimilés, à tort, aux terroristes et aux événements de Charlie Hebdo. Beaucoup se sont sentis stigmatisés, victimes d'une injustice. Ils viennent au centre avec de nombreuses questions. Que dit le Coran ? Est-ce qu'il y a de la violence dans le Coran. Il y a aussi des non-musulmans qui viennent poser des questions » (« Les ventes du Coran explosent », La Dernière Heure, 12 février 2015).

En bref, les périodes post-attentats sur le sol européen donnent lieu à une discussion continue dans laquelle sont bien représentés les appels aux musulmans modérés, la figure de l'amalgame et les tentatives de dissociation avec le terrorisme.

Cette partie nous permet de conclure que, dans la couverture francophone de faits liés à l'islam, les journalistes privilégient une énonciation pédagogique qui donne à voir divers aspects de l'islam, dans ses dimensions géographique et historique, culturelle et culturelle. Confrontés à des événements violents liés à l'islamisme radical ou à des formes fondamentalistes de la pratique religieuse, les médias ont des stratégies d'atténuation et de dissociation qui reviennent de manière presque rituelle. La couverture, notamment dans les périodes post-attentats, se caractérise également par le fait de donner la parole à des acteurs politiques ou institutionnels qui appellent à la construction d'un islam nouveau, plus en phase avec les valeurs européennes. La question de l'islamophobie, on l'a vu, occupe également une place fondamentale et s'éloigne de la représentation qui en est faite dans les médias français, où le débat sur le sens du mot prend parfois le dessus. À ce sujet, on note que les journalistes belges ont leurs sources auprès d'un panel réduit d'acteurs représentant l'islam organisés en associations sans but lucratif, à qui ils confèrent une expertise pour relater la situation des musulmans en Belgique. Comme l'ont montré De Changy et al., la question du choix des représentants communautaires est particulièrement délicate pour les journalistes : « D'un côté, les journalistes sont confrontés à la structure non hiérarchique de l'islam et à l'absence d'autorité religieuse "agrée" par l'ensemble des musulmans. Se pose alors de façon cruciale le problème des porte-parole légitimes de la communauté et de sa représentation. Quelle parole est légitime ? » (De Changy et al. 2006 : 53). Laurye Joncret (2023) avance que ce recours aux sources communautaires et associatives musulmanes s'inscrit dans une stratégie d'atténuation mise en place par les journalistes, pour éviter la montée d'un discours potentiellement réducteur à l'égard de l'islam et des musulmans.

Globalement, le corpus montre une vigilance particulière dans la mise en mots, un souci d'éviter les amalgames et d'équilibrer l'image négative de l'islam qui circule dans d'autres discours sociaux. Nous verrons dans la section 4 que les entretiens avec des journalistes confirment ces résultats.

#### **4. Le travail journalistique dans la couverture de l'actualité liée à l'islam**

À partir du repérage des signatures présentes dans le corpus de presse (33 signatures différentes), les journalistes les plus fréquemment signataires d'articles sur le sujet ont été contactés. La production des articles comprenant une mention explicite à l'islam (et des variations du mot) oscille entre 420 et 22 articles par journaliste. Les contacts ont été pris avec les personnes ayant écrit, sur l'ensemble de la période, un minimum de 35 articles, ce qui représente 18 journalistes (11 hommes et 7 femmes). Onze d'entre eux (8 hommes et 3 femmes) ont fait l'objet d'un entretien qualitatif semi-dirigé (Tableau 13).

L'objectif des entretiens était triple : comprendre la carrière du ou de la journaliste et la manière dont l'objet islam est devenu un sujet journalistique dans leur carrière ; la connaissance de l'islam acquise et construite personnellement et professionnellement et, enfin, les enjeux de couverture médiatique. Les entretiens ont été menés en 2021 en ligne.

Les entretiens ont fait l'objet d'une analyse thématique. Ils permettent de proposer un ensemble de pistes de compréhension des représentations et des pratiques journalistiques liées à la couverture médiatique de l'islam par les journalistes.

Trois points structurent cette partie de nos résultats. Le premier analyse les identités et les trajectoires des journalistes du corpus ; le second analyse les manières dont la couverture médiatique de l'islam se trouve aux prises avec les contraintes journalistique et médiatique et, enfin, le troisième aborde les enjeux de l'écriture de l'islam à la lumière des contraintes du débat public.

Code	Sexe	Rubrique de couverture principale liée au corpus	Média(s) pendant la période couverte
J1	H	International	La Libre
J2	F	Société	Le Soir
J3	H	International	La Libre
J4	F	International ; puis société	Le Soir
J5	F	Société	Le Vif
J6	H	International	Le Soir
J7	H	International	Le Soir/indépendant
J8	H	Société/local	La DH
J9	H	International	Le Soir
J10	H	Société/local/judiciaire	La DH
J11	H	International	Le Vif

Tableau 13: Les informatrices et informateurs

#### 4.1 Identités et trajectoires plurielles des journalistes

La composition de notre corpus d'entretiens a révélé deux figures journalistiques principales amenées à couvrir l'actualité liée à l'islam : les journalistes des services internationaux et ceux et celles travaillant pour les rubriques société ou locale. Cet état de fait constitue le premier point de l'analyse et permet, ensuite, de mieux comprendre comment l'islam est devenu (ou non) une forme d'expertise dans la carrière des journalistes et, enfin, comment ils ont sédimenté des connaissances et structuré leurs réseaux, notamment de sources, à ce sujet.



#### **4.1.1 L'islam dans deux mondes : le localier/société et le journaliste international**

Une différence de taille sépare les individus de notre corpus selon l'aire géographique qu'ils couvrent. Dans les signataires repérés, deux profils distincts ont émergé : d'une part les journalistes travaillant pour les rubriques internationales et qui ont majoritairement une carrière comme reporter à l'étranger, correspondant ou analyste des enjeux internationaux, notamment l'islam politique à l'international; d'autre part, les journalistes assignés aux rubriques société et aux informations locales, qui ont été confrontés à l'islam au travers de la couverture soit des quartiers et des communes, soit des attentats notamment sur le sol belge. Les deux profils ont construit des rapports singuliers à notre objet de recherche, liés à la focale choisie selon leur rubrique ; ils ont aussi de ce fait des parcours distincts de socialisation non seulement au journalisme, mais aussi à la couverture de l'islam (voir 4.1.2).

La socialisation de ces profils montre une diversité évidente des récits de choix, d'entrée dans le métier et des parcours qui vont les mener à la couverture de l'islam. Pour raconter leur choix de carrière, certains évoquent l'affaire du Watergate, d'autres leur attrait pour l'histoire et la géographie ou encore leur appétence à raconter des histoires. Ces narrations de l'aspect vocationnel sont semblables aux autres enquêtes sur les carrières des journalistes (Pereira 2020 ; Bastin et Machut 2016). Divers motifs sont ici évoqués et se rassemblent autour de deux explications majeures qui évoquent, d'une part, les valeurs du métier et/ou la détermination individuelle, et d'autre part, les concours de circonstances et les effets d'opportunité.

##### **Valeurs du métier et détermination individuelle**

Plusieurs informateurs et informatrices racontent leur envie initiale d'être journaliste comme une voie déterminée non seulement par les représentations qu'ils et elles se font ou se sont faites dans leurs jeunes années, mais aussi par des déterminations personnelles et familiales. Ce

premier ensemble d'explications raconte et/ou reconstruit une logique à leur entrée dans le journalisme. Cet ensemble se distingue assez nettement d'un second groupe d'explications qui met plutôt en avant le hasard et les opportunités.

L'une des explications mobilisées par les journalistes pour expliquer leur entrée dans le journalisme, et notamment la rubrique pour laquelle ils et elles travaillaient au moment du corpus, renvoie aux valeurs du métier, à son importance, au sens qu'il donne à la vie professionnelle, à l'engagement (Le Cam et Ruellan 2017). J1, homme journaliste analyste de l'actualité internationale, raconte ainsi sa « vocation » pour son métier, alimentée dès l'origine par son appétence pour les grandes affaires journalistiques :

« J'ai très tôt voulu être journaliste, quand il y a eu l'affaire du Watergate, j'ai été fasciné par le travail que pouvaient faire les journalistes d'investigation du *Washington Post* » (J1, homme, international).

Les valeurs et surtout l'importance sociale et sociétale du journalisme sont régulièrement invoquées, comme par exemple le rôle que le journaliste peut jouer pour son pays (voir citation suivante J10) ou l'émotion que pratiquer le métier peut susciter (voir citation suivante J4) :

« Je voulais vraiment être utile à mon pays et bon voilà apporter, heu, voilà, mettre du sens quoi » (J10, homme, local).

« Et du coup j'ai vraiment pris conscience à travers cet exemple-là, enfin c'est juste une anecdote, à travers tout le travail qui a été fait par mes collègues [que] je regardais au quotidien, au jour le jour de réaliser l'impact que ça a sur les journalistes qui interviennent après en radio, en télé, etc. et donc à ce moment-là j'ai aussi découvert l'adrénaline d'un quotidien et donc je voulais me rapprocher au plus proche de la création d'information à la base » (J4, femme, pigiste, international).

Le journalisme international fait lui aussi rêver quelques informateurs et informatrices. Sa représentation charrie des images fortes de voyages, d'analyses géopolitiques et des grands événements du monde. La narration du choix du journalisme peut aussi être racontée par ce prisme, à savoir l'intérêt, plus fort que tout, pour un territoire ou un enjeu international :

« Dès que j'ai quitté l'école d'interprète, j'ai commencé à travailler pour des journaux en Belgique et un an plus tard, je suis parti en Amérique latine et en Amérique centrale et là j'ai commencé, j'ai travaillé pour un journal local espagnol et un local, le "Journal des expatriés américains", et en même temps j'étais correspondant d'un certain nombre de journaux français et belges et suisses dans un contexte où l'Amérique centrale était absolument nulle part, c'est-à-dire que personne ne lisait à l'époque, c'était au début des années 1970 » (J7, homme, international).

Les rêves de rejoindre les rubriques justice ou société sont moins fréquents. Mais l'appétence déterminante pour l'écriture, les récits et les individus (qui constituent des socles centraux de l'engagement chez les jeunes journalistes) constitue aussi un motif important pour les journalistes locaux ou judiciaires et pas seulement pour les journalistes des rubriques internationales. J8 raconte :

« Je me suis rendu compte que ce qui m'intéressait plus en tant que rédacteur c'était raconter des histoires, quelle autre spécialité que la chronique judiciaire ou le fait divers pour raconter des histoires ? En gros, on sort un petit peu de la presse calibrée à base de conférences de presse, à base de communication, à base de chargés de com qui au bout des années devient extrêmement lassant et le fait divers et la chronique judiciaire offrent des moments de vérité que l'on trouve peu ailleurs dans le journalisme » (J8, homme, local).

Cette palette explicative des raisons pour lesquelles les journalistes s'attachent au métier, le choisissent et s'y inscrivent plus ou moins durablement (voir sur ce sujet Le Cam, Libert et Ménalque 2021 ; Libert 2019 ; Le Cam et Ruellan 2017) se tisse par ailleurs avec des déterminants sociaux importants liés aux relations personnelles ou à l'entourage familial. J6 a rejoint le journalisme à la suite d'une certaine forme de fascination pour le monde professionnel de son beau-père quand il était étudiant :

« Il se fait que ma première petite-amie, quand j'avais 17 ans, petite-amie sérieuse, était la fille d'un très célèbre journaliste à l'époque, on est dans les années 70 hein, j'ai malheureusement l'âge que j'ai, et donc c'était la fille de Philippe Toussaint qui était chroniqueur judiciaire au *Pourquoi Pas* » (J6, homme, international).

La détermination familiale, comme dans d'autres secteurs (Bonvalet et al. 1993), est parfois évoquée. Un journaliste dont la carrière s'est réalisée majoritairement dans les rubriques et services d'information internationale ou européenne raconte sa vocation par un effet de mimétisme et d'accord avec la situation paternelle initiale. Parlant de son père, il raconte qu'« il était journaliste au Liban à l'époque dans plusieurs quotidiens en langue française, voilà » (J9, homme international). Cela va finalement constituer une sorte de modèle.

Ces récits racontent donc certains déterminants qui constituent des repères dans la narration biographique (Demazière, 2007), mais la majeure partie des entretiens raconte aussi et surtout des hasards et des opportunités attrapées au moment de l'entrée dans le métier ou en cours de carrière.

### **Concours de circonstances et effets d'opportunité**

L'affectation des journalistes dans des services/rubriques spécifiques ne se fait pas toujours par choix, elle se produit aussi très

fréquemment en fonction de l'organisation de la salle de rédaction, des services, des mobilités professionnelles, des attentes de la hiérarchie et des orientations éditoriales. Le récit de l'arrivée dans un service (international ou société) est souvent évoqué comme un concours de circonstances liées, par exemple, à l'actualité :

« Je suis allée une semaine au journal et là, concours de circonstances en ma faveur, concours de circonstances assez dramatique mais il y a eu les attentats de Boston. Ça a duré une semaine, la couverture intense [...] C'était durant le marathon et donc je suis arrivée le lundi, j'ai directement commencé à travailler là-dessus parce qu'ils savaient que j'avais habité aux États-Unis et que je parlais anglais et tout. Donc il m'a mis là-dessus et puis en fait le correspondant aux États-Unis était absent cette semaine-là, donc le correspondant a pu assurer les deux premiers jours et puis après, il partait en vacances et donc c'est moi qui me suis retrouvée avec le sujet durant toute la semaine. Du coup j'ai beaucoup bossé, et puis, [le chef de service m'a dit] "Ok c'est bon tu as passé le test quoi". Et j'ai commencé à travailler en juillet quand j'avais fini mes cours » (J4, femme, pigiste, international).

Cet effet d'opportunité (le correspondant part en vacances/n'est pas là) est une explication plusieurs fois évoquée pour expliquer les parcours vers l'information internationale :

« Je crois qu'il était genre 15h, et il me tombe dessus dans le couloir et il me dit "[prénom de J4], il se passe un truc au canal de Panama, on va en faire une pleine page c'est pour toi". À 15h, je dois faire une page complète sur un truc que je n'avais jamais lu ni d'Ève ni d'Adam, que oui il y a des tractations politiques pour en fait recreuser ce canal de Panama » (J4, femme, pigiste, international).

« Depuis 2009 que je travaille pour le service international et en particulier sur les questions de, en tout cas, les sociétés islamiques.

Au départ, je suis rentré dans ce service pour faire un remplacement d'un journaliste qui était parti faire une mission au niveau de l'Union européenne et donc là j'ai plus couvert l'Orient encore, c'était le Pakistan, c'était l'Afghanistan et notamment la mission de l'OTAN, voilà, dont on parlait beaucoup à ce moment-là. En fait il y a, l'année d'après, il y a eu un départ et donc je suis resté là au service International, il y a eu un départ de notre chef inter et en fait se posait la question de reprendre les attributions qu'il avait, notamment le Proche-Orient, voilà. Et puis, moi j'ai demandé parce que ça m'intéressait de couvrir tout l'espace arabe et donc aussi le Proche-Orient » (J3, homme, international).

Les modalités de gestion des responsables de rubrique et des services et l'histoire des réorganisations internes jouent un rôle important :

« Pendant 5 ans, j'ai été correcteur au *Soir*, et au bout de 3 ans ils ont décidé de, pas de fusionner, mais enfin de faire travailler les correcteurs au sein même de la rédaction, sinon c'était dans un bureau dans un autre étage. Et à partir de ce moment-là, je côtoyais des journalistes, etc. À force de corriger leurs bêtises, j'ai eu envie d'en écrire aussi quoi. Forcément avec les études que j'avais faites aussi, c'était certainement quelque chose de prévisible. Bon je suis rentré aussi par la petite porte au service mise en page, coordination, je pouvais faire des petits articles à côté, je faisais des critiques TV » (J6, homme, international).

« Donc moi à ce moment-là j'ai été transféré en société pour reprendre ces deux sujets [religion et famille] » (J2, femme, société).

J6 va progressivement, par des opportunités qu'il se crée ou se voit octroyer, trouver une place en interne et rejoindre le service international de son média. Ces mobilités internes sont parfois

proposées directement aux journalistes, qui racontent alors les raisons de leur choix :

« À ce moment-là, la journaliste qui était responsable du sujet asile et migration en société elle a changé de rubrique, donc il y avait un trou et donc il n'y avait personne au *Soir* qui couvrait l'asile au moment où il y avait la crise de l'asile et donc ils m'ont proposé de changer de service. Et j'ai vraiment hésité parce que je connaissais les conditions de travail dans l'autre service qui étaient nettement moins bonnes que les miennes mais le sujet me portait tellement, était tellement fort dans mes tripes que du coup je l'ai fait, donc j'ai changé de service et donc j'ai repris l'asile et la migration au service société. J'ai dû changer de service genre en octobre ou en novembre, un truc comme ça, 2015 et je suis restée sur ces sujets-là jusqu'en juin 2016 » (J4, femme, société/local).

La spécialisation rapide ou progressive des journalistes dans les rubriques ou services d'informations internationales ou de société/locale est donc expliquée soit en évoquant des éléments structurants et déterminants pour l'individu, soit en faisant référence à des hasards de la vie, de l'organisation médiatique et des choix et attentes des collègues. De façon encore plus spécifique, l'intérêt pour les questions autour de l'islam et la construction d'une expertise journalistique pour ce domaine sont évoqués un peu de la même manière, entre volonté initiale et hasards de la vie :

« Mais je ne peux pas dire que j'étais un passionné du Proche-Orient, disons que quand on m'a demandé "est-ce que tu veux être second couteau sur un dossier ?", j'ai dit ben heu oui, le Proche-Orient ça me plaît bien, mais j'aurais tout aussi bien pu dire heu les pays de l'Est, ce qu'on appelait encore l'Union soviétique, parce que c'est notamment là-dessus que j'avais fait mon mémoire, donc ça aurait pu être ça aussi » (J6, homme, international).

L'intérêt est enfin évolutif, en fonction, d'une part, de ses expériences professionnelles :

« Quand j'étais aux études, je rêvais plus de couvrir l'actualité internationale. J'ai évolué là-dessus en fait, je me suis rendu compte qu'au niveau international quand on est journaliste au *Soir* ou n'importe quoi, c'est du travail de desk, du travail de dépêche, du travail de coup de fil, mais le travail de terrain en Belgique, il est fascinant parce qu'en fait il y a très peu de travail journalistique sur le terrain tout court, parce que les conditions sont ce qu'elles sont parce qu'il n'y a pas beaucoup de journalistes et donc voilà, ça, c'est mon cheminement » (J10, homme, local).

D'autre part, cet intérêt varie aussi selon les assignations à certaines rubriques. J4 débute ainsi sa carrière à la rubrique international avant d'être affectée au service société. Dans les deux espaces, elle considère avoir traité de l'islam avec en premier lieu un intérêt pour les migrations, puis au niveau local un traitement médiatique de la religion musulmane en Belgique.

Notre corpus d'entretiens regroupe donc deux populations de journalistes qui ont des conceptions singulières des enjeux de l'islam. Il y a d'une part les enjeux de la couverture de l'islam politique, tel que ce journaliste pour un service international le rapporte :

« C'est souvent plutôt via le prisme politique évidemment qu'on peut avoir à traiter de l'islam. Je pense par exemple à la situation en Irak, évidemment qu'il y a une forte opposition entre la communauté sunnite, enfin certains membres sunnites et certains membres de la communauté chiïte, ça amène évidemment à s'informer, à devenir un peu spécialiste de questions d'islam de façon générale. Même chose évidemment au Levant ou en Syrie, mais à la base, ce sont plus les événements politiques, les guerres évidemment, les élections qui suscitent les reportages ou les articles mais avec une dimension religieuse évidemment importante dans ces pays-là » (J11, homme, international).



D'autre part, tout un ensemble de journalistes pour qui l'islam est davantage lié aux questions d'immigration, voire d'intégration et de vie dans le territoire belge :

« Ce qui me choque moi, c'est le peu d'intérêt des Belges pour l'immigration turque et marocaine qui a tant fait pour le pays et pour Bruxelles. Et ce n'est que depuis quelques années seulement qu'on s'intéresse à ça et qu'on essaie de mettre en valeur le travail qui a été fait, mais aussi de s'intéresser aux problèmes qui sont liés à cette immigration qui ne s'est pas toujours intégrée sous certains aspects, enfin notamment la communauté turque, les migrants turcs de la première heure beaucoup ne parlent toujours pas le français, ni le néerlandais. C'est quand même impressionnant 50 ans après (...) » (J1, homme, international).

Ces deux rapports distincts avec les enjeux liés à l'islam configurent fortement les couvertures médiatiques et s'illustrent particulièrement dans le vécu des journalistes, dans leur travail quotidien et dans les manières très diverses d'envisager leur rôle et leur travail journalistique en regard de cette thématique.

#### **4.1.2 La construction d'une expertise journalistique sur l'islam**

D'où leur est venu l'intérêt pour la couverture des sujets liés à l'islam ? Comment se sont progressivement constituées les expertises journalistiques des informateurs et informatrices sur le sujet ? Évidemment, le travail dans une rubrique spécifique contraint le ou la journaliste à s'intéresser à des sujets très divers, mais dans un domaine spécifique ; la rubrique angle et cadre le sujet et compose avec la personnalité de celle ou celui qui écrit (Sourp 2010). J1 le raconte simplement : « Donc c'est pour ça sur le traitement de l'islam de mon côté, c'est souvent par le prisme de l'actualité internationale que je le traite » (J11, homme, international). Pour la rubrique société ou

informations locales, l'explication passe parfois par l'intérêt pour la couverture médiatique du domaine judiciaire :

« J'ai travaillé environ 7 à 8 ans en tant que journaliste en presse locale. C'est là que je me suis spécialisé dans le domaine judiciaire. Je suis ensuite arrivé en Belgique en 2014 où j'ai travaillé à la DH pendant 4 ans, où je m'occupais également des affaires judiciaires, et c'est via ce suivi que je me suis intéressé à la thématique djihadiste qui a occupé une grosse partie de l'actualité en Belgique pendant de longues années. Mais maintenant c'est un petit peu fini, et ça fait du bien à tout le monde » (J8, homme, local).

Le statut à l'interne dans l'entreprise médiatique est aussi un facteur explicatif : « Comme chef du service, j'avais aussi la charge de la couverture de tout ce qui concernait le Moyen-Orient, Israël et l'Iran, ce qui m'a amené évidemment à parler de l'islam » (J11, homme, international).

Apparaît une ligne de fracture extrêmement importante entre les entretiens de notre corpus. La rubrique d'appartenance explique de façon très contrastée les chemins par lesquels les journalistes vont passer : l'expertise sur l'islam d'un reporter à l'étranger est très différente de celle construite dans les communes bruxelloises par des journalistes couvrant le monde judiciaire, les attentats ou les religions en Belgique. Le corpus d'articles analysés dans la première partie reflète peu cette distinction qui est révélée de façon évidente par les entretiens. Pourtant, cette démarcation est fondamentale dans les représentations de l'islam et surtout dans la couverture réalisée par les journalistes sur le sujet. Nous le verrons dans les parties suivantes, mais l'accès au terrain est très difficile sur ces questions à l'étranger et c'est parfois aussi le cas dans la couverture de l'information locale. L'accès aux informations passe par des intermédiaires différents (les prochaines pages préciseront cette distinction ici caricaturale) : agences de presse internationales et *fixers* d'un côté/ institutions locales, population locale de l'autre.

## S'approprier un sujet

Comment est apparu le sujet « islam » dans le contexte professionnel des informateurs et informatrices ? Deux explications sont majoritairement données. La première renvoie au fait que l'islam rejoint des intérêts personnels antérieurs et vient ainsi combler une appétence pour l'explication, l'analyse. La seconde se base sur l'émergence dans l'actualité d'événements qui poussent journalistes et rédactions à s'y intéresser, internationaux comme nationaux.

La première explication permet aux journalistes de croiser leur intérêt pour le sujet à une disposition antérieure, comme l'évoquent J1 et J3 :

« Je reprends mon intérêt que j'avais eu à la fin de mes études en criminologie : mon mémoire était sur le terrorisme, pas sur le terrorisme arabe, palestinien à l'époque, mais plutôt sur les Brigades rouges, la faction Mer rouge et le Front de libération du Québec. Donc je m'intéresse à ce moment-là [J3 évoque les attentats du 11 septembre 2011], je me dis : "Mais qui sont ces gens ? " Parce que ce sont des actes de terreur qui ont été commis, parce qu'il y a eu les attentats de Londres, de Madrid qui ont suivi, donc on a une série inépuisable d'attentats (...) » (J1, homme, international).

« Ça m'a toujours intéressé... alors je ne peux pas vous dire à quand ça remonte mais c'est un intérêt général pour la culture islamique, des sociétés musulmanes, pour voilà, une espèce de... avoir une ouverture à une autre culture. En tout cas une culture qui nous est proche aussi et l'idée que j'avais c'était de construire des ponts. Voilà, d'une certaine manière entre nos propres représentations et les représentations qui se trouvent dans ces sociétés. Et essayer de rapprocher des points de vue voilà, c'est peut-être, ça paraît ambitieux, mais l'idée c'était ça, c'était de faire dialoguer ces deux cultures » (J3, homme, international).

Cet intérêt antérieur pour la culture musulmane ou pour le terrorisme se mêle aussi à une appétence pour les perspectives analytiques et une évolution progressive des enjeux de couverture :

« Parallèlement j'écrivais des papiers, notamment des chroniques au *Soir* depuis 2006, je crois, et par exemple ma première chronique c'était une chronique sur le droit du blasphème, donc ça commençait bien et ça m'a évidemment amené assez régulièrement je pense, pas trop mais quand même, à aborder ces questions et la question de la religion je la voyais souvent dans le cadre de la défense de la liberté d'expression, la défense du journalisme, de l'indépendance journalistique, c'était dans cette relation et pas seulement la question de l'islam parce que je travaillais sur l'ensemble des religions et c'est un peu comme ça que je suis arrivé aujourd'hui en ayant rédigé un certain nombre de rapports ou de manuels par exemple, mais qui m'ont amené ces dernières années à travailler essentiellement sur le terrorisme et donc d'une certaine manière sur des questions qui tiennent à l'extrémisme d'aspiration religieuse [...] je travaille davantage sur les questions qui [touchent] à l'islam indirectement par le biais de la violence, donc c'est pas une vision très équilibrée si j'ose dire, puisque par définition je travaille moi essentiellement maintenant sur les questions liées au terrorisme, voilà en long, je ne sais si c'est en large (rire) mais en long ... » (J7, homme, international)

Cela peut aussi constituer une opportunité de carrière, un défi :

« Après mon congé de maternité, quand je suis retournée au *Vif*, j'avais envie de me lancer un défi si vous voulez, d'aborder une question qui n'était pas encore traitée dans le *Vif*, donc j'ai proposé de faire une couverture sur le réveil de l'islam et ça j'ai la date, c'était le 17 février 1995 » (J5, femme, société).

Le défi peut par ailleurs être relatif à l'envie de mieux comprendre les réalités vécues par les gens :

« La vraie chose qui m'intéressait derrière tout ça c'est pourquoi et comment on en est arrivé là, quoi ? Ça, pour moi, c'était la question justement qui m'intéressait vraiment, qui m'a poussé pendant des années à creuser cette thématique parce que quand on y pense, un gamin qui a été élevé dans le centre de Molenbeek, qui finit par devenir un chef de commando qui va aller tuer des dizaines de personnes sur des terrasses à Paris, ça a un côté tellement dingue, qu'on a envie de comprendre, comprendre les choix qui sont derrière, le cheminement, voilà, c'est cette curiosité-là qui me poussait » (J8, homme, société/local).

La seconde explication à leur intérêt pour les questions liées à l'islam est justifiée par l'apparition dans l'actualité d'événements internationaux majeurs et notamment des attentats (J1, homme, international) ou de la crise migratoire :

« Un autre élément fondateur quand même ce sont aussi les attentats de New York, 2001. C'est un choc évidemment pour tout le monde. Pour moi aussi comme journaliste, voir ce qui se passe et au nom de quel islam on peut tuer autant de personnes. [...] Donc je commence à m'intéresser à la fois au terrain afghan, mais aussi au terrain belge pour se demander mais comment ça se fait qu'on a laissé des gens qui se sont radicalisés en Belgique, qui ont été tués en Afghanistan, heu à 5 ou 6000 kilomètres d'ici et qui ont finalement eu un impact géopolitique assez important, très important sur toute la région » (J1, homme, international).

Ce sont cependant les enjeux tissés entre international et local qui permettent à certains journalistes d'expliquer l'importance médiatique de cet intérêt pour l'islam.

Ainsi, la montée de l'extrême-droite en Europe sert de levier médiatique :

« Je me suis quand même retrouvée à couvrir des sujets sur la montée de l'extrême droite en Europe et peut-être que ces articles apparaissent dans votre corpus parce que d'une façon ou d'une autre, à travers le traitement de l'extrême droite, il y a la question de l'islam qui apparaît parce que reprise dans le discours nationaliste » (J4, femme, international/société).

J4 raconte la route des Balkans et le fait qu'elle insiste beaucoup pour partir en reportage en Serbie, ce qu'elle obtient. Pourtant, au retour, elle se rend compte que son actualité internationale s'incarne aussi dans un parc à Bruxelles :

« Mais en fait, à Bruxelles il y avait le parc Maximilien et du coup j'étais partie de Bruxelles pour aller découvrir et raconter ce qu'il se passait dans les Balkans, et plus j'avancais plus je rentrais vers mon pays avec des réfugiés et des demandeuses d'asile qui se dirigeaient dans la même direction que moi » (J4, femme, international/société).

Les attentats au Musée juif de Bruxelles, à Paris, puis à Bruxelles représentent aussi un facteur important d'explication de l'intérêt médiatique autour des questions religieuses pour les journalistes des rubriques société, de ceux et celles qui couvraient habituellement l'information locale, ainsi que de la manière dont elles et ils « ressentent » le métier, le vivent :

« À l'époque, ouais, j'en sentais une certaine fierté oui. Enfin, disons que j'étais content, ce qu'on aime en tant que journaliste quand il y a un gros événement, c'est être au cœur du truc et en savoir plus que les autres, c'est aussi pour ça que j'ai fait ce boulot aussi » (J8, homme, local).

De ce fait, la couverture médiatique de l'islam est fondamentalement liée entre actualité internationale et nationale, mais relève de statuts professionnels (reporters à l'étranger, journalistes de desk à l'international, journalistes locaux ou judiciaires) qui mobilisent des sources et des pratiques professionnelles bien différentes. Les journalistes rencontrés ne parlent pas des mêmes enjeux lorsqu'ils et elles répondent à nos questions. Leur connaissance des enjeux est d'ailleurs fortement soumise à la manière dont ils et elles se construisent leur expertise (ou pas) dans le domaine.

#### **4.1.3 L'islam et la construction de connaissances et de réseaux**

Comme pour tout autre sujet journalistique, la spécialisation et les connaissances sur l'islam se construisent au travers du carnet d'adresses, des rencontres et des lectures. Cet apprentissage est présenté dans les entretiens comme un processus progressif qui s'acquiert par accumulation des expériences de terrain, des rencontres, des informations. Le questionnement sur cette expertise suscite aussi des réflexions sur le rapport tissé avec les sources et le terrain. Peu de journalistes laissent percevoir leur manque d'expertise, mais une journaliste revient sur le peu de connaissances qu'elle avait et ouvre ainsi la voie à la suite de notre analyse liée aux conditions réelles de la pratique.

##### **Construction progressive d'un réseau**

Aucun entretien ne montre une ou un journaliste réellement spécialiste des religions dès le début de sa carrière. La matière est d'ailleurs très rarement objet d'un cursus dans les formations en journalisme et les journalistes issus des disciplines concernées sont peu nombreux (Van Leuven et al. 2019). Les appétences et opportunités diverses que nous décrivions plus haut expliquent bien plus les raisons pour lesquelles les journalistes couvrent cet enjeu qu'une spécialisation précise dans le

domaine. De ce fait, l'apprentissage est long et souvent individuel, fruit de la démarche personnelle du ou de la journaliste pour comprendre le milieu, trouver les bonnes sources et pouvoir travailler efficacement :

« Pour l'islam c'est un peu pareil, mais ça vaut pour le journaliste dans n'importe quelle matière ; quand on débute une matière, il faut, comment dire, lire énormément, donc je lisais absolument tout, il faut avoir les meilleurs interlocuteurs au niveau académique, il faut avoir des gens de terrain, parce que je n'avais pas qu'une personne qui m'informait, ça c'était pour ce numéro spécial, mais par la suite j'ai un peu étoffé ma gamme de contacts dans toutes sortes de milieux et voilà. C'est comme ça que se bâtit une expertise » (J5, femme, société).

La connaissance des écrits des confrères ou consœurs, de l'actualité, mais aussi des ouvrages se combine à la connaissance du terrain qui s'acquiert avec le temps :

« L'idée, enfin, forcément, c'est scanner, au jour le jour en tout cas, c'est scanner les dépêches, c'est lire des opinions, lire d'autres articles, ce sont des contacts aussi avec des chercheurs, avec des ONG. Voilà, c'est un ensemble de choses qui construisent évidemment cette connaissance des lieux et des sociétés et des pouvoirs, et puis de temps en temps des reportages » (J3, homme, international).

« Au début c'était justement en l'absence d'internet, donc d'abord j'ai commencé par tenter de combler mes lacunes parce que j'avais des lacunes en termes de connaissances historiques. Donc j'ai acheté des centaines et des centaines de livres, pas en un jour, mais les premières années, donc je dévorais 5 livres, c'était tous des essais pratiquement, pas de littérature, au moins 5 livres par semaine, en vacances c'était 1 par jour, ça ne devait pas être très très sympathique à l'époque pour ma femme et mes enfants. Et donc voilà, je pense



qu'au bout de quelques années, j'ai acquis des bases historiques, disons le background nécessaire qui me manquait » (J6, homme, international).

Pour J10, qui souhaitait « se spécialiser dans un sujet qui [l']intéressait », ce choix relève aussi d'une modalité personnelle de construction de sa carrière, d'une modalité qui lui permet à ce moment-là de se distinguer, d'acquérir des connaissances qu'il peut alors mobiliser non seulement pour améliorer la qualité de son travail, mais aussi pour se distinguer de ses confrères et consœurs. La spécialisation choisie ou assignée encourage, voire induit, une construction d'expertise. J8 raconte la manière dont il se spécialise par la couverture des attentats et des procès terroristes à Bruxelles :

« Au fur et à mesure, après avoir lu des kilomètres de documents et avoir entendu de nombreux témoignages, on finit par se forger une expertise en fait. Puis je lis des bouquins aussi, voilà les lectures de livres, enfin sur le tas quoi. Mais c'est vrai que je n'ai pas du tout une expertise académique de l'islam ça c'est clair, mais vu que c'est le dossier que j'avais le plus travaillé pendant bien deux ans, ben dès que je tombais sur quelque chose, je lisais. Dès que je tombais sur un bouquin je le lisais, j'ai l'impression que pendant quelques années, j'ai vraiment vécu dans une sphère où je ne faisais plus que ça. Je ne suis pas mécontent d'en être sorti parce que ça devenait un peu obsédant » (J8, homme, société/local).

Pour accélérer et renforcer ce processus, certains ont suivi une formation universitaire. La journaliste J2 raconte qu'elle a « aussi fait une semaine de cours d'été à l'UCL sur les questions d'islam et de société pendant une semaine » (J2, femme, société). Le Certificat interuniversitaire sur l'islam et les musulmans d'Europe<sup>25</sup> a été suivi par au moins deux informateurs, même si ce genre de choix professionnel peut avoir un réel coût pour le journaliste :

« Après, c'est très compliqué pour moi de suivre cette formation en même temps que mon travail. C'était une époque très difficile professionnellement et je me souviens d'une ou deux fois où j'ai failli m'endormir en cours parce que je cumulais avec mon temps-plein. Je n'ai pas trop travaillé aussi, j'ai réussi à passer l'examen mais il y a quelques cours que j'ai trouvé très intéressants [...] ça a [permis] d'approfondir. Je pense à un professeur en particulier, c'est un islamologue liégeois. Je l'interviewais déjà un avant, mais du coup il a mis un visage aussi sur mon nom, ce qui est quand même intéressant. Il avait une grosse connaissance, enfin qu'il a toujours, des rouages institutionnels au niveau de l'islam parce qu'une partie des compétences se trouvent en Fédération Wallonie-Bruxelles, de ce point de vue-là, c'est un acteur clé. Donc ça aussi c'est intéressant. Voilà. Je pense que ça n'a pas changé radicalement le bazar mais ça a permis d'être un peu plus à l'aise avec le fait, je m'étais un peu intéressé au sujet davantage, ça donne un petit *boost* de confiance aussi » (J10, homme, société/local).

Une seule journaliste rencontrée (J4) raconte très ouvertement ses difficultés et son manque de connaissances initiales du domaine :

« Moi quand j'ai commencé au *Soir* pour dire une image très claire, chiïsme/sunnisme, chiïtes, sunnites et machin, moi j'avais besoin presque d'un mémo quoi, genre ok qui quoi où qu'est-ce. Ça ne faisait pas partie de mon bagage avec lequel je suis arrivée au *Soir* [...] Donc j'ai dû écrire, je me souviens d'un article que j'ai dû faire sur l'Exécutif des musulmans en Belgique. Je ne comprenais rien et je me suis retrouvée avec ça et j'étais là genre ok... Bon après voilà comme d'hab quand on se retrouve avec un sujet qu'on ne maîtrise pas en matinée et qu'on fait tout ce qu'on peut pour aller chercher des infos, comprendre et l'expliquer et l'écrire et couvrir ça en 24 heures de temps, même pas, en 12 heures de temps, ben voilà donc j'ai écrit cet article sur l'Exécutif des musulmans en Belgique, ce

n'était pas du tout ma zone de confort quoi, vraiment pas. [...] La difficulté c'est quand tu dois apprendre quelque chose aux gens alors que toi-même tu dois apprendre d'abord » (J4, femme, international/société).

Cependant, pour la majeure partie des journalistes, le cœur de leurs propos sur l'expertise tourne très rapidement et de façon centrale vers le rapport aux sources.

## **Les sources et le terrain**

Les journalistes évoluent dans une configuration triadique entre les publics, les pairs et les sources (Ruellan et Ringoot 2006). Ce rapport aux sources a été maintes fois analysé comme une relation -simultanée-d'opposition et d'interdépendance forte, une danse entre acteurs de la communication publique (Gans 1979 ; Adghirni 1997) ou encore comme le résultat d'un processus d'associés-rivaux (Legavre 2011). Cette relation peut aussi contenir une autre dimension (Le Cam et Pereira 2018), qui minore les capacités d'action des journalistes lorsque le rapport aux sources semble contraint ou conduit par les sources elles-mêmes. Ainsi, derrière le discours sur le caractère fondamental du rapport aux sources se dessinent aussi des enjeux forts du point de vue de la couverture médiatique, liés aux difficultés importantes rencontrées par les journalistes pour atteindre les sources pertinentes sur la thématique de l'islam et pouvoir se rendre et rester sur le terrain.

Les journalistes sont donc d'abord confrontés à la nécessité de se faire un réseau tant dans la couverture internationale que locale :

« Donc j'ai commencé par me faire un réseau forcément et contacter des gens, voir quelles étaient les personnes référentes sur ces matières-là, contacter des chercheurs. Mais c'est sûr que pour la question de l'islam particulièrement c'est complexe quoi, parce que... on en parlera plus tard, mais il y a vraiment des enjeux en termes justement d'interlocuteurs, en termes d'accès simplement en

fait aux gens, puisque de fait c'est un sujet très sensible » (J2, femme, société).

« Je savais que c'est comme que ça marche, c'est un métier de réseau. Il faut un réseau important, il faut connaître beaucoup de procureurs, il faut connaître beaucoup de policiers, il faut connaître beaucoup d'avocats qui sont la source de toutes nos informations. [...] Donc au début, ça met longtemps hein, je posais mes fesses sur les bancs du palais de justice place Poelaert. Et je commence à couvrir quelques dossiers, j'allais voir quelques avocats à la fin en me présentant, en donnant mon numéro de téléphone et on se croise le lendemain et le surlendemain puis arrive un moment où voilà, où les relations sont cordiales et sympathiques et il y a un moment on reçoit un coup de fil "ah tu devrais t'intéresser à ça", donc c'est comme ça que ça marche et de fil en aiguille, plus on écrit, plus on est lu et plus on nous contacte pour donner des informations ; ça c'est valable dans le domaine judiciaire, mais c'est valable dans tous les domaines du journalisme » (J8, homme, société/local).

La pratique contemporaine a aussi intégré la gestion et la consultation des réseaux sociaux chez les journalistes (Powers et Vera-Zambrano 2018) et ces usages ont, pour certains, transformé les relations tissées avec les sources, tout comme les manières d'envisager non seulement la construction de son expertise, mais aussi le rapport au terrain. J6 détaille ce changement qu'il identifie comme ayant vraiment débuté vers 2010 :

« C'est l'importance énorme qu'ont soudain pris les réseaux sociaux, qui ont aussi totalement modifié la façon de travailler des journalistes puisqu'il y avait la possibilité de se faire un réseau personnel de contacts dans chaque pays quand on couvre des régions à l'étranger. C'est évidemment surmultiplié, c'est devenu quelque chose d'aisé et de très profitable, puisque moi maintenant avant de faire des

analyses, bien souvent je consulte tous ces moyens : Twitter, Facebook, etc. Je consulte des gens dans chacun des pays arabes, j'ai entre 5 et 25 personnes de confiance que je connais et qui peuvent m'éclairer éventuellement si j'ai un doute sur la pertinence d'une analyse ou simplement pour nourrir, avant même de l'écrire, pour nourrir mon analyse. Donc ce sont deux révolutions, internet et les réseaux sociaux, qui ont vraiment changé la façon de travailler du journaliste. Moi j'ai subi, enfin je dis subi, j'ai vécu ça depuis les années 90. Donc je suis un bon exemple de quelqu'un qui a pu voir sa façon de travailler évoluer de manière extraordinaire grâce à ces techniques modernes quoi » (J6, homme, international).

Les relations construites par les journalistes avec leurs sources (au téléphone, en ligne ou en personne) permettent de se distinguer par rapport aux collègues, d'être plus fonctionnels, de mieux comprendre les enjeux. Tout ceci repose sur la construction d'une certaine confiance à tisser avec les sources. « Avoir des personnes de confiance », « pouvoir croire ce qui est dit » est tout aussi important que d'être soi aussi cru et considéré comme une personne de confiance sur le terrain :

« J'ai acquis justement dans la communauté la réputation d'une journaliste qui travaille bien, qui est respectueuse, qui fait pas d'amalgame et donc ça, ça va m'ouvrir des portes, c'est-à-dire que je vais avoir effectivement des personnes dans la communauté qui vont convaincre d'autres qui n'ont pas du tout envie de parler à des journalistes qui vont dire non non mais tu verras elle est réglo, elle ne va pas faire un article hyper racoleur donc tu peux y aller, elle est digne de confiance » (J2, femme, société).

Cette question de confiance est centrale chez les journalistes locaux comme internationaux. Le travail journalistique fondé en grande partie sur la parole des autres doit, pour pouvoir être pertinent et se

distinguer, reposer sur une récolte d'informations parfois exclusives, mais surtout diversifiées et au plus près des réalités vécues. Or, les informateurs et informatrices se rejoignent ici sur les entraves ressenties dans l'exercice de leur métier et principalement dans l'accès qu'ils et elles peuvent avoir aux sources.

### **Un parcours semé d'entraves et de contraintes**

Plusieurs difficultés d'accès au terrain sont évoquées. Elles semblent majoritairement de deux ordres : d'une part, la difficulté importante d'avoir accès, pour les journalistes internationaux, au terrain. Cela implique non seulement les terrains de conflits, mais aussi plus communément l'accès à certains lieux à l'étranger, à certaines personnes. Cela comprend aussi la difficulté à trouver d'autres interlocuteurs que les sources officielles. La difficulté renvoie aussi à une évolution de la place de l'information internationale produite par les médias : les coûts des assurances et des transports, la circulation internationale des informations et des images et les stratégies socio-économiques de certaines entreprises médiatiques qui investissent moins dans les services internationaux, par exemple, ont une incidence sur la couverture médiatique des enjeux liés à l'islam politique ou à des pays à majorité musulmane.

Tout d'abord, il existe des conditions très prosaïques et quotidiennes qui entravent la couverture médiatique : les aléas du quotidien, des situations exceptionnelles.

« Quand il m'est arrivé d'avoir voilà des contacts au Yémen, par exemple, et quand la guerre s'est déclarée, c'était compliqué de joindre, ne fût-ce que joindre les contacts puisqu'il y avait moins d'électricité, il y avait des pannes de réseau, heu des choses comme ça. [...] La principale difficulté c'est de donner une pluralité, une diversité de points de vue en fait, voilà. Parce que c'est aussi la disponibilité des gens qui ne sont pas toujours disponibles au

moment où on voudrait qu'ils le soient, on n'arrive pas à joindre, ou on sait que telle personne est plus spécialisée dans tel champ et c'est ce champ-là qu'on investit » (J3, homme, international).

Certains journalistes sont très clairement empêchés de se rendre dans des lieux. C'est ainsi le cas pour ceux qui travaillent à l'international, mais aussi pour des journalistes société qui ne peuvent entrer dans certains espaces (quelques rares mosquées par exemple) :

« Maintenant, si moi je débarque demain à Rabat ou à Casa, je serais renvoyé dans le premier avion, parce que ce que j'ai écrit sur le régime marocain ces dernières années a dépassé toutes les bornes et je sais que maintenant je suis sur la liste noire. En Algérie, je suis interdit depuis toujours » (J6, homme, international).

Mais la grande difficulté renvoie à l'accès au terrain tant à l'international qu'au niveau local. Les raisons évoquées relèvent tant des conditions économiques que des sources elles-mêmes et de leur ouverture aux médias et au travail journalistique. Cette fermeture de certains lieux, de certaines communautés, la difficulté rencontrée par les journalistes à couvrir certaines réalités se combinent aussi à des stratégies de communication bien rodées de certaines sources qui savent parfaitement gérer leur image et contrôler leur discours :

« Se pose à nouveau la question de l'accès. Enfin, je rêverais de faire une enquête sur les écoles islamiques du week-end où on envoie tous les gamins apprendre le Coran par cœur. Il faut bosser là-dessus, c'est énorme. J'habite à Schaerbeek, je le vois bien que tous les samedis matin toutes les gamines de 8 ans sont voilées et qu'elles vont à leurs cours mais c'est juste un point aveugle, on n'y a pas accès, on sait pas rentrer là-dedans et si à un moment c'est une demande, moi gentille journaliste blanche qui ne connaît pas l'arabe, on va m'aménager un truc sympa, me faire la traduction, mais ce ne sera pas révélateur » (J2, femme, société).

« Et donc nous sommes confrontés à des gens qui ont préparé leurs discours avec l'aide de spécialistes de la communication qui vont le dire. Voilà c'est comme ça que ça se passe et parfois il n'y a même pas de possibilité de questions-réponses hein, par mail, par communiqué de presse. Donc la responsabilité du journaliste à ce moment-là c'est d'aller au-delà de cette communication, c'est de comprendre ce qui se passe réellement, mais ça demande du temps. Les portes se ferment parfois, les gens se méfient, les gens ont peur aussi de parler parce qu'ils ont peur de perdre leur travail. Donc on est confronté comme journaliste à un monde qui essaie finalement de... à des institutions plutôt qui essaient de se protéger et pas assez d'informer le citoyen » (J1, homme, international).

Parfois, comme pour tout autre sujet médiatique, elles et ils sont aussi confrontés à une certaine partialité des sources. Cette partialité peut relever d'au moins trois éléments. Le premier élément renvoie au fait que la ou le journaliste du fait de son statut, son identité, ses caractéristiques, le média pour lequel elle ou il travaille, ne va avoir accès qu'à une partie des sources qui ne sont pas forcément représentatives. J6, reporter à l'international, explique comment sur le terrain dans certains pays du Maghreb, son accès aux sources était limité à certaines catégories de personnes :

« Alors qu'en fait, ils représentaient une minorité occidentalisée, ce qui n'est pas du tout méprisable, il y a des gens magnifiques là-dedans, j'ai fait des rencontres fantastiques dans plein de pays arabes et ce sont souvent des gens comme ça, très influencés par la culture occidentale. Mais ils sont très très loin de représenter ce que ressent la population en général » (J6, homme, international).

Le second élément renvoie, sur les questions relatives à l'islam, à des discours orientés, des positionnements contradictoires et à la difficulté



dans la couverture médiatique de donner la parole à l'ensemble des courants, ou même à prendre du recul par rapport à certains propos d'experts :

« C'est ça la difficulté et comme je le disais, c'est lié aussi à une difficulté de variété des sources qui se retrouve même au niveau académique, puisqu'au niveau académique, il y a clairement des orientations en fonction des chercheurs et des chercheuses et qui sont d'ailleurs assez conflictuelles. Il y a pas mal de conflits entre ces chercheurs et ces chercheuses et du coup on sait que voilà, je sais que si j'appelle une telle chercheuse, je vais avoir ce point de vue-là et je vais avoir telle orientation et que si j'en appelle une autre, je vais avoir une autre orientation. Et donc il y a une vraie difficulté en fait à être dans le juste quoi, à être dans une vision, une opinion, mais juste se dire ok qu'est-ce qu'il se passe réellement, oui, juste l'info en fait » (J2, femme, société).

Enfin, le troisième élément renvoie à la construction médiatique d'une source et donc au fait qu'à des moments spécifiques, certaines personnes, dotées d'un fort capital médiatique de sympathie, vont incarner, pour un temps, une cause, une communauté, un sujet (pensons, par exemple, à Greta Thunberg et la cause climatique). Or, ces incarnations, même si elles sont pertinentes, sont souvent temporaires et entraînent avec elles des controverses sur leur personnalité, leur identité, leur positionnement et leur capacité à incarner un mouvement, une idée, une génération. Une journaliste raconte cette difficulté dans la couverture de la jeunesse musulmane à Bruxelles :

« Ismaël Saidi est devenu le franc-tireur que tous les médias adoraient parce que c'était le mec sympa qui en même temps défendait [et] clashait son milieu, qui parlait très vrai entre guillemets. Donc nous on l'adorait parce qu'enfin quelqu'un nous disait "Non non mais moi on m'a appris, on m'a éduqué en détestant les juifs. Et puis c'est parce que j'avais ma vieille voisine qu'à un moment quand j'étais

gamin, je me suis dit, je ne comprenais pas pourquoi mes parents me disaient qu'elle allait aller en enfer alors qu'elle était super sympa et qu'on allait prendre le goûter avec tous les jours". Il y a une déconstruction et donc lui était intéressant parce qu'il parlait, euh oui, sans filtre. Mais ce genre de personnalité est très compliquée et se décrédibilise vite, donc lui a très vite été aussi blacklisté. C'est la même chose avec un Michael Privot,<sup>26</sup> etc., qui en fait au final ne représente plus personne parce qu'ils adorent juste être hyper rentre-dedans. Donc je crois qu'à un moment je me suis un peu retrouvée euh et, aujourd'hui, j'écris moins dessus. Bon c'est aussi principalement parce que c'est moins dans l'actu » (J2, femme, société).

Ces difficultés, qui concernent principalement le rapport aux sources et entravent donc la construction du réseau et de l'expertise des journalistes, constituent une ligne de force dans leur discours et poussent l'analyse à creuser les contraintes journalistiques et médiatiques rencontrées dans l'exercice quotidien du travail.

## **4.2 La couverture de l'islam aux prises avec les contraintes journalistiques et médiatiques**

Les enjeux professionnels auxquels font face les journalistes sont perceptibles très facilement dans les entretiens. Couvrir l'actualité en lien avec l'islam est délicat ; le sujet est réputé pour l'être et semble plus ardu et complexe que d'autres domaines journalistiques. Cette couverture d'un sujet présenté comme « sensible » amène les journalistes à décrypter finement les enjeux auxquels elles et ils sont confrontés (4.2.1). Les attentats du 11 septembre 2001, puis les suivants à Londres ou Madrid, mais aussi les attentats de Charlie Hebdo, Paris ou Bruxelles agissent presque comme des événements-repères, en tout cas comme des événements centraux qui « mettent à l'épreuve » les médias et le travail journalistique (Lefébure et Sécaïl 2016). La complexité du sujet et des enjeux constitue un élément

central du discours, cela fait d'ailleurs dire à un journaliste international :

« Mais je dois dire que le monde arabe en général, étant donné sa diversité sociologique, géographique et démographique et religieuse, et cette lourdeur, cette importance capitale de la religion musulmane en son sein, en font certainement un dossier plus complexe, j'ai l'impression, que la moyenne des autres, si j'avais su ça, j'aurais peut-être choisi autre chose. Mais non, je rigole » (J6, homme, international).

En sus du caractère sensible du sujet, les journalistes racontent la manière dont leurs conditions de travail et de pratique quotidienne agissent sur la couverture médiatique, sur le temps dont elles et ils disposent, sur les moyens mis à disposition (4.2.2). Cela les amène finalement à interroger leurs valeurs et la légitimité journalistique vis-à-vis du sujet (4.2.3).

#### **4.2.1 Couvrir un sujet « sensible »**

Les enjeux internationaux liés à l'islam tout comme ceux nationaux de l'islam en Belgique sont présentés par toutes et tous comme extrêmement complexes. Le sujet est sensible, délicat et place parfois les journalistes dans des postures fragiles. Les entretiens montrent tout d'abord que la responsabilité des journalistes est en jeu lors de la couverture de l'actualité liée à l'islam, qu'ils et elles se sont interrogées sur les manières de parler de la religion, sur les attaques et sur les formes d'autocensure vécues.

#### **Une question de responsabilité**

La responsabilité sociale des journalistes représente un élément de discours individuel et collectif extrêmement fort dans l'expression de l'attachement des journalistes à leur métier, tout comme dans la construction historique et contemporaine de la défense du journalisme

(Delforce 1996 ; Rabatel et Chauvin-Vileno 2006). Cet argument est repris et décliné sous diverses formes.

La couverture médiatique de l'actualité liée à l'islam implique de fait une attention particulière à la responsabilité du ou de la journaliste, en regard d'enjeux déontologiques qui se posent dans ce contexte. Ces enjeux ont été spécifiquement énoncés par les journalistes des rubriques société ou locale, qui ont majoritairement eu à couvrir l'actualité liée aux origines et effets du djihadisme en Belgique, aux attentats ou encore à la couverture médiatique de certaines communes de Bruxelles, et notamment de Molenbeek, commune qui revient comme un leitmotiv dans de nombreux discours de l'enquête. Pour J2, l'enjeu se situe dans la capacité journalistique à juger d'un phénomène, à anticiper les effets de la médiatisation, voire les effets que le ou la journaliste peut produire par son travail :

« De ne pas grossir un phénomène qui est en fait minoritaire ou ne pas passer sous silence un phénomène qui existe quand même, et donc c'est très compliqué de juger à quel moment on en fait des tonnes pour quelque chose qui n'est pas, qui est en fait mineur ou à quel moment, en fait, on a aussi une responsabilité à pointer des éléments de dysfonctionnement et potentiellement violents ou qui mettent à mal certains individus, particulièrement les plus faibles, etc., dans la communauté et donc ça c'est compliqué » (J2, femme, société).

La nomination des personnes impliquées est aussi un enjeu déontologique qui se pose et interroge ce journaliste local, qui raconte se sentir isolé dans les décisions à prendre dans ce contexte, en proie à l'inquiétude d'être alors accusé de racisme (point sur lequel nous revenons dans quelques pages) :

« Balancer un nom dans une affaire de terrorisme, c'est la garantie que la personne ne retrouvera plus jamais de boulot, ça c'est une responsabilité terrible qu'on ne devrait pas avoir nous journalistes,

d'ailleurs il y aurait une vraie réflexion à mener là-dessus [...] Et pourquoi, à partir de quel moment on donne les noms ? À partir de quel moment on ne les donne pas ? C'est très très compliqué. Et là on est vraiment seul par rapport à ça. [...] Moi, le plus dur c'était vraiment le positionnement moral et éthique, parce que je sentais qu'on était sur une matière hautement inflammable et en tant que personne qui couvre ces dossiers-là pour un journal qui est très décrié mais qui a quand même un impact fort. Enfin, je me sentais d'une responsabilité assez importante et que je ne devais pas déconner quoi, parce que ma plus grosse hantise c'était d'être accusé ou pointé pour racisme ou islamophobie, je ne voulais surtout pas ça. Et donc j'essayais de travailler, de couvrir ces matières-là sans donner, sans prêter le flanc à ce genre de critique. J'ai essayé d'avoir une boussole morale, mais ce n'est pas facile. Ce n'est vraiment pas facile dans ce dossier-là parce qu'on a vite fait d'écrire des papiers qui vont être repris par la fachosphère quoi » (J8, homme, local).

La responsabilité la plus importante renvoie alors à l'attention à ne pas reproduire et faire circuler des représentations stéréotypiques. Les journalistes expliquent tenter de donner une représentation la plus équilibrée, qui pourrait refléter la diversité de la communauté. J7 estime ainsi que les médias ont tendance :

« à toujours faire le grand écart entre d'un côté nos bons musulmans (Rachid Benzine, tous ces gens-là) qui correspondent finalement à l'image qu'on rêverait d'avoir d'un islam apaisé, moderne, respectant les mêmes valeurs de droits humains, de droits de la femme, tout, ces gens sont extrêmement intéressants et j'adore les entendre mais que représentent-ils ? D'un autre côté, un islam un peu des ténèbres, des barbus, des violents, et entre les deux on ne sait pas très bien ce qu'il se passe » (J7, homme, international).

La conscience que l'islam est médiatiquement très souvent associé à

des formes de dramatisation (la référence à l'islam serait ainsi presque chaque fois liée à un drame), mais aussi de victimisation. Les journalistes expriment de la difficulté à couvrir certaines actualités pour ne pas « donner des armes à l'extrême-droite » (J7, homme, international). Ce faisant, l'enjeu largement partagé dans les entretiens revient à proposer une autre vision de la religion, à dresser des portraits différents, tout en défendant une certaine vision du journalisme :

« Par exemple sur le ramadan, j'ai déjà fait un article sur les gens qui trichent, qui s'arrangent ou qui font des demi-ramadan etc. J'ai fait un article sur les végétariens [...] avec vraiment l'idée de justement apporter une autre image qu'une image monolithique du musulman qui est souvent celle qu'on répercute dans les médias. Donc de prendre cette occasion pour offrir une image un peu décalée qui n'est pas l'image stéréotypée qu'on peut avoir du musulman et se dire évidemment que le ramadan, il y en a qui s'arrangent, qui le font à moitié, il y en a qui le font plus » (J2, femme, société).

« Je pense que oui, je pense qu'il y a eu un malaise à l'égard de la communauté musulmane, un souci de ne pas faire du tort, ne pas contribuer aux discriminations. Mais de nouveau, moi je reviens, je suis un peu journaliste pur jus, si j'ose dire ça, je m'en excuse, mais moi personnellement c'est ce qui me structure et je pense que le fait de se dire notre boulot c'est d'aller où il se passe des choses et de décrire ce qu'il s'y passe en veillant à respecter au maximum nos critères de vérité, d'impartialité et ensuite de dire dans un contexte qui ne permette pas d'être confondu avec ceux qui utilisent ces informations pour semer la haine ou la discrimination, de dire... c'est à nous à le dire et si on le dit, ça force les autorités à ne pas se voiler la face, donc à aborder ces questions et donc à tenter de les résoudre » (J7, homme, international).

Ces enjeux de responsabilité quant à la nature de la médiatisation et

au rôle social qu'ils jouent les interrogent aussi sur la possibilité qu'elles et ils ont de produire un discours touchant à la religion.

### **La possibilité d'un discours sur une religion ?**

Interrogés sur la couverture de l'islam, les journalistes de notre panel (qui sont issus, pour rappel, de la liste des signataires du corpus de textes) sont amenés, pour certaines et certains d'entre eux, à se positionner par rapport à la religion, tout en énonçant leur opinion :

« J'ai toujours été assez tolérant, je crois que c'est une religion qui a le mérite d'exister. Moi je ne suis pas croyant, mais les gens ont le droit de croire en ce qu'ils veulent quoi. Après là, il y a clairement une déviance, mais on est hors de l'islam là, on est plus dans une forme de manipulation à visée politique » (J8, homme, société/local).

Les discours portent non seulement sur le rapport à la foi, la sienne ou celle des autres, mais aussi sur la place de la religion dans le quotidien, dans la société belge ou encore dans les idéologies politiques. Le sujet est donc sensible pour diverses raisons et interroge la possibilité de la critique :

« Donc ça a créé ce malaise permanent [...] comment est-ce que je fais pour équilibrer ce regard politique que je veux assez clair et intransigeant, et d'un autre côté ce souci de ne pas nécessairement à tout propos utiliser l'argument de la liberté pour attaquer une communauté dans son ensemble ? C'est un peu une des questions qui me tient à cœur, je ne veux pas laisser à l'extrême droite le privilège de pouvoir critiquer l'islam et de dire nous on défend la liberté d'expression » (J7, homme, international).

Ainsi, l'une des voies possibles énoncée par les journalistes, dont l'idée est parfois suggérée par les chercheuses dans les entretiens,

revient à adopter une posture pédagogique. Certains y voient le socle de leur démarche et le rôle à adopter en tant que journaliste :

« Pédagogique, je crois qu'on est payé pour ça. Je pense qu'on est payé pour être clair » (J9, homme, international).

« Ça pour moi c'est une dimension hyper importante de mon travail, oui, de formuler les choses pour qu'elles soient compréhensibles, pour qu'elles soient explicatives, analytiques et qu'elles aillent au-delà heu... de certains aprioris et de certaines expressions préfabriquées » (J3, homme, international).

Cette appétence pour la pédagogie ne se retrouve cependant pas dans tous les entretiens, notamment chez certains journalistes des rubriques société :

« Pardon, mais moi je n'aime pas le mot pédagogique, ce n'est pas ma fibre journalistique. J'essaie d'être lisible, d'être compréhensible, d'accrocher le lecteur mais, mise à part comme vous l'avez relevé, la question de l'alerte, mais qui est plutôt une alerte, je ne vois comment je pourrais apprendre quelque chose à quelqu'un. Je pense que tous les lecteurs, enfin, les gens sont assez grands pour tirer quelque chose de leur lecture d'un article et c'est à eux de faire leur travail » (J5, femme, société).

La difficulté à aborder les enjeux religieux est palpable et entraîne de la part des journalistes une attitude finalement très précautionneuse. Les exemples donnés renvoient régulièrement au cas israélo-palestinien, qui agit comme un exemple parlant pour les journalistes afin d'expliquer la complexité et la difficulté pour les journalistes de raconter les faits, au risque de paraître déséquilibré, de paraître prendre parti ou de susciter des réactions vives du lectorat :



« Heu c'est les mots, voilà, moi je reviens toujours à ça, mais c'est le choix des mots et je fais attention à ne pas être, en tout cas voilà, pour prendre un exemple sur le dossier israélo-palestinien, j'essaie de rester équilibré et de ne pas être clivant voilà, je sais que certains font ça très bien et heu ce n'est pas ce que je recherche. J'ai envie de reconnaître les fautes des uns et des autres, ça fait partie de l'équilibre dans lequel je conçois aussi ce dossier. Je n'ai pas d'aprioris, enfin si j'ai des aprioris mais je les garde pour moi, j'essaie de livrer quelque chose qui peut être constructif, pas le contraire » (J3, homme, international).

« Mais le conflit israélo-palestinien avec ses implications religieuses entre juifs et musulmans est un sujet particulièrement sensible qui peut susciter pas mal de réactions de lecteurs » (J11, homme, international).

Cette complexité amène souvent les journalistes à évoquer une forme de neutralité vis-à-vis des questions de religion, comme si la neutralité permettait de mettre à distance les enjeux réels qui se posent : les attaques possibles liées au manque de neutralité ou à des formes d'autocensure comme stratégie d'évitement.

### **Racisme et autocensure ?**

Nous l'avons rapidement évoqué : parler d'islam ouvre parfois la voie à des accusations de racisme ou d'islamophobie envers les journalistes. Cet argument participe ainsi de manière récurrente à l'explicitation du caractère « sensible » de la couverture médiatique de l'actualité liée à l'islam, cela étant plus fréquent dans les discours des journalistes des rubriques société et locale en raison de leur proximité plus évidente avec leurs sources et leurs lectorats que leurs collègues des services internationaux. Mais le racisme est aussi une critique que les journalistes adressent à leur propre rédaction. Le tout entraînant des

formes d'autocensure.

Certains journalistes (J8 et J10) ont raconté craindre de se faire cataloguer de racistes pour des propos employés, des titres à la Une (dont ils ne sont souvent pas responsables) ou des sujets couverts. Dans ces cas, l'attention et le soutien de la hiérarchie comptent :

« Ça a été un souci, une charge, puisque j'étais qualifiée d'islamophobe, mon employeur m'a toujours soutenue. Donc ça veut dire que [nom du média], qui est quand même une entreprise solide, a toujours payé les avocats. Mes rédacteurs en chef avaient plus ou moins d'enthousiasme à ce que chaque responsable ait des sensibilités différentes, mais je n'ai jamais été lâchée en pleine campagne » (J5, femme, société).

Le racisme est cependant un élément qui joue un rôle dans la couverture médiatique. Et ce n'est pas « dire le racisme » (Dhume et Cohen 2018) dont il est question ici pour les journalistes, mais plutôt pointer un racisme systémique dans certaines rédactions qui a des incidences sur les choix éditoriaux, les couvertures médiatiques, les titraillles et aussi les silences posés sur certaines réalités :

« On avait des discussions entre nous et c'était genre "Non à un moment donné il faut le dire. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui : les musulmans ont un problème avec les femmes". Et donc oui, il y avait un côté extrêmement *touchy* sur le sujet à l'époque où je travaillais au journal, et qui relève complètement d'une forme d'islamophobie ou de racisme ou je ne sais pas quoi, mais un malaise quoi » (J4, femme, international/société).

« On est dans une rédaction à ce moment-là avec une influence raciste tout simplement, je trouve. Et donc effectivement, ça ne les intéresse pas toujours hein » (J10, homme, local).

Ces arguments autour du racisme des rédactions – énoncés par deux journalistes sur les 11 – sont aussi à croiser avec la composition des salles de rédaction belges (Van Leuven, 2019) : un manque de diversité qui est d'ailleurs largement pointé par les journalistes dans les entretiens (et qui sera développé dans le point 4.2.3 de cette partie autour des questions de légitimité).

Ce faisant, quelques journalistes, croisant les craintes d'accusation et le ressenti d'un malaise en interne dans les entreprises médiatiques, évoquent clairement des formes d'autocensure pratiquées pour protéger en quelque sorte l'image de la religion et de certaines communautés, afin justement de ne pas encourager le racisme :

« Moi je pense qu'il y a toujours un malaise au sein de la profession par rapport à un certain nombre de sujets, dont l'islam. Je pense que même quand j'étais au *Soir* à l'époque, je me souviens de sujets délicats où on était très prudents, il y en avait certains qui le faisaient de peur de provoquer des réactions au sein de la communauté musulmane en prenant le risque de présenter cette religion comme une religion qui était trop conservatrice ou incapable de s'adapter à la modernité européenne, par exemple ça c'est quelque chose qui était très présent dans la prudence que certains exprimaient » (J7, homme, international).

Des discours ne doivent cependant pas masquer le fait que les journalistes entre eux, et parfois au cours des entretiens, énoncent leur opinion de façon très claire :

« Ce monde arabe, il n'est pas en pleine forme, c'est un monde humilié, c'est un monde qui a tout raté en fait. C'est mon analyse hein, moi je suis convaincu que ces pays ont tout raté, ils ont raté leurs indépendances, ils ont raté leur décollage économique, ils ont raté leur démocratie, ils ont raté tout, ils ont même raté le printemps arabe. Donc voilà, ce n'est pas facile d'être arabe dans un mode comme ça, comme il est, voilà. Et on peut concevoir qu'il y ait de la

frustration et qu'ensuite ça se traduise de façon plus ou moins violente » (J9, homme, international).

Enfin, cet ensemble d'arguments est aussi travaillé par la distance ressentie vis-à-vis de certaines communautés en Belgique ou ailleurs en raison de la non-maîtrise de la langue arabe par les journalistes. Alors qu'à l'international, les journalistes peuvent travailler avec des *fixers* ou des interprètes, ces conditions ne sont pas réunies pour la couverture en Belgique francophone. L'apprentissage est présenté comme étant trop coûteux professionnellement (J2 ; J6 ou J9) et rattrapable par d'autres stratégies : l'usage du français, l'évitement aussi de certaines interactions, les interprètes, etc.

#### **4.2.2 Expliquer la couverture par les conditions de travail**

La couverture médiatique de l'islam ne peut se comprendre hors d'une explication des conditions de sa production. Le marché médiatique francophone belge est extrêmement concentré (Bersipont 2021). De ce fait, par des processus de partage de contenus, des articles similaires sont publiés dans des journaux différents issus du même propriétaire. Les stratégies de développement de ces entreprises médiatiques n'ont pas encouragé ces dernières années le recrutement massif de journalistes, bien au contraire. Les effectifs journalistiques ont eu tendance à être réduits, ce qui a des conséquences sur la taille des services, les possibilités de reportages, la possibilité de se spécialiser, etc. Un certain nombre de raisons sont ainsi invoquées par les journalistes pour expliquer la couverture médiatique de l'islam : la responsabilité de l'organisation, l'organisation du travail et l'absence de diversité dans la rédaction.

#### **La responsabilité de l'organisation**

L'identité éditoriale des médias est régulièrement invoquée pour

expliquer et parfois justifier la couverture médiatique, qu'il s'agisse de l'intérêt de la hiérarchie pour les sujets, de ses capacités d'accompagnement des journalistes et surtout des possibilités offertes (ou non) de pratiquer un journalisme de qualité. Les entretiens ont été centrés sur les journalistes ayant produit du contenu journalistique, ils n'ont pas porté sur les responsables de rédaction : les critiques viennent donc des journalistes et constituent autant de traces de la représentation qu'elles et ils se font de leur hiérarchie :

« Sur la fin de mon parcours à [nom du média], je n'ai plus écrit sur l'islam quasiment parce que j'en avais vraiment marre d'être dans le journal et la rédaction en chef était exécrable et tout à fait irrespectueuse. Donc on prenait mes sujets islam que pour les sujets qui faisaient peur et si je faisais un sujet vivre-ensemble, positif, on me refusait. Donc à un moment donné je n'ai plus écrit, parce que si je ne propose pas, ils n'ont pas les contacts, ils ne savent pas » (J10, homme, local).

Les choix éditoriaux de la hiérarchie impactent évidemment le travail des journalistes, qui ne sont pas toujours aussi autonomes qu'ils et elles le prétendent dans les choix de couverture médiatique :

« Moi je n'aurais jamais spontanément proposé ce type de sujet parce que ce n'était pas ma zone de confort, mais à partir du moment où mes supérieurs me disaient bon [nom de la journaliste] t'es là-dessus, bon ok je le fais. Maintenant comment est-ce que je le fais, il n'a jamais été question de dire je ne le fais pas » (J4, femme, international/société).

Mais les journalistes sont aussi soumis à des contingences liées au temps alloué à la production, au terrain, à l'écriture. Pressés par les demandes, par la nécessité de produire pour plusieurs supports dans la même journée ou plusieurs productions, les journalistes rencontrés ont

rarement le temps de se consacrer longuement à un sujet, sauf si elles et ils ont acquis cette place et donc cette possibilité :

« On se rend compte quand même avec l'âge que la pression peut être nuisible évidemment à la qualité du travail, donc on se donne du temps, du mou, pour pouvoir justement faire le travail et avoir le temps de faire un beau reportage, de faire une belle vidéo, c'est tout une équipe qui se met en place. Et il faut aussi que les gens ici soient disponibles. Mais ce n'est évidemment pas l'actualité immédiate, parce que l'actualité immédiate là on a besoin de travailler, on doit travailler, pour le site directement, on va de plus en plus dans deux mouvements, dans quelques paragraphes pour le site, le plus vite possible ; et puis l'article plus long, plus réfléchi dans le journal du lendemain, même parfois pour le surlendemain » (J1, homme, international).

« J'ai l'impression que malheureusement en Belgique, on n'a pas suffisamment peut-être le temps, les jeunes n'ont pas le temps peut-être de s'immerger et n'ont pas la connaissance linguistique nécessaire pour approcher certains milieux, qui au sein de cette communauté ne pratiquent pas encore une des deux langues nationales. Donc il y a toute une partie de cette communauté qui échappe au regard » (J7, homme, international).

Ce même journaliste (J7) s'inquiète aussi de la solitude, qu'il évoque d'ailleurs à plusieurs reprises dans son entretien. C'est encore la responsabilité des rédactions qui est pointée :

« Donc il y a des sujets qui sont par définition difficiles, mais c'est pour ça qu'ils sont passionnants et c'est pour ça que dans les rédactions on ne doit pas laisser les gens seuls face à ces sujets-là, il faut des politiques de rédaction et des politiques qui permettent de renforcer la capacité de connaissance des journalistes qui travaillent

sur ces questions-là, afin qu'ils puissent affronter sans trop trembler les critiques dont elles seront inévitablement l'objet, donc c'est un peu ça, je crois » (J7, homme, international).

Les médias anticipent, même s'ils les connaissent mal (Méadel 2004), les attentes de leur public, nous le verrons dans le point 4.3 de notre analyse. Leur identité éditoriale est donc fortement liée à ces représentations. L'étude qualitative de cette enquête a été réalisée au début de la période de pandémie, à un moment où depuis plusieurs mois l'actualité autour des questions plus ou moins liées à l'islam ne font plus trop les manchettes. Comme le note J10, l'intérêt des médias est éphémère : « De manière plus générale, je crois que ça dépend du journal, ce n'est pas un sujet qui est prioritaire l'islam pour beaucoup de médias » (J10, homme, local). Cela interroge les journalistes, tout en leur fournissant une explication sur la couverture de la thématique :

« Oui alors, très clairement, il y a une évolution de la thématique par rapport aux attentats, c'est terrible à dire et plein de gens seront offensé qu'on dise ça, mais c'est évident que si je le traite moins aujourd'hui c'est parce que c'est moins dans l'actu, parce que ça a été au cœur de l'actualité au moment où on a eu un terrorisme islamique et où la question s'est soudain posée, enfin, elle était déjà présente avant mais là il était juste inévitable de savoir comment un extrémisme islamique violent a pu s'implanter de cette façon à Bruxelles. Donc c'est évident que c'était central à ce moment-là » (J2, femme, société).

« Il y aura le procès des attentats de Bruxelles et des attentats de Paris, ça va repartir hein. Heu, mais oui, bah la vague est liée juste aux événements parce que entre Charlie Hebdo et les attentats de Paris, il y a eu les attentats de Bruxelles, c'est quand même un certain laps de temps au sein duquel il y a eu toute une série d'événements très importants comme les attentats de Verviers, comme la série de

procès, comme toutes les investigations sur les attentats de Paris, la recherche de Salah Abdeslam, la planque, les multiples actions des membres des commandos, enfin bref, il y avait tellement de choses à raconter que forcément tous les jours on allait faire 2, 3, 4, 5 pages ou parfois 20 pages dessus. Évidemment, mais voilà comme je disais, c'est des événements tellement... quand même ça paraît loin maintenant, mais il faut quand même se souvenir que c'était un truc incroyable, pendant des jours des gens flippaient, plus personne ne voulait aller dans le métro, tout le monde se retournait, moi j'étais persuadé que je devenais fou, j'étais persuadé que j'étais sur écoute, dès que je discutais avec un avocat, enfin on devenait dingue hein. Moi je devenais dingue hein (rire) » (J8, homme, local).

« Mais j'ai dû arrêter finalement, parce qu'en fait chez [nom du journal] on m'a clairement fait comprendre que ce n'était pas un sujet qui était privilégié dans la ligne du journal, on ne traite pas régulièrement ou presque jamais de l'islam tout court. Donc c'est pour ça que ça s'arrête de manière assez violente depuis 2018. Par la force des choses, bah voilà, le sujet n'intéresse pas ce canard-là, donc tant pis, c'est comme ça » (J10, homme, local).

Ils revisitent leur rapport à la médiatisation de l'islam en rappelant le caractère très particulier de la période 2015-16, qu'ils soient dans les rubriques internationales ou locales :

« Les gens ont peut-être oublié parce que les gens oublient vite et qu'un événement chasse l'autre et qu'une catastrophe chasse l'autre, mais c'était quand même une période de... la période 2015-2016, c'était quand même une psychose collective qu'on vivait donc heu, donc oui j'imagine que les papiers sur le phénomène djihadiste intéressaient le lecteur » (J8, homme, local).



## Organisation du travail

Plusieurs journalistes constatent que les conditions de travail dans lesquelles elles et ils exercent peuvent aussi avoir des incidences sur la qualité de la couverture médiatique. Les conditions auxquelles il est fait référence sont de plusieurs ordres : difficultés économiques, problèmes d'organisation, répartition des tâches, etc. La polyvalence demandée, la difficulté d'insertion, les conditions d'emploi parfois précaires et peu valorisantes, le manque d'investissement des hiérarchies dans des genres journalistiques perçus comme nobles (comme l'enquête, par exemple) jouent tous à un niveau ou à un autre un rôle dans la couverture médiatique. Toutes ces conditions sont d'ailleurs générales dans les études sur le journalisme et donc non spécifiques à la couverture de l'islam, que ce soit en France ou en Belgique (Ringoot et Utard 2005 ; Libert 2019 ; Le Cam, Libert et Domingo 2020 ; Le Cam et Pereira 2022).

Le manque de moyens et de marge de manœuvre sur le terrain des journalistes est très régulièrement évoqué tant au niveau local qu'international :

« Il y a plus les moyens dans cette rédaction de pouvoir partir souvent à l'étranger, de pouvoir aller soi-même voir ce qu'il se passe. Donc on travaillait avec des correspondantes et des correspondants qui eux-mêmes [n'avaient] pas les moyens d'aller sur place. Ils doivent très probablement travailler depuis leur bureau de la capitale. En fait ils doivent [faire] un travail assez similaire à ce que les journalistes en société, en politique, en économie font quand ils sont au *Soir* et qu'en fait ils sont coincés dans la contrainte de production, qu'ils sont à leur bureau à Bruxelles alors que ce serait peut-être pertinent d'aller se balader en Wallonie ou dans les rues de la capitale quoi » (J7, homme, international).

Polyvalence et temporalité sont aussi deux autres éléments forts qui entravent le travail approfondi, réfléchi, puisqu'il s'agit pour beaucoup

avant tout de couvrir un sujet pour plusieurs supports, chercher l'information, la recouper, téléphoner, écrire, monter, faire parfois plusieurs articles le même jour. Répondre aux impératifs liés aux conditions de production implique de se résoudre à mettre en place des stratégies :

« Quand je remplace [journaliste plus spécialisée] sur une journée sur l'Exécutif des musulmans, je ne vais pas me lancer dans un grand papier d'analyse. Donc je ne suis ni dans la recherche d'un scoop ni dans... En gros je vais faire du factuel et je vais... voilà ce qu'on sait sur base de dépêches, sur base d'interviews et de coups de fil passés, du coup aux personnes peut-être pas les mieux placées mais en tout cas les plus évidentes et les plus faciles à trouver, les sources un peu *obvious* quoi. Et puis après, voilà, c'est un travail d'être la plus factuelle possible de dire un tel, une telle m'a dit ça » (J4, femme, société-international).

Les modalités d'organisations du travail impliquent parfois de la mobilité interne, notamment des journalistes les plus récents dans la rédaction vers les services qui rencontrent des besoins particuliers. La spécialisation et l'expertise deviennent alors des facteurs secondaires : prime ici le remplacement, temporaire ou plus ou moins long, des collègues. Avec des incidences potentielles sur le contenu produit – du moins au début. Il s'agit alors d'une forme de responsabilité de la hiérarchie qui devrait faire des choix :

« Si la presse veut jouer un rôle, elle doit avoir des personnes qui connaissent très bien la complexité de l'islam, qui connaissent très bien les interactions de l'islam avec des communautés, avec au sein de ces communautés des interactions avec des sous-communautés, ce qui permettrait par ailleurs de voir que c'est plus compliqué que ça, que c'est pas LES arabo-musulmans, qu'il y a des traditions berbères, des traditions de confréries, des traditions politiques aussi,

au sein de ces communautés qui font que ça devient un sujet d'enquête pas seulement sociologique mais journalistique » (J7, homme, international).

Mais ce n'est pas toujours le cas. Certains journalistes rencontrés ont, au contraire, raconté les possibilités offertes de suivre sur de longs mois les mêmes sujets. L'affectation à la même thématique est l'évidente préférence des journalistes, dont les conditions de travail sont alors facilitées par une stabilité liée à la spécialisation :

« Il y a eu toute une série de procès qui ont été instruits sur les filières syriennes au départ, donc il y a des dizaines ou des centaines même de personnes qui ont quitté la Belgique pour aller en Irak et en Syrie, et plusieurs procès qui ont eu lieu avant que les attentats du 13 novembre soient menés. Donc il y a toute une série de noms qui sont déjà apparus dans les affaires judiciaires avant d'être révélés au grand public comme étant les auteurs des attentats du 13 novembre ou du 22 mars. Je suivais ça vraiment au quotidien. Tous les jours je faisais un papier parce que tous les jours il y avait des événements tout à fait interpellants. On racontait des histoires qui étaient vraiment fortes autour de cette thématique » (J8, homme, société/local).

### **Manque de « diversité »**

Les conditions de travail, en partie décriées, sont présentées comme ayant une conséquence extrêmement dommageable pour la couverture médiatique : le manque de représentation de la diversité des sources, des populations, des acteurs sociaux dans les médias. Les recherches de ces dernières années en Belgique montrent une absence des personnes perçues comme appartenant à des minorités visibles, que ce soit dans les médias audiovisuels<sup>27</sup> ou dans la presse écrite<sup>28</sup>. Les journalistes rencontrés pointent aussi cette difficulté en évoquant l'invisibilité d'une certaine partie de la population, considérée comme une manière de

réduire au silence les gens qui relève de la responsabilité des médias :

« Le plus important, et c'est ce que disent les gens issus de ces communautés, parce que c'est aussi quelque chose qui me semble important, c'est qu'on a rarement donné la parole à ces gens, on les a rarement écoutés. Or, ce que j'ai essayé de faire depuis des années c'est justement d'aller à leur rencontre et d'essayer de comprendre ce que eux vivaient. Et le discours sur l'islam radical, la dénonciation de ce qui se passait dans les rues de Molenbeek, c'est dans les rues de Molenbeek aussi qu'on l'entend. Des mères de famille qui avaient peur des recruteurs comme Zerkani qu'on laissait marcher dans la rue et qui inquiétaient et harponnaient les jeunes et les amenaient dans des appartements. Donc c'est une partie de la communauté qui le dit et cette communauté-là elle n'a pas été entendue, parce qu'on a travaillé avec les mosquées, on a travaillé avec... On n'a pas entendu les gens, de simples citoyens qui réclamaient juste d'être citoyen belge et pas d'être musulman ni arabe et maghrébin » (J1, homme, international).

« De façon générale que ce soit avec les personnes de la communauté musulmane ou d'autres personnes, on ne donne peut-être pas suffisamment la parole aux citoyens lambda dans nos médias. C'est vrai qu'on est peut-être plus dans l'analyse que dans le témoignage, c'est possible, mais ça vaut à la fois pour je ne sais pas, les femmes, les infirmiers, les personnes d'origine musulmane, ça vaut pour tout je pense » (J11, homme, international).

Cette difficulté des journalistes à rejoindre certains pans de la société, ainsi que des médias à être représentatifs de cette société, est aussi liée à des considérations sur le manque de diversité dans les salles de rédaction. Plusieurs journalistes font un lien entre la qualité de la couverture médiatique des enjeux liés à l'islam et la composition des rédactions. Ne pas avoir de journalistes « arabes ou noirs », ou/et « musulmans » (pour reprendre les catégories utilisées par les

journalistes), interroge la manière dont l'actualité est appréhendée, mais aussi les possibilités d'accès aux sources et au sens de ce qui est dit et vécu :

« Ce qui est frappant d'ailleurs dans la presse belge c'est l'absence, en tout cas dans les journaux écrits, dans la presse écrite belge, c'est la quasi-absence des représentants de ce monde musulman dans les journalistes. Il y en a quelques-uns, quelques figures dans la presse audiovisuelle, mais dans les journaux je trouve que c'est frappant. Au [nom du média], c'est dramatique, on en est conscient, on en parle tout le temps. Enfin tout le temps, on se le dit de temps en temps depuis trente ans que je suis au service monde, que c'est quand même dommage qu'on n'ait pas un seul musulman au sein de la rédaction, personne noire non plus par ailleurs. Bon ce n'est pas une question seulement de religion, mais disons représentant de la diversité comme on pourrait dire, pas un seul journaliste arabe, pas un seul journaliste noir dans [nom du média], à ma connaissance dans toute l'existence du [nom du média], c'est quand même assez frappant » (J6, homme, international).

« C'est un vrai problème de manque de diversité dans les médias, c'est super problématique qu'on n'ait personne, enfin qu'on ait si peu de diversité, donc qu'on ait si peu de journalistes, enfin en l'occurrence au [nom du média], on n'en a aucun. On n'a aucun journaliste qui vient de la communauté, de la deuxième, troisième génération d'immigration surtout marocaine. On n'a personne qui parle arabe et donc c'est clair qu'il y a tout un pan de cette actualité et de cette société à laquelle on n'a juste pas accès, de par la barrière de la langue et parce qu'on ne vient pas de ces milieux non plus, et donc on a [accès seulement aux] personnes qui veulent en parler, qui du coup ne représentent souvent qu'un certain discours, représentent assez peu le musulman lambda enfin le musulman lambda qui vit sa vie normalement, sans revendiquer spécialement quelque

chose. Lui forcément, comme il ne revendique rien, il ne va pas se mettre dans des organes représentatifs, il ne va pas être accessible pour les médias, il ne va pas vouloir donner son avis et donc en fait celui-là, qui est majoritaire, on ne le rencontre pas en fait. Enfin parfois j'essaie mais on ne relaye pas son discours » (J2, femme, société).

« C'est que nos médias, je ne vais pas généraliser, même si je pense que ce sont nos médias, je vais dire [nom du média] vivait et continue largement d'ailleurs à vivre dans l'ignorance totale de l'existence de ces communautés au nord du canal, c'est comme si ça n'existait pas, il n'y a pas un journaliste à [nom du média], pas un journaliste issu de l'immigration » (J9, homme, international).

Le manque de diversité des rédactions a alors, pour quelques journalistes, des conséquences sur la manière de traiter l'information :

« C'est sûr qu'il n'y aurait pas le même traitement du burkini, du voile, si en fait dans la rédaction il y avait quelqu'un qui portait le voile. Personne ne porte le voile donc forcément quand tu es en rédaction tu peux te permettre de dire "Ouais ok on fait un sujet sur le voile" mais tu n'as pas une femme voilée en face de toi à qui tu vas dire ça » (J4, femme, international/société).

Le discours qui fait le lien entre couverture médiatique de l'islam et journalistes issus d'une minorité visible n'est cependant pas unanimement partagé. Certains ne mentionnent pas ce lien du tout, alors que pour d'autres il porte à réflexion :

« Je ne suis pas quelqu'un qui fera un automatisme entre diversité et meilleure couverture. Moi j'ai assisté dans des rédactions américaines par exemple [...] où parfois la diversité débouchait sur des statuts un peu inférieurs dans la rédaction comme avant les femmes

faisaient le tricot, la cuisine et les machins, là les journalistes mexicains faisaient les mexicains, donc quelque part c'était déjà un regard qui était assez condescendant par rapport à ce registre-là, ça ne permettait pas nécessairement d'avoir un journalisme... la qualité il l'avait, mais il n'avait pas les cadres qui lui permettaient d'exprimer sa qualité de journaliste parce qu'on lui disait "tu fais les Mexicains". [...] En plus de ça, ce que j'ai remarqué aussi à plusieurs reprises, c'est que lorsqu'on nomme un journaliste issu d'une communauté pour couvrir cette communauté, on n'est pas sûr que ce journaliste aura la liberté de pouvoir parler de cette communauté, parce que ces communautés sont très proches, on est dans des petits villages et la pression sociale exercée sur cette personne [pourra faire en sorte] qu'elle va dire moins encore que le journaliste qui n'aurait pas ces contacts-là » (J7, homme, international).

Cet argument sur le manque de diversité dans les rédactions ne vient pas seul. Il se combine aussi au fait que les journalistes expriment la sensation de passer complètement à côté d'un pan de la réalité vécue, de ne pouvoir avoir accès qu'à certains regards. Pourtant, cela ne suscite presque pas, chez les journalistes de notre enquête, des pratiques plus actives pour rééquilibrer les discours médiatiques.

#### **4.2.3 Valeurs et légitimité**

Comme pour d'autres sujets qui touchent à la légitimité des journalistes et des médias (Léonard et Yasri-Labrique 2014), parler de couverture de l'islam avec les journalistes mène à des interrogations sur leurs valeurs, leur point de vue (la neutralité et l'objectivité notamment) et la capacité de reconnaître un point de vue situé (en fonction de leurs caractéristiques personnelles et celles des autres) central dans leur pratique professionnelle.

Deux éléments reviennent principalement : l'objectivité et la distance par rapport au militantisme et les compétences des

journalistes, qui réaffirment leur expertise au-delà de leur appartenance à un groupe ethnique :

« Je veux dire, un journaliste par nature est neutre, il n'est pas engagé dans un conflit ou dans un problème, il donne le point de vue de toutes les parties. Donc, enfin certains journalistes peut-être, ils suivent peut-être un peu, enfin... qu'ils sont parfois en partie des militants, mais moi j'ai toujours refusé de l'être et je ne participe jamais à quoi que ce soit, une manifestation ou une pétition ou quoi que ce soit, par principe, parce que je ne veux pas apparaître ou donner l'impression de pouvoir être considéré comme partisan. Mais une fois que j'aurai terminé ma carrière de journaliste, je m'engagerai plus personnellement dans des combats qui me tiennent à cœur, mais je ne serai plus journaliste » (J11, homme, international).

« Est-ce que à ma place un belgo-arabe, si j'ose dire, aurait fait un travail différent ? Heu en parlant arabe probablement qu'il aurait eu accès à plus encore de sources que moi, mais ayant fait l'effort que j'ai fait, enfin c'est un effort qui n'est pas très couteux, je veux dire ayant fait la démarche intellectuelle que j'ai faite au début des années 90 en ne regardant plus les populations à qui je rendais visite comme des étrangers que j'allais voir au zoo mais en me mettant plutôt, en essayant de me mettre à leur place, pour voir comment moi j'aurais réagi à leur place. Et à ce moment-là, je ne suis pas sûr qu'un journaliste arabe aurait fait autre chose » (J6, homme, international).

En ce sens, les journalistes s'interrogent sur le manque de diversité, sur les conséquences éventuelles que cela pourrait avoir sur la couverture médiatique (en raison de la non-connaissance de la langue ou du non-partage de certaines pratiques culturelles ou univers de sens), mais replacent au centre de leur discours un ensemble de valeurs traditionnelles (Schultz 2007) qui leur permettent de justifier leurs pratiques et leurs manières de couvrir l'information. Elles et ils mettent



ainsi à distance le regard situé qu'ils portent sur les réalités, revendiquent objectivité et compétences professionnelles pour peut-être éviter le questionnement frontal de la qualité de ce qui est produit. Quand ce questionnement intervient, il est cependant plutôt lié à une critique du collectif, de la salle de rédaction ou du média. C'est le cas de J9, homme journaliste à l'international qui critique l'attitude « politiquement-correcte » du collectif :

« Mais la [...] chose navrante aussi que moi j'ai trouvé, dans ma perception des réactions de mes consœurs et de mes confrères, c'était un petit peu -parce que c'est une chose qui est très très ancrée-, c'est un peu le politiquement correct, genre on va pas commencer à dire que voilà, qu'à Molenbeek ça ne va pas quoi. Donc voilà, donc à la fois on ne savait rien de ce qu'il se passait mais à la fois on ne voulait pas dire qu'il y avait des problèmes quoi. C'est un peu cette attitude, et qui est restée. Ça c'est une chose, disons, je pense qu'il y a des gens et ça c'est au service société de [nom du média], disons, il y a cette sorte voilà, de culture de service comme ça, très très politiquement correcte » (J9, homme, international).

Une seule journaliste a néanmoins évoqué une évolution, certes personnelle, de sa manière de voir les choses dans le temps, en revendiquant une posture de journaliste féministe qui l'a amenée à se questionner sur des manières d'être et de faire :

« Mais surtout, je n'aurais pas la même attitude dans ma rédaction quand ce genre de sujet viendrait sur la table et de se dire entre guillemets : "Qu'est-ce qu'on fait sur le voile ? ". À cette question hypothétique, je ne répondrais pas pareil aujourd'hui que ce que je l'ai fait à l'époque, parce qu'en fait j'ai appris davantage sur le sujet entretemps et ce sont principalement des mecs dans cette rédaction qui ont un point de vue, enfin qui n'ont pas une ouverture de dialogue ou de compréhension sur... ils n'ont pas une posture

féministe sur pourquoi est-ce que les femmes portent le voile et donc du coup l'approche serait différente quand je traite [ce sujet], mais aussi quand il est débattu, discuté, enfin c'est pas débattu mais quand il apparaît dans le programme du jour quoi » (J4, femme, international/local).

Ces questionnements sur la légitimité de la parole journalistique, de la neutralité ou de la subjectivité apparaissent plus clairement dans ces cadres de couverture médiatique que dans d'autres. Ils interrogent la capacité des journalistes à parler de sujets qui ne les concernent pas en premier lieu, sur lesquels ils sont parfois critiqués car ils parlent de réalités qu'ils ne vivent pas de manière directe. Les réponses apportées par les journalistes se raccrochent à des questions de compétences et recourent au discours traditionnel sur les valeurs journalistiques, centrales dans la rhétorique sur le métier. Ainsi, tout en déplorant le manque de diversité dans les rédactions, ils ne font qu'effleurer le rôle que cette « diversité » pourrait endosser tout en réaffirmant avec force leurs compétences et leurs expertises.

### **4.3 Une écriture de l'islam aux prises avec les contraintes du débat public**

Une certaine partie des discours des journalistes renvoie à l'anticipation qu'elles et ils se forgent des propos reçus. Cette dernière partie de l'analyse des entretiens se distingue des arguments liés à la couverture d'un sujet « sensible » ; elle y renvoie, mais tente plutôt de porter l'attention sur les mots et l'écriture, afin de faire un lien plus ténu avec les résultats de l'analyse de discours précédente. Deux points sont apparus : l'anticipation de la réception et la problématique du choix des mots.

#### **4.3.1 Écrire l'actualité liée l'islam : quelle réception ?**

Les journalistes de l'enquête énoncent un ensemble de commentaires qui renvoient parfaitement à la dualité intrinsèque

(même si en constante évolution, voir Lits et Wrona 2014) de l'écriture journalistique : l'importance des mots utilisés pour décrire la réalité et, simultanément, l'envie ou l'obligation de capter l'attention des publics.

## **La précaution**

Une question apparaît d'emblée dans le discours des journalistes : l'attention portée au public et notamment à la réception des articles, aux manières de raconter, de dire, d'identifier, de nommer et aux critiques que cela peut susciter. Les sujets liés à l'islam sont, pour les journalistes de l'enquête, délicats et chargés d'un potentiel polémique. Tant à l'international qu'au niveau local, certaines et certains journalistes estiment devoir porter une attention plus singulière aux mots utilisés, mais aussi aux sujets abordés. J9, journaliste spécialiste des questions internationales, l'évoque :

« Moi j'ai toujours essayé de faire attention, vraiment attention à la formulation que j'utilisais dans mes articles pour que ce ne soit pas blessant pour les gens » (J9, homme, international).

Cette anticipation dans la réception des articles n'est pas propre au sujet traité, elle est largement ressentie par les journalistes en général dans l'exercice quotidien du métier. Elle semble cependant davantage mentionnée ici pour suggérer le caractère sensible de la médiatisation de l'islam. C'est ainsi le cas d'un journaliste local qui explique longuement une difficulté rencontrée lors de la couverture de certains sujets. La publication d'un article lié au changement des menus de la « commune de Molenbeek pour ses élèves musulmans » (J10, homme, local) entraîne une multitude de commentaires violents qui vont mettre le journaliste dans une situation difficile, en raison de la (non) gestion des commentaires par son entreprise médiatique suivie d'une plainte déposée auprès du Conseil de déontologie journalistique. Celle-ci va mener à une réflexion sur la gestion des commentaires par les entreprises médiatiques.

L'anticipation de la réception des articles se fait donc à deux niveaux : d'une part en ayant en tête la manière dont les personnes concernées peuvent interpréter les mots et les angles choisis, et d'autre part en prévision des commentaires en ligne, qui relèvent d'une « surveillance » du discours d'information par les publics médiatiques (Calabrese 2016) et parfois aussi d'une brutalisation de l'espace public (Badouard 2018) visible dans les discours haineux.

Cette double attention marque le discours des journalistes, qui doivent par ailleurs composer avec un public imaginé. Ces représentations des publics constituent en effet une variable fondamentale dans la manière dont ils et elles couvrent cette thématique :

« En fait il y a, de mon point de vue [...], un problème dans la majorité de la presse francophone, une bonne partie de la presse francophone où on se dit qu'on va, je ne dis pas que cela concerne tout le monde, c'est mon expérience personnelle donc, on se dit qu'on va s'adresser davantage à un lecteur blanc, ils s'intéressent à des sujets de Blancs. Je caricature, et ce n'est pas pour rien que je n'écris plus sur l'islam à [nom du média] parce que le rédacteur en chef m'a dit que ça n'intéressait pas les gens, donc je suppose qu'il se dit que ses lecteurs ne sont pas musulmans et voilà » (J10, homme, local).

Or, cette représentation se heurte à la nécessité d'ouvrir les modes de narration, les choix de sujets et la diversité des sources, mais aussi à éviter les raccourcis :

« L'idéal ce serait qu'on entende des voix plurielles, de la diversité, sur des sujets qui sont liés à l'identité » (J5, femme, société).

« Je prends conscience depuis plusieurs mois de l'importance des mots encore plus qu'avant, de la façon d'accorder des adjectifs, comment est-ce qu'on... en fait je dirais plus, je crois, j'aurais

vraiment du mal à écrire "les musulmans". Voilà, c'est ça, et ça, ça ne me vient pas de, du contexte sécuritaire, attentats, [discours] identitaire et tout, ça me vient de mon travail personnel en tant que féministe et puis de toute la décolonisation aujourd'hui et puis... donc du coup, toutes ces questions de comment est-ce qu'un individu, une personne a envie d'être qualifiée et d'essayer de mettre beaucoup plus de subtilité, de nuances dans le descriptif pour une personne. Donc j'aurais tendance à le faire aussi pour la religion et donc tout comme on dit "une personne racisée" de dire "une personne de confession musulmane". Enfin voilà d'essayer d'amener des choses comme ça et puis de façon générale quoi, d'éviter les cases bien fermées, bien serrées dans lesquelles on met les gens et les raccourcis » (J4, femme, international/société).

## **La captation**

Les précautions à prendre sur la réception se combinent cependant aux enjeux de captation des publics, de son accroche afin non seulement d'être lus (du point de vue de journalistes), mais aussi achetés (du point de vue de l'entreprise médiatique). Les attentes et contraintes rencontrées ici par les journalistes dans le rapport au public renvoient par ailleurs à des éléments largement étudiés par ailleurs (Frisque 2002 ; Derville 1999), qui doivent évidemment concilier aussi des impératifs économiques (Ho-Pun-Cheung 2021).

La nécessité d'être le plus compréhensible possible revient une nouvelle fois dans les justifications des choix narratifs des journalistes. Encore une fois, ils sont confrontés à une représentation d'un public envers lequel il s'agit d'être pédagogique et attentif à ses capacités de compréhension :

« Moi je continue d'écrire des articles dans lesquels j'essaie d'être le plus clair possible et où j'essaie de me rendre... J'ai toujours considéré que quand j'écrivais un article, je m'adressais à un grand

public et ce n'est pas toujours possible dans tous les dossiers comme des dossiers extrêmement complexes comme la Syrie. Mais sinon j'essaie toujours d'écrire un article en me disant si je suis un lecteur qui connaît pas vraiment grand-chose dans le domaine que j'écris, il faut que ces personnes-là puissent me comprendre et pas se dire non c'est tellement complexe que je laisse tomber au bout de trois paragraphes parce que je ne pige plus rien. Ma femme est d'ailleurs une bonne relectrice parce qu'elle me dit, en effet, à part le domaine syrien j'y arrive assez bien (rire). Pour le domaine syrien là non, je n'y arrive pas (rires), c'est très complexe. Si je dois réexpliquer qui fait quoi, qui pense quoi, qui est allié à qui en Syrie alors là on devient dingue, donc ce n'est pas possible (rire) » (J6, homme, international).

Cette exigence d'être compréhensible se conjugue aussi à la nécessité d'accrocher le lectorat :

« J'ajoute même qu'on doit être un peu racoleur. Je pense qu'on doit servir la qualité du contenu par des outils un peu de communication, un peu des trucs, des hameçons, des jolies photos, des titres accrocheurs. Je suis vraiment pour ça, pour qu'on amène les gens à lire par tous les moyens des articles intelligents et je n'ai pas de scrupules à le dire, je suis pour ça, je suis pour faire des trucs racoleurs pour amener les gens à lire des choses intelligentes. Donc ça c'est par rapport au côté... bon alors après, en pratique ça veut dire quoi ? Ca veut dire déjà éviter le jargon et utiliser des mots que personne ne comprend et des choses pareilles, et puis ensuite c'est d'aller à l'enjeu, parce qu'il y a toujours une forêt de détails dans tous les domaines, dans tous les sujets et si ça s'arrête, si on va pas tout de suite à l'enjeu et qu'on explique pas aux gens en quoi c'est intéressant, que c'est important, les gens au bout de trois paragraphes, ils se disent c'est emmerdant, je ne vais rien comprendre, ils se disent qu'est-ce que je vais apprendre avec cet article » (J9, homme, international).

La manière dont les journalistes spécialistes des questions liées à l'islam se construisent leur représentation et leur rapport effectif à leurs publics joue ainsi, comme pour d'autres domaines, un rôle déterminant. Or, cette représentation reste globalement éloignée de certaines réalités vécues par des populations qu'ils et elles ne considèrent pas forcément comme faisant partie de leur public. Elle reste aussi très contrainte par les logiques socio-économiques des médias et leur rapport à l'audience.

#### 4.3.2 La frilosité autour des mots

Les sujets liés à l'islam charrient un ensemble de notions et de mots controversés. Des termes comme *islamophobie* ou *radicalisation* peuvent avoir des sens ambigus et être instrumentalisés. Les journalistes expriment une difficulté de vocabulaire qui a par ailleurs, sur un sujet connexe, encouragé le Conseil de déontologie journalistique belge francophone à proposer un « Glossaire des termes journalistiques concernant les personnes étrangères et issues de l'immigration »<sup>29</sup> :

« Je préférerais qu'on utilise le mot *racisme anti-musulmans* ou *rejet anti-musulman* ou *haine anti-musulmans* ou des choses pareilles. Mais le mot *islamophobie* pour moi c'est... bon un jour ou l'autre on finira par l'adopter parce qu'il est adopté par le plus grand nombre. Mais le fait de le banaliser revient par exemple à le mettre sur le même pied que l'antisémitisme. Et je me souviens, au début des années 2000, avoir eu des grandes discussions avec des musulmans qui soutenaient que les musulmans étaient victimes d'antisémitisme parce qu'ils étaient des sémites » (J5, femme, société).

Les journalistes pointent ici des effets de brouillage, voire de mauvais usages qui nuisent à la qualité de la couverture médiatique et à l'image du travail journalistique :

« Hors islamisme, il faut s'entendre sur les termes, islamisme c'est djihadiste, ce n'est pas terroriste. Mais cet amalgame tous les jours et encore beaucoup plus en français que dans les autres langues, je veux dire sur la place de Paris comme de Bruxelles, il y a un amalgame qui est vraiment lamentable fait entre tous les termes. Le terme *islamisme* est simplement l'islam politique, [qui est] devenu égal à celui de *terroriste*, c'est quelque chose d'affligeant simplement au niveau du glossaire, de l'utilisation lexicale des termes qui est complètement fallacieuse et c'est bien dommage. Mais bon on est là un peu... c'est un peu crier dans le désert quand on essaye de dire [à certains] qu'ils font fausse route dans les définitions des concepts qu'ils utilisent, alors bon au bout d'un moment on laisse tomber » (J6, homme, international).

Cette réflexion a une conséquence directe sur les pratiques journalistiques : celle de l'évitement. Ne pas utiliser certains mots pour ne pas prêter le flanc à la critique ou ne pas entrer dans un débat sur le lexique :

« J'ai très peur de faire des raccourcis. Il y a un énorme risque de faire des raccourcis et c'est le danger dans lequel je pense qu'on doit essayer, on doit éviter de tomber, donc je n'en parle pas. Donc c'est une stratégie, c'était peut-être bien une stratégie volontaire d'évitement. Plutôt que d'attaquer frontalement le truc et d'expliquer pourquoi est-ce qu'il n'y a pas lieu de faire des amalgames entre islam, islamisme, radicalisme, terrorisme, migration, je ne sais pas, tout, heu... vu que les amalgames sont des erreurs, plutôt que de parvenir à expliquer pourquoi ce sont des erreurs, je préférerais vraisemblablement, me connaissant, ne pas en parler » (J4, femme, international/société).

Ces stratégies d'évitement sont d'ailleurs largement partagées :



« Le mot *radicalisation* ou *radicalisme* c'est un mot qui me dérange un petit peu parce que finalement, c'est limite un mot de science-fiction qui ne veut absolument rien dire en fait, qui est un concept effectivement très médiatique, l'image est très intéressante mais qui ne veut rien dire et qui est fausse » (J10, homme, local).

« Je crois qu'il y a un consensus, sans qu'on en ait discuté, mais pour éviter le mot *islamophobie*, oui. Le mot hein, pas la dénonciation de la chose évidemment » (J5, femme, société).

Or ces stratégies d'évitement apparaissent souvent comme des choix individuels, qui semblent peu discutés dans le contexte de la rédaction. Les journalistes, dans le flux quotidien des activités, font des choix qui entrent plus largement dans les difficultés générales de l'écriture journalistique :

« On lit ce que les collègues [font], mais on lit aussi ce qu'on a écrit et puis surtout moi au départ, la mauvaise ou bonne école ou école à la dure à laquelle je suis passée, c'était le lendemain matin on s'assied on est au-dessus de ton article, on prend un bic et puis on souligne des passages qui ne vont pas et ce mot de vocabulaire ça ne va pas et tac et tac et tac. Et du coup quand on est en fait tout le temps dans une boucle où on produit, et où on relit ce qu'on produit, on produit, on relit ce qu'on produit, on oublie entre guillemets pas tout à fait tout de suite l'article qu'on a écrit la veille et donc on le relit avec une nuit de sommeil et puis c'est pas très compliqué de se dire : "ça ce n'est pas bien formulé, en fait c'est pas clair ou là, je ne sais pas", et donc du coup je trouve que ça, en tout cas dans mon cas, ça amène un travail de réflexion, et puis il y a des conséquences aux articles qu'on écrit et à la vision du monde qui est véhiculée, aux idées qui sont véhiculées, un impact politique d'articles qui sont écrits dans [nom du média]. Et donc mon réflexe à moi c'est de développer une vigilance au vocabulaire choisi ou aux formulations

de phrases ou à l'idée centrale d'un papier » (J4, femme, international/local).

Le choix des mots est évidemment central dans la pratique journalistique, mais elle fait peu l'objet d'une prise en main collective autour des sujets liés à l'islam :

« On discute sur parfois... sur l'importance, sur l'excès dans les mots, l'excès de termes utilisés par exemple dans des titres de Une qui nous choquent, où on trouve qu'on est allés trop loin, qu'on a voulu trop alerter le chaland. Ça, on en parle parfois, mais il n'y a pas vraiment de débat sur toutes les questions de politiquement correct comme je dis, moi » (J1, homme, international).

Or, la crispation autour des mots sur le sujet s'est renforcée par les situations vécues ces dernières années :

« Avant les attentats c'était assez facile parce qu'il n'y avait pas de crispations, avant les attentats de Paris, de Bruxelles, et donc j'ai été plusieurs fois dans des mosquées rencontrer des imams et tout ça euh... il y avait un besoin vraiment énorme d'ouverture, ils voulaient être compris. Notamment après les attentats de New York, je suis allée à la mosquée Al Khalil de Molenbeek, et là ils étaient heureux de voir un journaliste qui venait les écouter. Je crois que c'est important de tendre son micro, ils ont été ignorés en fait pendant de longues années. On ne savait pas qui ils étaient, ce qu'ils faisaient, tout ça. Mais après on l'a senti, enfin, j'ai senti très vite les crispations parce qu'ils se sentaient victimisés, et donc très vite, avec le déferlement journalistique sur Bruxelles et Molenbeek après les attentats, les journalistes ont été très vite critiqués, en tout cas dans les communes comme Molenbeek » (J1, homme, international).

Une journaliste parle d'ailleurs de matières « casse-gueule à la base » (J2, femme, société), quand d'autres se font l'écho de débats sur les termes qui ne sont pas non plus réglés dans l'espace public, et qui placent les journalistes dans un désaccord avec les usages lexicaux dominants dans la société. Une minorité de journalistes a laissé affleurer leur opinion dans les entretiens, comme cette personne qui exprime clairement son ressenti sur certains termes et les postures idéologiques qu'ils charrient :

« Il y a un peu la concurrence des victimes et je pense qu'il y a effectivement du racisme envers les musulmans, mais la critique de l'islamisme ou de certains aspects de l'islam n'est pas de l'islamophobie. Et je considère que se positionner au nom de l'universalisme contre le port du voile dans les services publics, ça ne relève pas de l'islamophobie. Donc la définition que donne de l'islamophobie le CCIB<sup>30</sup> par exemple, ne me convient pas du tout. Elle est contestable » (J5, femme, société).

Ces réflexions sur la mise en mots de l'actualité liée à l'islam font écho aux résultats de l'analyse textométrique du corpus, qui dévoilaient une attitude pédagogique et prudente des journalistes, une conscience d'avancer en terrain miné et une frustration parfois du manque de débat. Certaines personnes regrettent l'absence d'une réflexion générale dans la rédaction, mais aussi une confusion générale qui rend les discours sur l'islam d'avance conflictuels. Beaucoup expriment une forme d'autocensure, qui s'explique par l'anticipation des réactions du public imaginé, mais aussi par un souhait de préserver les musulmans de Belgique d'une hostilité perçue. Dans le corpus, ces considérations renvoient au discours de l'amalgame, qui revient rituellement dans les moments post-attentats. Globalement, les difficultés liées à la couverture de l'islam provoquent une certaine lassitude, tant les enjeux de représentation exposent les journalistes à des critiques, des simplifications (vu la complexité des situations sociopolitiques), des incompréhensions.

## Conclusion

Le but de cette recherche était d'observer de quoi les médias parlent lorsqu'ils parlent d'islam, comment ils en parlent et comment les journalistes pensent cette couverture. Dans la mesure où le discours religieux et le discours médiatique ont deux régimes de vérité radicalement opposés, la représentation de l'un par l'autre ne peut être chose aisée. Les journaux analysés reproduisent une logique classique entre médias et religion, s'efforçant « de faire connaître “un monde à part”, ou de développer une enquête à son propos. Une tension entre l'information et la valorisation apparaît alors, car s'il s'agit de parler d'une religion, il ne s'agit pas pour autant, pour les médias d'information généralistes du moins, de s'en faire le porte-voix » (Douyère & Antoine 2018).

Lorsqu'il s'agit de donner à voir la religion parce que celle-ci s'invite dans l'actualité, plusieurs énonciations sont possibles. L'une d'elles, on l'a vu, est le regard pédagogique porté sur l'islam en tant que deuxième religion de Belgique. Une autre est le regard expert qui cherche à dévoiler les causes de la violence ou les liens entre islam et terrorisme, où dominent les experts, le discours rapporté et la confrontation de points de vue. Une autre encore est le discours de dissociation qui prévaut dans les périodes post-attentats.

Très majoritairement, la présence de l'islam dans la presse écrite généraliste s'explique par l'actualité internationale ou locale, par les faits divers et par la culture. Le fait que ces médias aient souvent recours à des mots formés sur la racine *islam-* est dû à plusieurs facteurs : une profusion de noms propres de groupes terroristes ainsi composés, une confusion entre « islamique » et « islamiste », un recours à expliquer l'islam pour expliquer les actes de terrorisme. Quoi qu'il en soit, la question de la définition de l'islam, de sa nature, de sa place dans les sociétés européennes est au cœur des discours médiatiques, ce qui est visible dans les fréquences lexicales des mots formés sur la racine *islam-*. Qui plus est, il ne faut pas sous-estimer la forte circulation de discours et d'images liés à l'islam ailleurs que dans les médias d'information, qui

contribuent également à la perception d'une présence constante de ces thématiques, que les publics identifient comme appartenant au champ « médiatique » sans toujours distinguer les sources.

Mais lorsque l'islam ne s'invite pas dans l'actualité, il suscite néanmoins l'intérêt des journalistes, qui veulent parfois compenser une couverture de faits négatifs avec des reportages de fond ou bien des marronniers (l'Aïd, le ramadan) pour éduquer le public ou faire entendre une partie peu audible de la société, notamment bruxelloise. Toutes et tous s'accordent pour dire que le sujet est délicat et proposent différentes solutions, qui vont de l'attention portée au lexique à plus de représentativité des minorités ethniques dans les rédactions, en passant par l'autocensure. Une table ronde sur la couverture de l'islam dans les médias à laquelle nous avons participé (22/09/2022, News6) a montré la complexité et les limites de la représentativité des minorités : certains participants proposaient de montrer plus de femmes portant le voile pour banaliser la présence de cette religion, alors que d'autres proposaient de montrer l'islam sous un aspect non religieux et d'autres encore de diversifier les rédactions. Cependant, ces propositions se heurtent à plusieurs obstacles, notamment celui de demander à quelqu'un d'origine musulmane de couvrir les faits liés à l'islam, ce qui reviendrait à faire de ces journalistes des individus prototypiques de leur communauté supposée.

## Notes

1. Lorsque nous parlons des médias, nous renvoyons à des entreprises médiatiques dans lesquelles travaillent des journalistes professionnels produisant de l'information d'intérêt général et ce, quelle que soit la ligne éditoriale.

2. Dans le cadre de ce projet, nous avons réalisé une série d'entretiens avec des responsables de trois associations luttant contre l'islamophobie. Ces entretiens avaient pour but de nous permettre de comprendre en quoi consiste la critique associative militante envers les journalistes qui couvrent ces thématiques ainsi que le rôle que les associations jouent ou veulent jouer dans la construction de l'information. Cependant, après avoir pris connaissance du projet de recherche dans lequel ces entretiens s'inscrivaient, les responsables de deux associations ont décidé de se retirer de cette collaboration. Nous avons décidé de ne pas citer la troisième association, mobilisée contre l'islamophobie. Les résultats du projet n'incluent ainsi aucun verbatim de ces entretiens. Or, la littérature (De Changy et al. 2006) pointe une tendance des communautés musulmanes à considérer que les médias sont généralement hostiles à l'islam et aux musulmans.

3. La laïcité belge revêt une conception légèrement différente de la laïcité française : alors la France prône une réelle séparation entre les Églises et l'État, « le système belge est celui d'une indépendance réciproque » (Sägesser et Husson 2002 : 7). Contrairement à la France, où la religion n'a pas de place dans l'enseignement public, toutes les religions reconnues par l'État peuvent être enseignées à l'école publique en Belgique, aux côtés de la morale laïque, également reconnue comme une "communauté philosophique non confessionnelle (Ibidem).

4. Le mot-clé islam\* (islam troncature) regroupe tous les termes ayant pour racine islam (islamique, islamisme, islamophobe, etc.).

5. Ont été écartés les articles qui contenaient le mot islam mais qui n'abordaient pas le thème (la plupart des cas ont concerné des noms propres de sportifs, par exemple « Feruz Islam »).

6. Avant d'être soumis au traitement textométrique, le corpus est annoté par un logiciel d'étiquetage morpho-syntaxique, Cordial (Synapse, Toulouse).

Le traitement statistique du corpus peut ainsi s'effectuer à quatre niveaux linguistiques : le mot graphique, le lemme (les mots ramenés à leur forme canonique, par exemple « partira » = « partir »), la partie du discours (les mots ramenés à leur catégorie grammaticale, par exemple la forme « partira » = l'infinitif « partir » assorti d'un code indiquant sa conjugaison à la 3ème personne du futur de l'indicatif) et les structures syntaxiques (par exemple « les femmes politiques sont » = l'enchaînement « déterminant + nom + verbe).

7. Hyperbase 9.0 (E. Brunet, Université Nice Côte d'Azur), Hyperbase Web Edition (Laurent Vanni, Université Nice Côte d'Azur), IRaMuTeQ (Pierre Ratinaud, Université Toulouse Le Mirail), TXM (laboratoire IHRIM de l'École normale supérieure de Lyon -groupe de recherche Cactus mené par Serge Heiden- et le laboratoire ELLIADD de l'université de Franche-Comté).

8. Pour un point sur les principaux outils et postulats de la statistique lexicale différentielle, voir Lebart & Salem (1994).

9. Damon Mayaffre a démontré de façon convaincante la caducité de l'opposition entre quantitatif et qualitatif en analyse du discours : « la fréquence d'utilisation est une qualité, et la qualité (ou un attribut) est le plus souvent attestée si elle peut répondre au dénombrement » (Mayaffre 2012). Sur la question, nous renvoyons également à Adam 2008, Viprey 2006, Longrée & al. 2008.

10. Par exemple, le mot classe seul est plus difficilement interprétable que le mot classe associé à cahier, école, stylo ou que le mot classe associé à sociale, lutte, grève.

11. Interface de R pour les Analyses MULtidimensionnelles de TExtes et de Questionnaires. Le logiciel est développé par Pierre Ratinaud à l'Université Toulouse 3 (Lerass), <http://www.iramuteq.org/>.

12. Les passages sont sélectionnés en fonction d'un score obtenu par l'addition des indices statistiques de chacun des mots qui les composent. Ainsi, les segments analysés ne sont pas choisis arbitrairement mais sont bien les plus caractéristiques ou typiques d'un point de vue statistique de la classe considérée.

13. Le lecteur modèle est le « destinataire idéal, prévu et construit » par un texte

<http://publicationnaire.huma-num.fr/notice/lecteur-modele/>.

14. Il ne s'agit pas d'une fréquence absolue mais d'un indice statistique (Chi2) qui montre que les mots « islamologue » et « professeur » ont beaucoup contribué à la formation de cette classe.

15 « L'institut Marcourt », La Libre Belgique, 19 mars 2018.

16. Les couleurs et les numéros des classes ne sont pas corrélés au fil des analyses menées sur les journaux séparément.

17. Des mots comme wahhabite et jihad n'appartiennent pas au champ lexical de la radicalisation en langue, mais en discours ils sont associés, dans les sociétés occidentales, à l'islam politique et parfois violent.

18. À l'exception de l'islam est compatible avec (10 occurrences), l'islam est une religion de paix (11 occurrences) et islam et terrorisme, car il ne s'agit pas d'expressions nominales ; elles seront analysées plus loin (voir 3.5 Islam et attentats). C'est également le cas de l'expression vrai islam, qui se retrouve 19 fois dans le corpus mais n'apparaît pas dans le tableau des segments répétés puisqu'il ne dépasse pas le seuil de significativité statistique.

19. Pour Georges Kleiber, la dénomination est une lexie codée suite à un acte de baptême et une habitude associative, au contraire des désignations, qui n'ont pas ce lien référentiel préalable : « La convention référentielle instaurée par l'acte de dénomination est une association faite pour durer, donc une association référentielle stable ou constante, qui a pour but non une désignation uniquement momentanée, transitoire et contingente de la chose, mais l'établissement d'une règle de fixation référentielle qui permet l'utilisation ultérieure du nom propre ou du nom commun pour l'objet dénommé » (Kleiber 1996 : 575).

20. On peut aussi interpréter en Belgique comme un complément prépositionnel (« un des meilleurs connaisseurs belges de l'islam en Belgique »).

21. Alors que l'islam est une expression définie incomplète, l'islam conservateur ou un islam modéré sont des expressions définies complètes qui précisent la référence grâce à l'adjectivation.

22. La raison est lexicale : alors que l'islam conservateur est fait de conservateurs et l'islam belge de personnes vivant en Belgique, il est plus



difficile d'identifier les membres d'islam politique ou d'islam de paix.

23. Autrement dit une expression qui montre qu'on répond à un discours antérieur.

24. Liste d'attentats :

M1 : Belgique : le 24 mai 2014, attentat du Musée juif de Belgique.

M2 : France : du 7 au 9 janvier 2015, attentats en France (Charlie Hebdo, hyper cacher).

M3 : France : le 21 août 2015, attentat du train Thalys sur une ligne reliant Amsterdam à Paris.

M4 : France : le 13 novembre 2015, une série de sept attaques à Paris et en Seine-Saint-Denis.

M5 : Belgique : le 22 mars 2016, deux attentats-suicides à l'aéroport de Bruxelles et un troisième dans le métro.

M6 : France : le 14 juillet 2016 à Nice.

M7 : Allemagne : le 19 décembre 2016, à Berlin.

25. <https://www.ulb.be/fr/programme/fc-483>

26. Michaël Privot est un islamologue belge francophone, anciennement proche de la mouvance des Frères musulmans et actuellement militant pour un « islam européen ».

27. CSA, (2017) Baromètre diversité et égalité 2017 : synthèse de l'étude, en ligne : <https://www.csa.be/document/barometre-diversite-et-egalite-2017-synthese-de-letude/>

28. AJP, (2019), Étude de la diversité et de l'égalité dans la presse quotidienne belge francophone, juin, en ligne <http://www.ajp.be/telechargements/diversite/diversite2019/etude.pdf>

29. <https://www.lecdj.be/fr/lexique/>

30. Collectif contre l'islamophobie en Belgique, par la suite devenue le Collectif pour l'inclusion et contre l'islamophobie en Belgique.

## Bibliographie

Adam, J.-M. (2008) : *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin.

Adghirni, Z. L. (1997) : Routines produtivas do jornalismo em Brasília. Observações sobre o processo de produção da notícia na área política e econômica de três jornais na capital Federal: O Globo, Folha de São Paulo e Correio Braziliense. *Paulo e Correio Braziliense*. Mouillaud, M. & Porto, SD *O jornal: da forma ao sentido*. Brasília : Paralelo, 15.

Ahmed, S. & Matthes, J. (2016) : « Media representation of Muslims and Islam from 2000 to 2015 : a meta-analysys », *International Communication Gazette*. URL: <https://doi.org/10.1177/1748048516656305>

Akbarzadeh, S. & Smith, B. (2005) : *The Representation of Islam and Muslims in the Media*, Melbourne : Monash University.

Awass, O. (1996): « The representation of Islam in the American media », *Hamdard Islamicus*, n° 19: 87-102.

Badouard, R. (2018) : « Internet et la brutalisation du débat public », *La Vie des idées*, n° 6.

Baker, P. ; Gabrielatos, C. & McEnery, T. (2013): *Discourse Analysis and Media Attitudes. The Representation of Islam in the British Press*, Cambridge : University Press.

Bastin, G., & Machut, A. (2016) : Gravitation et dispersion dans les carrières des journalistes passés par la presse quotidienne nationale. *Temporalités*, n° 23.

Bersipont, R. (2021) : *Économie politique de la presse écrite quotidienne sur le petit marché belge francophone : diversification et modèles d'affaires à l'ère numérique* (Doctoral dissertation, UCL-Université Catholique de Louvain).

Bonvalet, C. ; Maison, D. ; Le Bras, H. & Charles, L. (1993) : « Proches et parents », *Population (french edition)* : 83-110.

Benzécri, J.-P. (1980) : *Pratique de l'analyse des données*, Paris, Dunod.

Biling, M. ; Downey, J.; Richardson, J.; Deacon, D. & Golding, P. (2006): *Britishness in the Last Three General Elections : From Ethnic Nationalism to Civil Nationalism*, London : Commission for Racial Equality.

Boukala, S. (2019): *European Identity and the Representation of Islam in the Mainstream Press*, Palgrave Macmillan.

Bousquet, F. (2014) : *Pour une approche globale de l'information infranationale. Éléments d'analyse du papier au numérique*, mémoire d'HDR, Université Toulouse 3.

Calabrese, L. (2015) : « Reformulation et non-reformulation du mot *islamophobie*. Une analyse des dynamiques de la nomination dans les commentaires des lecteurs », in J. Longhi (éd.), *Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours*, *Langue Française*, n° 188 : 91-104.

Calabrese, L. (2016) : « Le discours (très) prescriptif des internautes sur le journalisme et les journalistes. Une étude des commentaires en ligne », *Informier avec internet. Reprises et métamorphoses de l'information*, Presses universitaires de Franche-Comté : 133-147.

Charaudeau, P. (2015) : *La Laïcité dans l'arène médiatique, cartographie d'une controverse sociale*, Bry-sur-Marne, coll. « Médias essais », Ina éditions.

Delforce, B. (1996) : La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens. *Les Cahiers du journalisme*, n° 2 : 16-32.

Deltombe, T. (2007) : *L'islam imaginaire : la construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*, Paris, La Découverte.

Demazière, D. (2007) : Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs?. *Bulletin of Sociological Methodology/Bulletin de Méthodologie Sociologique*, n° 93(1) : 5-27.

Derville, G. (1999) : « Le journaliste et ses contraintes », *Les Cahiers du journalisme*, n° 6 : 152-177.

Dhume, F. & Cohen, V. (2018) : « Dire le racisme, taire la race, faire parler la nation. La représentation du problème du racisme à travers la presse locale », *Mots. Les langages du politique*, n° 116 : 55-72.

Douyère, D. & Antoine, F. (2018) : « Penser l'entrelacs des religions et des médias », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], n° 13. URL : <http://journals.openedition.org/rfsic/3756>

Dunn, K. (2001) : « Representations of Islam in the politics of mosque development in Sydney », *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, n° 92: 291-308.

Eatwell, R. & Goodwin, M. J. (eds) (2010) : *The New Extremism in 21<sup>st</sup> Century Britain*, London, Routledge.

Entman, R. (1993) : « Framing. Toward clarification of a fractured

paradigm », *Journal of Communication*, 43 (4): 51-58.

DOI : 10.1111/j.1460-2466.1993.tb01304.x

Espina, M. (2016) : « Rhétorique de la terreur après les attentats parisiens : réflexions sur l'émergence de quelques phrasèmes », *Revue des jeunes chercheurs en linguistiques de Paris-Sorbonne*, n° 4 : 60-89.

Fenandez, S. (2009) : « The crusade over the body of women », *Patterns of prejudices*, 43 : 269-286.

Frisque, C. (2002) : *L'activité journalistique au quotidien: travail relationnel, identitaire et rédactionnel des journalistes de la presse quotidienne régionale*, Thèse de doctorat, Paris 10.

Gamson, W. (1992) : *Talking Politics*, Cambridge, Cambridge University Press.

Gans, H. J. (1979) : *Deciding What's News: A Study of CBS Evening News, NBS Nightly News, Newsweek and Time*, Pantheon Books.

Garcin-Marrou, I. & Hare, I. (2018) : « Discours médiatiques post-attentats : une perspective historique (1995-2016) », *Mots. Les langages du politique*, Vol.3/118 : 19-35.

Gitlin, T. (1980) : *The Whole World Is Watching*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press.

Goffman, E. (1991) : *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit.

Guaresi, M. (2015) : « Les thèmes dans le discours électoral de candidature à la députation sous la Cinquième République. Perspective de genre (1958–2007) », *Mots. Les langages du politique*, n° 108 : 15-37.

De Changy, J. ; Dassetto, F. ; Maréchal, B. . (2006): *Les noeuds du dialogue entre musulmans et non-musulmans en Belgique*, rapport réalisé à la demande de la Fondation Roi Baudouin, <http://hdl.handle.net/2078.1/90664>

Guaresi, M. (2016) : « Cooccurrences, contrastes et caractérisation textuels. Applications à un corpus de professions de foi électorales (1958 – 2007) », 13e Conférence internationale d'analyse statistique et données textuelles, Université Nice Sophia Antipolis - CNRS, Jun 2016, Nice, France : 439 - 451.

Ho-Pun-Cheung, É. (2021) : « Concilier contraintes économiques et indépendance : un journalisme à la frontière de la profession », *Politiques de communication*, n° 1 : 85-113.

Iyengar, S. (1991) : *Is Anyone Responsible ? How Television Frames Political Issues*,

Chicago, The University of Chicago Press.

Joncret, L. (2023) : « La construction du problème public de l'islamophobie en Belgique francophone à travers sa médiatisation », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], n° 27.

Lafon, P. & Salem, A. (1983) : « L'inventaire des segments répétés d'un texte », *Mots*, n° 6: 161-177.

Landivar, D. ; Ramillien, E. & Dell'Omodarme, M. (2016): « Les attentats comme objets médiatiques instables. Une enquête sous l'angle des humanités numériques », *Hommes et migrations* n° 1315 : 19-30.

Larroque, A.-C. (2016) : *Géopolitique des islamismes*, Paris, PUF.

Le Cam, F., Ménalque, L., & Libert, M. (2021) : *Être femme et journaliste : Enquête sociologique dans un monde au masculin*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

Le Cam, F., Libert, M., & Domingo, D. (2020) : Journalisme en confinement. Enquête sur les conditions d'emploi et de travail des journalistes belges francophones, 1. *Les Carnets du LaPIJ*, 1.

Le Cam, F., & Ruellan, D. (2017) : *Émotions de journalistes : sel et sens du métier*, Presses universitaires de Grenoble.

Le Cam, F., & Pereira, F. H. (2018) : « Vérité et conditions d'exercice du métier de journaliste en ligne », *Argumentum: Journal the Seminar of Discursive Logic, Argumentation Theory & Rhetoric*. Vol. 16, n° 2.

Lebart, L. & Salem, A. (1994) : *Statistique textuelle*, Paris, Dunod.

Lefébure, P.; Roche, E. & Sécaïl, C. (2018) : « Les attentats du 13 novembre en direct à la télévision : mise en récit de l'événement et de ses ramifications », *Mots. Les langages du politique*, n° 118, 37-57.

Lefébure, P. et Sécaïl, C. (2016) : « Le défi Charlie : les médias à l'épreuve des attentats », Paris, France, Lemieux Éditeur.

Legavre, J. B. (2011) : « Entre conflit et coopération. Les journalistes et les communicants comme 'associés-rivaux' », *Communication langages*, n° 3 : 105-123.

Léonard, K. D. & Yasri-Labrique, E. (2014) : *Médias et pluralisme: la diversité à l'épreuve*, Archives contemporaines.

Lesinka, M. (2014) : « The European backlash against immigration and

multiculturalism », *Journal of Sociology*.

URL: <https://doi.org/10.1177/1440783314522189>

Libert, M. (2019) : *Carrières et conditions d'emploi et de travail des journalistes: Analyse des mutations dans la presse quotidienne belge francophone*, Paris, Institut Universitaire Varenne.

Lits, M. (2012) : « Les médias francophones en Belgique: enjeux identitaire », *Alternative Francophone* vol.1, 5 : 55-66.

Lits, M. & Wrona, A. (2014) : « Permanence et renouveau des recherches sur l'écriture journalistique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 5.

Longrée, D. ; Mellet, S. & Luong, X. (2008) : « Le motif : un outil pour la caractérisation topologique des textes », *9èmes Jadt*, [<http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2008/pdf/longree-luong-mellet.pdf>].

Marty, E. (2015) : « Les élections municipales au miroir de la presse quotidienne régionale. Des cadres médiatiques aux thématiques politiques », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 108, consulté le 05 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/21991> ; DOI : 10.4000/mots.21991

Matthes, J. & Kohring, M. (2008) : « The content analysis of media frames. Toward improving reliability and validity », *Journal of Communication*, 58, 258-279. DOI : 10.1111/j.1460-2466.2008.00384.x

Mayaffre, D. & Luong, X. (2003) : « Arbres et généalogie politique. Représentation arborée du discours de Jacques Chirac (1995-2005) », *Histoire & Mesure*, n° 18 : 289-311.

Mayaffre, D. (2012) : « Quand le nombre fait sens. Adverbes et adverbialisation du discours politique contemporain: étude logométrique », *Travaux neuchâtois de linguistique*, n° 55 : 95-109.

Méadel, C. (2004) : Public, cher inconnu!. *Le Temps des médias*, n° 3 : 1836-1918.

Mertens, S. & De Smaele, H. (eds) (2016): *Representations of Islam In The News. A cross-Cultural Analysis*, Lexington Books.

Minsart, E. (2022) : *Gestion médiatique de l'islam : la complexité du « bien faire »*. *Le cas du journal La Libre en 2020*, Louvain-la-Neuve, Academia.

Moore, K. ; Mason, P. & Lewis, J. (2008) : *Images of Islam in the UK : The Representation of British Muslims in the National Print News Media 2000-2008*, Cardiff School of Journalism, Media and Cultural Studies.

Neveu, E. (2009) : *Sociologie du journalisme*, Paris : La Découverte.

Niemeyer, K. (2018) : « Un journalisme d'empathie? Le mémorial du Monde pour les victimes des attentats du 13 novembre 2015 », *Mots. Les langages du politique*, Vol.3/118, 59-74.

Parini, L. ; Gianni, M. & Clavien, G. (2012) : « La transversalité du genre : l'islam et les musulmans dans la presse francophone suisse », *Cahier du genre*, vol.1, 197-218.

Pereira, F. H. (2020) : *As diferentes maneiras de ser jornalista: um estudo sobre as carreiras profissionais no jornalismo brasileiro*. Brasilia. Editora UnB.

Pincemin, B. ; Issac, F.; Chanove, M. & Mathieu-Colas, M. (2006) : « Concordanciers: thème et variations », *JADT 2006*. Consulté le 8 juin 2018..

Poole E. (2002) : *Reporting Islam : Media Presentations of British Muslims*, London : I.B. Tauris.

Poole, E. & Richardson, J. E. (eds.) (2006) : *Muslims and the News Medias*, London : I.B. Tauris.

Powers, M. & Vera-Zambrano, S. (2018) : « How journalists use social media in France and the United States: Analyzing technology use across journalistic fields », *New Media & Society*, 20(8) : 2728-2744.

Rabatel, A. & Chauvin-Vileno, A. (2006) : « La question de la responsabilité dans l'écriture de presse », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 22.

Rastier, F. (2001) : *Arts et Sciences du texte*, Paris, PUF.

Ratinaud, P. & Marchand, P. (2012) : « Application de la méthode Alceste à de "gros" corpus et stabilité des "mondes lexicaux". Analyse du "CableGate" avec Iramuteq », *Actes des JADT 2012*, Liège : 835-844.

Reinert, M. (1983) : « Une méthode de classification descendante hiérarchique. Application à l'analyse lexicale par contexte », *Les Cahiers de l'analyse des données*, vol. VIII, 2 : 187-198.

Richardson, J. E. (ed.) (2004) : *(Mis)Representing Islam : The Racism and Rhetoric of British Broadsheet Newspapers*, Amsterdam : John Benhamins.

Ringoot, R. & Utard, J.-M. (2005) : *Le journalisme en invention : nouvelles pratiques, nouveaux acteurs*, Rennes, PUR.

Ringoot, R. & Ruellan, D. (2006) : Pairs, sources et publics du journalisme. *Sciences de l'information et de la communication. Objets, savoirs, discipline*, PUG, p. 63-77.

Säid, E. W. (1997): *Covering islam: How the Medias and the Experts Determine How We Should See The Rest of The World*, London, Vintage.

Salem, A. (1986) : « Segments répétés et analyse statistique des données textuelles », *Histoire & Mesure*, n° 2 : 5-28.

Schultz, I. (2007) : « The journalistic gut feeling: Journalistic doxa, news habitus and orthodox news values », *Journalism practice*, 1(2) : 190-207.

Seniguer, H. (2012) : « Les catégories dénomminatives de l'islam à l'épreuve d'un objet 'mutant' », *Cahiers d'études africaines* [En ligne] : 206-207.

Sourp, M. L. (2010) : « Une question de personnalité. L'accès à l'information chez un "rubricard" de Libération », *La subjectivité journalistique*, Paris, EHESS.

Torrekens, C. ; Jacobs, D. & Vanparys, M. (2013) : « The impact of dramatic events on public debate concerning accommodation of Islam in Europe », *Ethnicities*, Vol.13/2.

Van Leuven, S. ; Raeymaeckers, K. ; Libert, M. ; Le Cam, F. ; Stroobant, J. ; Malcorps, S. & Vanhaelewyn, B. (2019) : *Portrait des journalistes belges en 2018*, Gand, Academia Press.

Viprey, J.-M. (2006) : « Structure non-séquentielle des textes », *Langages*, n° 163 : 71-85.

DOI : <https://doi.org/10.3406/lgge.2006.2684>

Willaime, J.-P. (2000) : « Les médias comme analyseur des mutations religieuses contemporaines », *Médias et religions en miroir*, Paris, PUF : 297-329.









Islam

# ISLAM



ISSN 2684-6608



9 772684 660009